



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

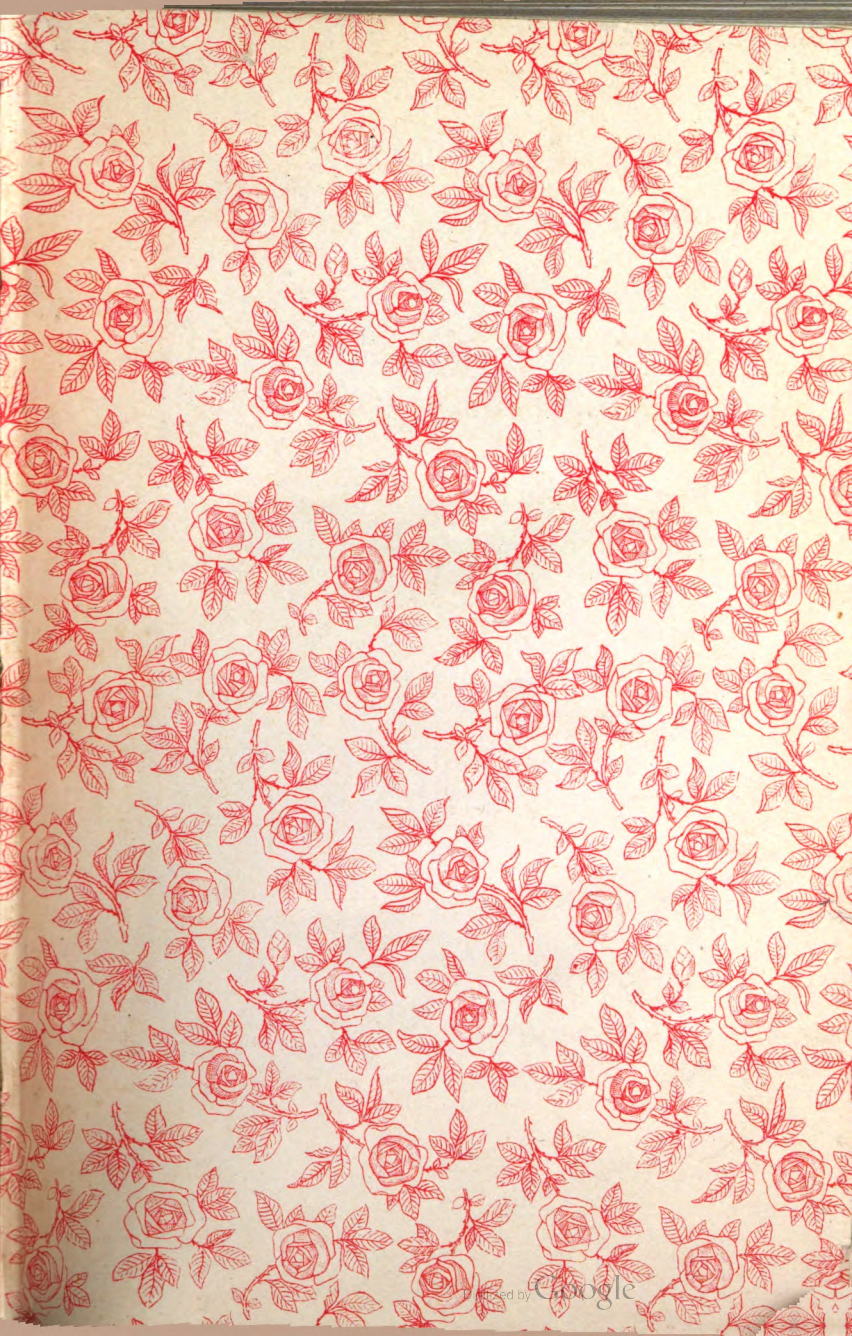
Ital
2605
43

Harvard College Library



**BOUGHT FROM THE
ANDREW PRESTON PEABODY
FUND**

**BEQUEATHED BY
CAROLINE EUSTIS PEABODY
OF CAMBRIDGE**



2-

0

HISTOIRE DE L'ARMÉE SARDE

PREMIÈRE PARTIE

ESSAI SUR LES BRIGADES DES GARDES ET DE SAVOIE

PAR LE VICOMTE

Paul de Choulot et Gabriel Ferrero



TURIN

CHEZ BOCCA, LIBRAIRE DU ROI

1845

Ital 2605.43

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE
ANDREW FLEETON PEABODY
FUND

February 6, 1939

INTRODUCTION

L'histoire générale embrasse l'ensemble des faits principaux; mais ces faits tiennent à des détails particuliers, à des actions en quelque sorte personnelles qui, malgré leur éclat, ne sauraient trouver place dans la chaîne *des grands événements* qui composent les annales des peuples.

Dans les fastes militaires d'un pays les moyens d'action sont les troupes; ce sont elles qui mettent en relief les grands épisodes de l'histoire, et c'est précisément ce relief, cette valeur personnelle, que l'on rencontre chez le soldat, l'officier, le général, que nous avons cherché à retracer dans l'ouvrage que nous offrons aujourd'hui au public.

Si la philosophie de l'histoire est utile à l'interprétation du passé et à la marche de l'avenir, l'intérêt du présent repose sur la juste appréciation des faits détachés, offrant à chaque individu des leçons salutaires et des exemples glorieux à imiter.

La force d'un pays, c'est-à-dire sa puissance morale, matériellement organisée, se compose de troupes non seulement bien disciplinées, mais réunies par un même sentiment d'amour national, d'esprit de corps et d'émulation personnelle. Pour l'intérêt du pays, pour la grandeur du souverain, tous doivent vouloir et doivent faire ce que leurs prédécesseurs ont voulu et fait. Voilà pourquoi il est bon et utile de remettre sous les yeux des chefs et des soldats, les traits de fidélité et de courage qui, ont contribué à la réputation de chaque régiment en particulier et à la célébrité de l'armée en général.

Respect, gloire et obéissance au chef qui par son talent et son courage, devient l'ame

. de l'armée confiée à son zèle : mais honneur et reconnaissance au simple soldat comme à l'officier, qui ont bravement affronté la mort, pour obéir à leur devoir et demeurer fermes sous leur drapeau.

Profitant de la permission qui nous a été accordée, nous tirerons des archives où ils ont été enfouis et presque oubliés, les noms des militaires qui ont droit à notre admiration ; officiers et soldats, quelque ait été leur rang dans la société, leur grade à l'armée, tous ceux qui, avec leur sang, ont imprimé leurs titres de noblesse sur les champs de bataille sont dignes de nos hommages.

Les détails dans lesquels nous allons entrer, sont les élémens de l'histoire militaire du Piémont ; histoire véritablement grande par ses résultats. — Si l'on suit l'antique maison de Savoie dans l'accroissement de sa puissance, on est d'abord frappé de ce fait unique dans l'histoire

des nations ; une armée combattant sans jamais se décourager, quoiqu'avec la certitude de ne pouvoir vaincre que rarement des ennemis égaux en valeur et supérieurs en nombre. Cette armée surgissant toujours plus nombreuse à chaque appel fait au pays, et arrosant de son sang les provinces qui seront le prix de ces luttes terribles, mérite certainement d'occuper de belles pages dans les annales militaires de l'Italie

Nous dédions à l'armée sarde notre travail et nos recherches sur les différents corps qui la composent. Puissent nos efforts être agréés par elle, puisse la publicité, cette sauvegarde des belles actions, donner un nouvel éclat à la bravoure et à la loyauté militaire.



NOTICE PRÉLIMINAIRE

SUR

L'INFANTERIE



L'Infanterie est l'arme de tous les
instants. — ROOQUENCOURT.

Les combats du moyen âge, les guerres aventureuses des croisades avaient acquis à la cavalerie la supériorité sur les autres armes; mais l'infanterie, sous Philippe II roi d'Espagne, sous Gustave-Adolphe, Frédéric II et Napoléon, a repris l'importance qu'elle avait eue du temps des Grecs et des Romains.

Pendant la féodalité, les roturiers et le peuple étaient représentés dans l'armée par l'infanterie;

mais, vers la fin du siècle dernier, l'esprit philosophique ayant nivelé toutes les classes, l'infanterie est devenue l'expression de la puissance nationale.

L'utilité de cette arme, principale force des armées, avait été reconnue par tous les peuples de l'antiquité. Si elle fut dépréciée par les descendants de Charlemagne, elle reprit quelque prépondérance sous Louis XI et François I. — L'introduction des armes à feu acheva de la rendre formidable.

L'infanterie acquit une grande consistance en Italie lors de l'établissement des communes; et dès le douzième siècle elle montra une supériorité incontestable sur les troupes féodales. — En 1200 la milice d'Asti défendit vaillamment cette ville qui n'avait pour rempart qu'une forte haie; elle repoussa les ennemis et remporta plusieurs victoires sur les Provençaux ⁽¹⁾.

Lorsque parurent les premières bandes d'aventuriers étrangers, composées de la lie du peuple et commandées par des capitaines appelés *Condottieri*, les milices féodales et celles des communes formaient seules l'infanterie de l'Italie. —

(1) Histoire de la ville d'Asti.

Quelques chefs, tentés par l'appât du gain que faisaient ces aventuriers, levèrent des compagnies nationales; leur nombre devint bientôt si considérable que les souverains purent se passer des bandes d'étrangers soldés. Ces nouvelles troupes, d'abord d'une grande utilité, et dont la fidélité des chefs garantissait celle de leurs subordonnés, prouvèrent aux princes l'avantage d'avoir des soldats aguerris, indépendants de leurs vassaux.

Dès lors l'institution de l'infanterie fit des progrès rapides. Cecchino Broglia de Chieri, François Bussone de Carmagnole et Facino Cane, *condottieri* fameux, prirent part aux améliorations de cette arme.

Mais ces compagnies militaires n'ayant point leurs racines dans les lois du pays, et dépendant uniquement de la capacité et du courage du chef qui les avait formées, ne tardèrent pas à dégénérer; leurs épées, leurs serments furent au plus offrant: de défenseurs de la patrie, ils en devinrent le fléau; ne respectant ni le foyer de leurs concitoyens, ni les édifices consacrés à Dieu, le seul but de leur institution semblait être la destruction. — La mort de leur dernier capitaine, le trop célèbre César Borgia duc de Valentinois, mit un terme à leurs brigandages.

Machiavelli rendit une nouvelle considération à l'infanterie italienne, avilie par ses rapines et par des excès de toutes sortes. Il organisa la légion de Médicis qu'il soumit à la plus sévère discipline; introduisit le pas cadencé, attribué par quelques auteurs au maréchal de Saxe, et donna le plan des camps retranchés, adoptés, plus tard, par le prince d'Orange.

C'était aux princes de la maison de Savoie qu'était réservée la gloire d'organiser, les premiers en Italie, une infanterie permanente et vraiment nationale. A peine Emmanuel-Philibert fut-il réintégré dans ses États, qu'il s'occupa non seulement de relever les anciennes institutions, mais surtout de mettre son pays à l'abri de nouvelles invasions. Il créa, à cet effet, une force armée indépendante des villes et des seigneurs, qui, au besoin, pût lui procurer des ressources considérables, sans être obligé de maintenir continuellement toutes ses troupes sur pied. Il défendit à ses sujets d'aller servir à l'étranger, et fixa, pour ses États (qui ne comptaient alors qu'onze cents mille habitants), la levée de la milice à quinze mille hommes en Piémont, et neuf mille en Savoie.

Par les privilèges et la considération que ce prince accorda à tous ceux qui s'enrolaient sous

ses bannières, il attira beaucoup de volontaires empressés de s'inscrire sur les rôles. — Selon Tonso, le total de cette milice monta à trente-six mille hommes de dix-huit à cinquante ans; les communes furent chargées de les équiper. — Lors de la formation de cette milice nationale, les places d'officiers étaient peu briguées par la noblesse qui laissait à la bourgeoisie et aux officiers étrangers le soin de compléter les cadres.

Au nombre de ces étrangers était Jean-Antoine Lévo ⁽¹⁾. Nommé sergent-major-général, il fut chargé de l'organisation de la milice ducale. D'après ses réglemens, elle fut divisée en colonelats composés chacun de six compagnies de quatre cents hommes chaque, non compris les officiers, sous-officiers et tambours. Les colonelats étaient réunis, les jours de fête, pour s'exercer aux différentes manœuvres tracées par Lévo qui avait puisé ses principes dans l'ordonnance des Grecs. Les colonelats de la milice se rassemblaient, au grand complet, deux fois par an, pour être passés en revue par leurs chefs respectifs.

Après la création de cette milice, l'arrière-ban ne fut que rarement convoqué.

(1) Ce fut le même qui organisa l'armée de don Sébastien, roi de Portugal.

L'établissement de la milice ducale fut un pas immense vers la civilisation. Par elle fut abolie, dans les états des ducs de Savoie, les derniers vestiges de la servitude personnelle; le peuple fut, pour ainsi dire, relevé à ses propres yeux de l'état d'abjection dans lequel il était plongé; il apprit à aimer une patrie qu'il était appelé à défendre de concert avec la noblesse.

Charles-Emmanuel 1, fils et successeur d'Emmanuel-Philibert, perfectionna l'œuvre que son père avait commencée. Sous son règne la nation devint tout à fait militaire. Ce prince acheva de détruire, parmi la noblesse, les préjugés qu'avait attaqué son prédécesseur, et sut se faire chérir des soldats par sa justice et son intrépidité personnelle. — Dans un combat livré, en 1615, sous les murs d'Asti, il eut successivement deux chevaux tués sous lui, et combattit, plus d'une heure, la pique en main, à la tête de son infanterie. — Un tel chef était fait pour électriser les masses; aussi, vainqueurs ou vaincus, bien ou mal payés, ses soldats lui étaient dévoués, et rien n'altérait leur fidélité.

Après la régence orageuse de Madame Royale Christine de France, veuve du duc Victor-Amé-

dée, Charles-Emmanuel, son fils, profita des loisirs de la paix pour établir l'ordre et la discipline dans ses armées. Il s'occupa spécialement de la milice ducale dont la tenue s'était fort relâchée pendant la guerre, et l'organisa sur un nouveau pied.

Il réunit, à cet effet, la milice dont il tira 6180 hommes qu'il organisa sous le nom de *bataillon de Piémont*, et la divisa en douze régiments de cinq cents quinze hommes chacun. Le reste fut de nouveau réparti en colonelats.

Ce fut une noble et féconde pensée, celle qui présida à la création de ces régiments; elle transforma une agrégation d'hommes en une véritable réunion de famille. Là les périls sont les mêmes, les chances égales, et la gloire pour tous. Une généreuse émulation tourne au profit du pays et à la gloire du souverain qui devient l'étendart sacré de son armée, et la garantie active et prévoyante du bonheur de ses peuples.

La paix étant rétablie par le traité des Pyrénées, Charles-Emmanuel, avant de licencier ses milices, choisit les officiers qui s'étaient le plus distingués pendant la guerre, et en forma le noyau de quelques régiments d'ordonnance.

Pour conserver l'esprit militaire parmi ses troupes, il permit à un grand nombre de ses sujets d'aller servir dans l'île de Candie, contre les Turcs ⁽¹⁾.

Victor-Amédée II, successeur de Charles-Emmanuel II, doit être regardé comme le véritable créateur du système militaire du Piémont.—Ce prince qui fit la guerre si long-temps contre les plus grands généraux de son siècle, profita de ses succès et de ses revers pour améliorer les institutions de ses troupes. Il fixa, par des réglemens, les levées militaires, forma les régiments provinciaux, créa des nouveaux régiments d'ordonnance, établit l'auditoriat général de guerre, et fonda la maison royale des invalides.

Forcés de nous restreindre dans la spécialité de l'infanterie, nous ne nous arrêterons pas à toutes les créations, utiles au pays, dûes au génie de ce prince, et nous nous bornerons à esquisser rapidement ce qui a rapport à cette arme ⁽²⁾.

(1) Ils formèrent deux régiments; l'un appelé régiment d'Ersan était sous les ordres du colonel Prozitio Torre, l'autre nommé régiment Arborio était commandé par le sergent-major de Comminges (DE VILLE, *Siège de Candie*).

(2) Dans les savants ouvrages de Mr de SALUCES et de Mr de COSTA, on trouve des détails aussi curieux qu'intéressants sur les premières organisations.

Avant le règne de Victor-Amédée, les régiments ou colonelats se divisaient par compagnies, la dénomination de bataillon n'étant alors donnée qu'à plusieurs régiments réunis. Victor-Amédée forma tous les régiments sur deux bataillons composés chacun de huit compagnies. Il créa aussi les compagnies de grenadiers formées par l'élite de chaque corps et destinées aux coups de main et aux entreprises périlleuses. Aucun des détails relatifs à l'armée ne furent négligés par Victor-Amédée qui analysait les innovations qu'il se proposait d'introduire, et qui, comme Montécucoli, arrêta la constitution des armes et l'exercice manœuvrier des troupes.

Charles-Emmanuel suivit les plans de son père sans y rien changer : mais son fils, Victor-Amédée III, soit qu'il crut devoir céder au progrès, ou qu'il fut entraîné par son esprit novateur, créa successivement deux organisations différentes pour l'infanterie. La première de ces organisations eut lieu au commencement de son règne, la seconde en 1785.

Dans cette dernière, l'infanterie fut divisée en deux lignes; la ligne en deux divisions; la division en deux ailes; l'aile en deux brigades; la

brigade en deux régiments; le régiment en deux bataillons; le bataillon en deux centuries; la centurie en deux compagnies; la compagnie en deux pelotons.—Tous les bataillons avaient une compagnie de grenadiers. Puis, sur le total de chaque régiment, on forma une compagnie de chasseurs et une de réserve. En temps de guerre, les chasseurs et les grenadiers devaient composer des bataillons séparés.

En 1796, Charles-Emmanuel IV supprima la subdivision des bataillons par centuries, et des compagnies par pelotons, pour adopter la dénomination de demi-bataillons et demi-divisions.

Depuis la restauration de 1814, les régiments provinciaux ont été supprimés, les régiments d'ordonnance augmentés, et l'armée divisée en deux catégories, c'est-à-dire celle d'ordonnance et celle de temporaire.

Les soldats d'ordonnance servent huit ans consécutifs; les temporaires, engagés pour seize ans, passent la première année sous les drapeaux et retournent ensuite dans leurs foyers. Pendant les huit dernières années, les temporaires font partie de l'armée de réserve, et ne sont rappelés

qu'en cas de guerre ou de besoins urgents ⁽¹⁾.

Telle est l'excellence du système militaire adopté dans les États sardes, qu'avec un budget restreint, et cinq millions de sujets, le roi de Sardaigne a trouvé le moyen d'avoir une armée de cent cinquante mille hommes sans faire tort à l'agriculture, sans gréver son peuple d'impôts.

Quoique jouissant depuis trente ans des douceurs de la paix, l'infanterie sarde n'a pas moins conservé ses vieilles traditions d'obéissance et de dévouement qui, dans tous les temps, font la force des peuples et la puissance des rois. On en a eu une preuve frappante en 1840, à l'époque où les affaires d'Orient présentaient la guerre comme imminente: parmi les temporaires qui étaient rappelés sous les armes, un grand nombre se trouvait dans des pays lointains où ils avaient porté leur industrie: presque tous se rendirent à l'appel de leur souverain! Des extrémités de l'Europe on voyait ces soldats *industriels* abandonner leurs travaux, braver les fatigues et les privations d'une longue route, accourir joyeuse-

(1) Deux régiments forment une brigade commandée par un major-général; chaque régiment est composé de trois bataillons actifs et d'un quatrième de dépôt.

Voir les Études militaires du Vicomte de Choulot, 7.^e étude.

ment sous leurs drapeaux et saluer l'entrée de leur pays par le cris de «VIVE LE ROI!!».

C'est par de tels sentiments que l'infanterie sarde conserve sa force morale: c'est par sa discipline, sa bonne tenue, l'exactitude de son service militaire qu'elle présente au roi et au pays, des garanties certaines d'ordre pour le présent, et de sécurité pour l'avenir.



NOTICE HISTORIQUE

POUR SERVIR À L'HISTOIRE

DU

RÉGIMENT DES GARDES



Chez toutes les nations belliqueuses il y a eu des corps d'élite: de nos jours, ces corps sont moins un objet de distinction réelle que d'émulation pour l'armée.—En temps de paix, la tenue, la discipline, la précision des exercices, doivent y être exemplaires: en temps de guerre, ils doivent manœuvrer sous le feu de l'ennemi comme sur une esplanade; là encore, il faut que le reste de l'armée puisse les prendre pour modèle.

Napoléon, à qui tous les secrets de la victoire étaient connus, avait créé des corps d'élite. On voit encore de ces vétérans, glorieux débris de la

garde impériale: le seul souvenir d'avoir fait partie de la vieille garde vient réjouir d'un noble orgueil les derniers jours de leur vieillesse infirme et mutilée, tandis que ce même souvenir inspire l'admiration et le respect à la génération qui les entoure.

Si on a trouvé des inconvénients à l'établissement de pareils corps, on ne saurait du moins contester leur utilité, soit qu'ils aient pour but de stimuler le courage et d'exciter une généreuse émulation, soit qu'ils réunissent, comme dans un arsenal, les principaux éléments du succès: la force physique et le sentiment d'une distinction glorieusement acquise et qu'on ne saurait perdre sans honte.

Les princes de la maison de Savoie se firent toujours un devoir de reconnaître les services rendus au trône et à la patrie. Ils attachaient, à ces récompenses, tout ce qui pouvait maintenir et faire éclore, parmi leurs sujets, les principes inappréciables d'honneur et de fidélité.—Dans ce but, Charles-Emmanuel II créa, en 1659, le régiment des Gardes. Il voulut ainsi récompenser en masse les militaires qui s'étaient distingués durant les longues guerres de la régence de Ma-

dame Royale, pendant lesquelles ils avaient combattu sous les ordres des plus vaillants capitaines de l'époque, tels que d'Harcourt, Turenne et du Plessis-Praslin.

Dès son origine le régiment des Gardes reçut plusieurs privilèges qui, n'étant pas toujours sanctionnés par des ordonnances, donnèrent lieu à des réclamations. Quoiqu'il en soit, personne ne peut lui contester la part de gloire qu'il avait acquise ni ses droits à la faveur du prince.— Le souverain en est le chef; il fait partie de la maison du roi et jouit d'une haute paye.

La formation du corps fut confiée, le 18 avril 1659, au marquis de Mesmes de Marolles à qui le duc Charles-Emmanuel II donna le grade de colonel joint à celui de mestre de camp. Le régiment, composé d'hommes choisis dans le colonelat de Marolles et parmi les corps connus alors sous la dénomination de compagnies, reçut le nom de régiment des Gardes. — Son cadre fut d'abord fixé à douze-cents hommes; puis vers la fin de 1682 il fut porté au nombre de 1700. Quelques années après en déterminant la force des compagnies, on les augmenta de six grenadiers, qui, réunis dans les cas urgents, formaient des compagnies d'élite.

Jusqu'à cette époque, les troupes n'avaient pas d'uniformes : les soldats se reconnaissaient à une croix blanche cousue sur l'habit, et les officiers à une écharpe de la même couleur. Dans le courant de l'année 1671, le duc Charles-Emmanuel à qui l'art militaire doit tant de progrès, donna des uniformes à ses troupes. Il fixa, pour la tenue du régiment des Gardes, un habit bleu avec les revers, le gilet, la culotte et les bas rouges, et les boutons en or.

Le régiment des Gardes devint alors le premier corps de l'armée; il eut le pas sur les autres et soutint dignement le rang qui lui était accordé dans toutes les campagnes dont le Piémont fut le théâtre.

Arrêtons-nous un instant devant les souvenirs historiques qui se pressent en foule sur le sol de ce pays, ce vaste camp de bataille où se disputèrent les intérêts des grandes monarchies, où les événements militaires de tous les siècles se déroulent comme une chaîne immense dont le dernier anneau aboutit aux plaines de Marengo.

C'est en Piémont où, selon la tradition, le miraculeux *labarum* se manifesta à Constantin, qui devint, dès lors, un des plus puissants pro-

moteurs de la religion chrétienne. La croix mystérieuse apparaissant à toute une armée, devenait un glorieux présage de victoire et redisait à chaque soldat: — *In hoc signo vinces*.

C'est en Piémont où commença en partie la grande lutte du premier affranchissement du peuple en Italie.

Là aussi Napoléon, après les victoires remportées contre l'Europe coalisée, posa le fondement de sa puissance et projeta ses plans d'organisation sociale.

Les temps marqués par ces trois grandes époques de l'histoire du monde offrent une foule d'actions mémorables où brillèrent les princes de la maison de Savoie, entourés de l'élite de leur noblesse et d'un peuple dévoué et courageux. Tantôt on voit les habitants de Coni et de Turin repousser avec une valeur héroïque les ennemis de la patrie; tantôt des princes et des seigneurs se signalent par des actions d'éclat et sauvent l'État d'une ruine imminente.

Parmi ces derniers se font remarquer Louis Balbe de Chieri duc de Crillon, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, surnommé par Henri IV, le brave Crillon:—le prince Thomas de Savoie-Carignan, général des armées du roi de France

en Italie: — Emmanuel Solaro comte de Moretta, gouverneur de Verceil, qui soutint contre les Espagnols le siège mémorable de cette ville en 1638: — Louis de Saluces comte de Valgrana, aide de camp général qui se distingua dans la guerre de Candie: — Galéas de Villa, mestre de camp, général de cavalerie, tué au siège de Crémone en 1648: — Octave de Bens comte de Santena qui, dans les guerres de 1691, défendit pendant quinze mois le fort de Montmeillan: — Ange-Charles-Maurice marquis de Carail, lieutenant-général, gouverneur de la citadelle de Turin, en 1706: — Le marquis Solaro de la Marguerite, général d'artillerie, écrivain et guerrier à la fois.

Avant de terminer cette nomenclature de guerriers distingués, nous grouperons en faisceau, autour de la croix blanche de Savoie, les noms des grandes familles du Piémont dont chaque génération donna des sujets qui vouèrent leurs bras à la défense du trône et à la gloire de la patrie. Tels furent les Provana, les Saluces, les Valperga, les Solaro, les Caquéran, les St-Martin, les Incisa, les Asinari, les Roero, les Luzerne, les Piossasque, les Ferrero, les Villa, les Broglia, les Balbi. Des noms de femmes viennent se mêler glorieusement au milieu de tous ces hommes

dont les armes furent les jouets de leur enfance. La marquise de Saluces défendit le château de Revel, la comtesse de Luzerne sur les remparts de Coni oublia qu'elle était mère, que les ennemis la menaçaient de lui lancer dans un mortier son enfant qui était entre leurs mains pour ne se rappeler que ce qu'elle devait à son pays.

Ce fut sans doute en parcourant les fastes de l'histoire du pays, que CHARLES-ALBERT eut la noble et touchante inspiration de transformer les salles du palais royal de Turin en un panthéon consacré aux souvenirs de la patrie. Là sont placés les portraits des hommes célèbres mêlés à ceux de ses ayeux : là on s'inspire du souvenir de leurs hauts faits, et on se pénètre d'admiration pour les braves qui ont répandu tant de gloire et d'intérêt sur l'histoire militaire de leur sol natal.

Qu'il nous soit aussi permis d'attacher une branche de laurier aux bannières Sardes, en retraçant les fastes de cette armée à la tête de laquelle se distingue le régiment des Gardes, corps d'élite que les rois de Sardaigne présentaient avec satisfaction à leurs amis comme à leurs ennemis.

Le régiment des Gardes se fit remarquer par la manière brillante avec laquelle il débuta en 1685, dans l'expédition contre les Vaudois: combattant des sujets rebelles, ces généreux militaires n'oublièrent pas que c'étaient des concitoyens, et ils surent allier les sentiments du devoir à ceux de l'humanité.

En 1690 le duc de Savoie, poussé à bout par les exigences de Louis XIV, entra dans la ligue d'Augsbourg, et se déclara ouvertement contre la France.—Ce que dit Montesquieu, en parlant de la position de Louis le grand, seul contre tous, peut aussi, dans cette occasion, s'appliquer à Victor-Amédée.—« Je ne sache rien de si magnanime, dit l'éloquent écrivain, que la résolution que prit un monarque qui a régné de nos jours, de s'ensevelir plutôt sous les débris du trône que d'accepter des propositions qu'un roi ne doit pas entendre.—Il avait l'âme trop fière pour descendre plus bas que ses malheurs ne l'avaient mis, il savait bien que le courage peut raffermir une couronne, et que l'infamie ne le fait jamais ».

Par une matinée du mois de juin 1690, la noblesse de Turin et les officiers de la garnison se pressaient dans la salle de parade. Bientôt les

deux battants d'une porte dorée s'ouvrent, et le jeune duc Victor-Amédée II s'avance dans la salle. — « Messieurs, dit-il d'un air imposant et d'une voix sonore, la France veut me traiter comme un vassal, mais il n'en sera pas ainsi. Je préfère l'honneur de mourir l'épée à la main, à la honte de me laisser opprimer. Dieu m'oblige de soutenir les droits de mes sujets, et je ne déposerai les armes que lorsque la faiblesse n'aura plus rien à craindre et l'ambition plus rien à espérer!... Plein de confiance dans votre dévouement et dans mon bon droit, j'ai déclaré la guerre ».

La satisfaction qui brilla dans tous les yeux, l'enthousiasme qui éclata dans tous les discours furent, pour le prince, une garantie de ce qu'il pouvait attendre de ses sujets et de son armée.

Les hostilités ayant commencé, le régiment des Gardes se trouva, le 18 août 1690, à la bataille de Staffarde. Réuni aux gendarmes, sous les ordres du prince Eugène de Carignan, il forma l'arrière-garde, et résista vaillamment aux efforts de la cavalerie ennemie qui ne put jamais rompre ses rangs. Les Espagnols, alliés du duc de Savoie, publièrent une relation officielle de la bataille de Staffarde où ils firent les plus grands éloges de ce corps.

Malgré les revers qu'il venait d'éprouver, Victor-Amédée était un ennemi redoutable. Louis XIV s'en aperçut trop tard : désirant se réconcilier avec le duc de Savoie, il lui écrivit et lui promit la restitution de toutes les places qu'il avait conquises ainsi que d'autres avantages : Victor ne voulut accéder à aucune de ses propositions. — L'agent secret de la cour de Versailles lui fit observer que son armée ayant essuyé à elle seule des pertes plus considérables que celles des alliés réunis, il se trouverait bientôt sans troupes : — « Monsieur, répondit fièrement ce prince, je frapperai du pied le sol de mon pays, et il en surgira des soldats ».

L'empereur reconnaissant de l'attachement que lui témoignait Victor-Amédée et confiant dans sa haute capacité militaire le pria d'accepter le titre de généralissime de ses troupes en Italie.

Sur ces entrefaites, Catinat reçut ordre d'occuper une position avantageuse du côté des Alpes et d'y rester sur la défensive. Ce chef habile campa entre la Doire et le Chiavone, sur des hauteurs inaccessibles qui conservent encore le nom de Catinat. De là il repoussait vigoureusement tous ceux qui osaient l'attaquer.

Victor-Amédée, désespérant de pouvoir l'ex-

pulser de sa position, résolut d'opérer une diversion en pénétrant dans le Dauphiné. Il part, suivi de troupes choisies dont le régiment des Gardes faisait partie. Le premier bataillon de ce corps avec les régiments de Chablais et de Fusiliers forment une colonne détachée sous les ordres du comte de Bernezzo, tandis que le second bataillon à la tête du corps d'armée principal s'avance sous les ordres du marquis de Parella. Embrun, Gap et Guillestre tombent au pouvoir du duc de Savoie qui met tous les environs à contribution. Ce début brillant faisait espérer à Victor-Amédée de pouvoir pousser plus loin son invasion, lorsque ce prince, subitement atteint de la petite vérole, fut obligé de se retirer sans avoir pu réaliser son plan qui était de forcer l'ennemi à abandonner la position avantageuse qu'il occupait de l'autre côté des Alpes.

Le régiment des Gardes se réunit alors aux troupes qui assiégeaient le fort Sainte-Brigitte.

Casal était bloqué, Pignérol assiégé, lorsqu'en 1693, Catinat se disposa à secourir ces deux villes. Il sort de son inaction, attaque les alliés qui étaient près de Piossasque, entre Avigliana et Pignérol, et livre bataille dans les champs de Marsaglia. — A cette sanglante affaire le régiment

des Gardes soutint dignement sa réputation. Il faisait partie de l'aile droite commandée par le prince Eugène de Carignan qui repoussa l'aile gauche ennemie. Néanmoins la victoire flottait incertaine, lorsque l'extrême gauche des alliés, composée d'Espagnols et de Napolitains, céda au choc impétueux des Français. L'aile victorieuse du prince Eugène vit alors tous les efforts des Français réunis contre elle. Le régiment des Gardes résista à leurs attaques; cinq officiers tombent percés de coups, et un grand nombre sont blessés. Le maréchal de Schomberg, les marquis de Pallavicini et de Parellà sont parmi les morts. Victor-Amédée, qui se montra toujours au fort de la mêlée, eut son cheval tué sous lui. Étant parvenu à se dégager, il opéra sa retraite en bon ordre. — Cette victoire valut momentanément à la France les villes de Casal et de Pignérol.

Les moyens de destruction se perfectionnaient au milieu de toutes ces guerres: Victor-Amédée toujours attentif à suivre le progrès lorsqu'il ne le devançait pas, fit distribuer, en 1694, à ses troupes, des fusils en échange des mousquets dont ils s'étaient servis jusqu'alors.

Au printemps de l'année 1695, le régiment des Gardes, formant brigade avec celui de Piémont, fut

sous les ordres du général Castellamonte, destiné au siège de Casal investi de nouveau par les alliés. Après quinze jours de tranchée ouverte, jours de gloire et de périls pour le régiment des Gardes, la place fut obligée de capituler. Par sa belle conduite le corps mérita les éloges du prince Eugène, ce capitaine si sobre de louanges. — Le duc de Savoie craignant que, d'un instant à l'autre, Casal ne retombât au pouvoir des Français, fit démanteler cette place, une des plus importantes de l'Italie.

A la suite de quelques opérations de peu d'importance et de plusieurs négociations, Victor-Amédée signa la paix avec la France le 29 août 1696. Les principaux articles du traité furent l'abandon de Pignérol à la maison de Savoie et le mariage de la princesse Adélaïde avec le duc de Bourgogne.

Voltaire taxant le duc de Savoie d'inconstance et de versatilité dans ses opinions et ses alliances, avait sans doute oublié que les souverains ne doivent jamais balancer entre un vain sentiment d'amour propre, et le bien-être de leurs sujets ou la gloire de leur pays.

La paix générale ayant été signée à Riswick, le duc de Savoie réorganisa ses troupes; le régiment

des Gardes fut porté à douze cents quarante hommes, et divisé en vingt compagnies. On supprima les six grenadiers répartis dans les rangs pour en former deux compagnies d'élite par bataillon, qui prirent le nom de compagnies de grenadiers. Les sergents furent armés de pertuisannes, et les caporaux, appointés et grenadiers reçurent un pistolet outre leurs armes. On accorda au régiment un quart de solde en-sus des autres corps.

Charles II roi d'Espagne et des Indes se mourait d'une maladie de langueur au palais de l'Escurial. Ce pâle et dernier rejeton de la race de Charles-quin, ne laissa, de sa vie triste et sans éclat, qu'un testament qui mit en guerre la plus grande partie de l'Europe. Par ses dernières volontés, Charles II, mort le 1^{er} novembre 1700, institua pour son héritier universel Philippe duc d'Anjou petit fils de Louis XIV; à défaut de ce prince, il nomma le duc de Berry son frère cadet, puis le second fils de l'empereur, et finalement le duc de Savoie. Le but de ce testament était d'empêcher la réunion de l'Espagne à la couronne de France ou à celle d'Autriche. Mais l'empereur froissé par un acte qui détruisait ses espérances, contesta

à main armée la validité des dispositions du roi d'Espagne.

Dans ce nouveau conflit politique, Victor-Amédée II se rangea du parti de la France. Une armée autrichienne ne tarda pas à descendre en Lombardie; le duc de Savoie, après avoir opéré la jonction de ses troupes avec les armées françaises et espagnoles, marcha à la rencontre des Impériaux commandés par le prince Eugène qui fut successivement vainqueur à Carpi et à Chiari.

Dans ce dernier combat, le premier bataillon des Gardes formait la cinquième brigade avec plusieurs bataillons français; tandis que le deuxième bataillon avec les bataillons de Montferrat, Saluces, la Croix blanche, Asti, Schullembourg, Fusiliers et Piémont composait la sixième brigade.

La bataille de Chiari, perdue par l'ineptie de Villeroi, eut un résultat encore plus fâcheux que la honte d'une défaite: elle inspira à Louis XIV des soupçons injustes contre Victor-Amédée qu'il accusa de soutenir faiblement ses intérêts. D'un autre côté le duc de Savoie, blessé de la conduite du général français qui oubliait trop souvent les égards dus à un souverain, commença dès lors à regretter d'avoir embrassé la cause des rois de France et d'Espagne.

Le 1^{er} février 1702 les Autrichiens enhardis par leurs succès, tentèrent de surprendre Crémone où se trouvait alors Villeroi et son état-major. La bravoure que déploya la garnison déjoua leur plan: le seul Villeroi fut fait prisonnier, et le malheur de ce général qui n'avait pas su se concilier l'amour des troupes inspira si peu de sympathie à ses soldats qu'à cette nouvelle ils chantaient gaîment:

« Français, rendons grâce à Bellone;
Notre bonheur est sans égal:
Nous avons conservé Crémone,
Et perdu notre général. »

Villeroi fut remplacé par le duc de Vendôme; mais si la haute réputation et les talents militaires de ce général habile rétablirent les affaires, ils ne ramenèrent point la bonne intelligence parmi les chefs. La méfiance ne cessa de régner jusque dans le camp: Victor-Amédée s'en éloigna laissant ses troupes sous les ordres de Mr de Hayes comte de Mussano.

Le régiment des Gardes se trouva successivement à la bataille de Luzzara et au siège de Guastalla; cependant, malgré la belle conduite des

troupes piémontaises qui obtinrent une large part de gloire dans ces occasions, Louis XIV et le roi d'Espagne continuèrent à montrer dans toutes leurs relations avec le duc de Savoie un esprit de malveillance aussi inconcevable que maladroit. Ce n'était pas assez pour Victor-Amédée d'exposer sa vie et celles de ses sujets; il se voyait en but à des soupçons odieux: profondément ulcéré, il prêta enfin l'oreille aux propositions de l'empereur et de son cousin le prince Eugène, et se décida à quitter un parti qui ne lui présentait aucun avantage et lui offrait de grands désagréments. Des négociations secrètes furent entamées à Londres et continuées en Piémont: mais malgré le mystère dont on les entoura, le cabinet de Versailles ne tarda pas à en être instruit. La comtesse d'Orco agente cachée de l'électeur de Bavière se trouvait alors à Turin: déguisant sous le voile de la légèreté et de l'insouciance un esprit fin et pénétrant, elle découvrit bientôt l'objet de toutes ces menées et en informa les cours de France et d'Espagne.

Louis XIV n'attendait qu'un motif plausible pour faire éclater son animadversion contre le duc de Savoie; il donna l'ordre au duc de Vendôme de désarmer les Piémontais qui servaient

dans ses armées. — Ce fut le 29 décembre 1703 au camp de San-Benedetto, près de Mantoue, que cette mesure fut exécutée.

Tandis qu'on ordonne aux soldats du duc de Savoie de démonter leurs armes pour les nettoyer, on mande les officiers au quartier général. A peine en présence du duc de Vendôme, on les entoure, et on les fait prisonniers au nom du roi : les soldats désarmés sont incorporés de force dans les régiments français.

L'ambassadeur de France osa projeter un coup plus hardi encore ; il voulut faire enlever le duc de Savoie. Justement irrité, Victor-Amédée signa aussitôt un traité avec les Autrichiens et déclara la guerre à la France. Par ce traité l'empereur s'engageait à joindre aux troupes piémontaises quatorze mille hommes d'infanterie et six mille chevaux. Il promit de céder à Victor-Amédée, après la paix, l'Alexandrin, la Lomelline, les vallées de Suze, de Sésia et les fiefs impériaux des Langhes.

Les campagnes de 1703, 1704 et 1705 ne furent pour le duc de Savoie qu'une longue suite de revers qui permirent aux Français d'envahir les vallées de la Savoie, d'Aoste, et de s'emparer de Suze, de Verceil, d'Ivrée et de Verrue. — La

défense de cette dernière place fut plus glorieuse à Victor-Amédée que la conquête n'en fut utile au roi de France. Mr de la Roche d'Allery, qui commandait le château, résista pendant six mois à l'armée française: deux compagnies du régiment des Gardes, sous les ordres du capitaine de Chamousset, contribuèrent puissamment à l'opiniâtre défense de la place.

Pendant ce temps, le reste du régiment faisait partie du camp que le duc de Savoie avait établi à Crescentino sur la rive gauche du Pô.

Il ne restait plus de ce côté pour arrêter la marche de l'ennemi que la ville de Cherasco qui fut bientôt investie par l'armée du duc de Vendôme. Comme au siège de Verrue, Victor-Amédée occupa la rive opposée du fleuve afin de conserver des communications avec la place. Retranchés sur les collines de Castagnetto, les Gardes s'y distinguèrent par leur bravoure. Le major Faussone de Montaldo entr'autres se fit tuer l'épée à la main en repoussant les troupes qui attaquaient la ferme fortifiée de Trinchetto. Enfin, après trois mois et demi de siège, la garnison, par ordre de Victor-Amédée, fit une vigoureuse sortie, traversa le Pô, et rejoignit ce prince sur les hauteurs de Castagnetto.

De tant de villes, de tant de places fortes, Victor-Amédée ne possédait plus que Turin et Coni! Louis XIV pour consommer la ruine de ce prince ordonna le siège de sa capitale. En présence des succès de son puissant adversaire et au milieu d'adversités si redoublées, le duc de Savoie osa compter sur son courage et sur le dévouement de ses sujets. Il se montra vraiment grand en ne désespérant pas de la fortune.

Le 13 mai 1706, à neuf heures du matin, dans les plaines de Notre-Dame de Campagne, débouchent soixante-quatre bataillons d'infanterie française, quatre-vingt escadrons de cavalerie sans compter deux-cents quarante pièces de canon et un matériel immense placé dans un camp hors de la portée du canon de la place entre Lucento et le vieux parc. Dès le lendemain les Français, sous les ordres du duc de la Feuillade, commencent à travailler aux lignes de circonvallation et de contravallation.

Victor-Amédée n'avait dans sa capitale que dix mille hommes de garnison, parmi lesquels se trouvait le régiment des Gardes. Au premier signal du danger, les habitants de Turin offrirent volontairement leurs services, et l'on en mobilisa aussitôt huit bataillons. La ville fut confiée au

marquis de Carail, la citadelle au comte d'Allery : ces deux vaillants généraux étaient sous les ordres du comte de Thaun commandant en chef, tandis que l'artillerie était dirigée par le lieutenant-général comte Solaro de la Marguerite et le corps des ingénieurs par l'avocat Bertola.

La tranchée fut ouverte pendant la nuit du 2 juin ; mais avant de tirer sur la ville, le duc de la Feuillade envoya offrir un sauf-conduit aux princesses de Savoie et pria Victor-Amédée de vouloir bien indiquer le quartier où il habitait pour n'y point lancer de bombes.

— Mon quartier, répondit le prince au parlementaire français, sera sur les parapets de la citadelle ; la porte du PÔ étant à ma disposition, je remercie votre général du sauf-conduit qu'il offre à ma famille.

Cependant Victor-Amédée prévoyant que les Français ne tarderaient pas à cerner la ville, et persuadé qu'il serait plus à même de secourir sa capitale s'il s'en éloignait, quitta momentanément Turin le 17 juin pour se rendre à Montcalier avec sa cavalerie. La Feuillade se mit aussitôt à sa poursuite, et le duc de Savoie, par les manœuvres les plus habiles, se laissant approcher mais jamais atteindre, parvint à faire perdre à son ennemi un temps précieux.

Dans cet intervalle Mr de Charamande pressa le siège jusqu'à ce que le duc de la Feuillade, fatigué de ses vaines courses, revint enfin sous les murs de Turin où le régiment des Gardes se distingua dans plusieurs occasions par un courage et un dévouement digne de son ancienne réputation.

Le 3 juillet le lieutenant de Guttieri se fit tuer en empêchant l'ennemi de s'emparer de son poste; le 5, le comte Solaro, lieutenant dans le même corps, reçut une blessure grave en arrêtant les Français à la porte de secours de la citadelle.—Le 14, un autre lieutenant, à la tête de vingt-cinq grenadiers, pénétra pendant une sortie dans la tranchée, et fit un grand nombre de prisonniers.—Le 22, les assiégeants qui s'étaient emparés de la Flèche de St-André sont attaqués par le comte de la Rocca à la tête de trois compagnies d'élite et d'une compagnie des Gardes. Tout plie, tout cède devant eux, mais ce n'est pas sans une vigoureuse résistance. Les Français déployèrent en cette circonstance une valeur intrépide: pendant deux heures on combattit de part et d'autre avec opiniâtreté; trois officiers furent tués, trois autres grièvement blessés, et une centaine de soldats couvrirent, de leurs corps

matés, les remparts dont ils s'étaient enfin emparés, lorsque les Français ayant reçu quelques renforts, reprirent à leur tour la position.

Le 31 août, le régiment des Gardes fut désigné pour déloger les ennemis de la contre-garde de St-Maurice. Enseignes déployées, tambours battant et l'arme au bras, les troupes s'avancent au pas de charge à travers la mitraille; officiers et soldats rivalisent d'ardeur. Le major Baratta n'atteint le sommet du parapet que pour tomber mort, et, tandis que l'on combat à l'arme blanche, un autre major, Mr. Bolger, a le poignet abattu d'un coup de sabre. Deux officiers sont tués, huit portés à l'ambulance; mais enfin, la contre-garde si chaudement disputée est enlevée. Alors le régiment des Gardes, de concert avec quelques compagnies de grenadiers et le régiment de Staremberg se précipitent sur une batterie ennemie. La mêlée devient terrible; des deux côtés même acharnement, même intrépidité. Cependant les Français semblaient avoir le dessus lorsque les Piémontais font jouer une mine. «C'est un terrible coup de foudre qui surprend les ennemis», dit le comte Solaro de la Marguerite dans sa relation du siège de Turin:— son fracas épouvantable fait trembler toute la ville. De trois

pièces qui sont dans la batterie, deux s'enfoncent dans la terre qui s'entr'ouvre, pendant que l'autre roule dans le fossé. Les Français épouvantés lâchent pied et s'enfuient dans une telle confusion qu'ils sont taillés en pièces » (1). Les soldats des Gardes profitèrent de ce tumulte pour ramener dans la ville un canon de gros calibre enlevé aux ennemis.

Depuis deux mois et vingt-deux jours Turin était assiégé et comptait avec une admirable confiance sur les efforts de son souverain. En effet, le 6 septembre, les alliés réunis par les soins de Victor-Amédée au nombre de quarante mille hommes parurent en présence de la ville. Il n'y avait pas un moment à perdre pour agir avec vigueur et ensemble : mais alors, la mésintelligence éclata parmi les généraux français. L'approche du duc de Savoie et du prince Eugène avait mis en question, dans le conseil, le plan que l'on devait suivre. Le duc d'Orléans qui avait remplacé le duc de Vendôme, voulait marcher à la rencontre des princes et livrer bataille. Son avis allait passer à l'unanimité, lorsque le maréchal de Marsin émit l'opinion contraire, appuyée

(1) La Marguerite.

d'un ordre de Louis XIV, qui enjoignait au duc d'Orléans de se conformer à l'avis du maréchal.

Frémissant d'indignation, les Français demeurèrent dans leurs lignes: le 7 ils sont attaqués, la cannonade commence, les bataillons s'ébranlent, la cavalerie s'avance, l'action s'engage vivement. Bien que dans ce danger commun les Français oublient toute discussion pour faire bravement leur devoir; de tous côtés leurs retranchements sont forcés. Ce premier échec ne les décourage point; ils se rangent de nouveau en bataille pour rengager la lutte avec une nouvelle ardeur. Malgré leurs efforts désespérés ils sont culbutés, mis en déroute, et, forcés d'évacuer le Piémont, ils se replient sur Pignérol, d'où ils gagnent le Dauphiné.

Turin délivré, un grand nombre de prisonniers, un butin immense, le maréchal de Marsin tué, tels furent les fruits de cette victoire décisive. Victor-Amédée et le prince Eugène entrèrent dans la ville au milieu des acclamations d'un peuple ivre de joie. A l'aspect des fortifications presque toutes détruites, des magasins vides de munitions, Victor éprouva un indicible sentiment de reconnaissance pour une ville dont le dévouement et l'énergie avaient sauvé l'État. Ce sentiment s'ac-

crut à la vue du régiment des Gardes qui avait pris une si noble part à la défense de Turin. Les débris de ce corps d'élite presque dépourvu d'officiers, se présentèrent à la revue des princes; tous avaient payé de leur sang l'honneur de défendre la patrie.

Mais les régiments ne meurent point! ils renaissent de leurs cendres, et de nouveaux aspirants à la gloire, animés, et par le sentiment du devoir, et par le souvenir des belles actions de leurs prédécesseurs, viennent remplir les cadres que le fer de l'ennemi avait désorganisé. A peine le brave régiment des Gardes fut-il au complet, qu'il partit aussitôt sous les ordres du colonel de St-Remy, pour repousser les ennemis encore maîtres des châteaux d'Ivrée et de Bard. Le succès couronna leur entreprise, et ces deux places importantes rentrèrent au pouvoir du duc de Savoie.

L'année 1706 se termina glorieusement pour le régiment qui se distingua au siège de Pizzighettone, où il faisait partie de l'armée commandée en chef par Victor-Amédée.

La campagne de 1707 ne fut pas moins fertile en événements que la précédente. Le cabinet de St-James, jaloux de la prépondérance maritime

que commençait à prendre la France, conçut le projet d'offrir la couronne de Sicile au duc de Savoie, à condition qu'il ferait tomber Toulon au pouvoir des Anglais. Le prince Eugène fut chargé d'en faire la proposition à son cousin qui ne visant qu'à augmenter sa puissance, se décida sans peine à envahir la Provence.

Le régiment fit partie de cette expédition qui fut sans succès. Vers la fin de la campagne, il se trouva à la prise de Suze et du fort de la Brunetta occupés par les Français.

En 1708, le régiment destiné à agir en Savoie assista à la prise d'Exilles et à celle de Fenestrelles. Cette dernière place, serrée de près par Mr Rhebinder, résistait depuis quinze jours; bien que le régiment eût emporté d'assaut le chemin couvert, le siège semblait devoir traîner en longueur, lorsqu'une bombe ayant fait sauter la principale poudrière, le gouverneur se vit forcé de capituler.

Pendant les dernières années de cette longue et sanglante guerre appelée guerre de la succession à la couronne d'Espagne, le régiment soutint bravement l'honneur de ses drapeaux, et ne déposa les armes qu'à la paix d'Utrecht en 1713.

La couronne de Sicile, que Victor-Amédée

échangea quatre ans après pour celle de Sardaigne, fut le prix des glorieux efforts du duc de Savoie. Après cinquante-cinq ans d'un règne agité et fécond en grands événements, Victor-Amédée II, désirant finir les derniers jours de sa vie dans le calme de la solitude, abdiqua en faveur de son fils Charles-Emmanuel III, en 1730.

Ce prince, sans avoir le génie de son père, fut cependant aussi fin politique que général habile: comme lui, il sut se faire adorer de ses sujets et respecter de ses voisins; comme lui, il obtint l'amour de ses soldats en partageant leurs travaux et leurs dangers. L'occasion de faire briller ses talents ne tarda pas à se présenter.

Louis xv dans l'espoir de relever la puissance des Bourbons en Italie, déclara en 1733 la guerre à l'Autriche et prit pour prétexte l'élection contestée du roi de Pologne Stanislas Leczinski. Le roi de Sardaigne se rangea du parti de la France, soit pour s'opposer à la trop grande prépondérance de la maison d'Autriche en Italie, soit parce que les Français lui promirent le Milanais.

Les opérations militaires ayant commencé, le régiment des Gardes s'empressa de justifier les faveurs du souverain. Déjà, en 1725, Victor-Amédée avait augmentée la solde des officiers et des sol-

dat, d'un tiers en-sus de celle des autres corps. Ils voulurent tous prouver qu'ils étaient dignes de la sollicitude paternelle du monarque.

Charles-Emmanuel commandait en personne avec le maréchal de Villars sous ses ordres. Les premiers succès de la campagne, la prise de Geradadda suivie de celle de Pizzighettone où se trouva le régiment des Gardes, firent décider le siège du château de Milan. Le régiment s'y comporta avec intrépidité et supporta sans murmure dix-sept jours de tranchée malgré les rigueurs d'une saison avancée. Le marquis Visconti, voyant sa garnison affaiblie et accablée de fatigues, demanda à capituler et livra la place le 2 juin 1734.

Dans le glorieux cours de cette campagne les Gardes se distinguèrent comme par le passé. A la bataille de Parme ils perdirent beaucoup de monde, entr'autres seize officiers, et contribuèrent puissamment à la victoire en relevant le combat sur la droite de l'armée où la brigade française de Picardie avait été enfoncée et celle de Champagne repoussée.

Charles-Emmanuel n'arriva sur le champ de bataille que quelques heures après l'action : désolé de n'y avoir point pris part, il profita de l'enthousiasme des Gallo-Sardes pour chercher

une occasion favorable de rentrer de nouveau en ligne avec ses adversaires commandés par le feld-maréchal de Koenigseck qui se dirigeait sur Guastalla avec l'intention d'enlever cette place importante, entrepôt général des armées Gallo-Sardes.

Le roi de Sardaigne s'avance aussitôt à la rencontre de l'armée impériale et la rejoint devant Guastalla; la victoire couronne ses efforts. Le régiment des Gardes (formant division avec Piémont) défendit vigoureusement une position attaquée par sept bataillons allemands sous les ordres des généraux Neuperg et Colmonero. Dans ce combat disproportionné de quatre contre sept les Sardes furent vainqueurs. Il serait impossible de citer les noms de ceux qui se distinguèrent dans cette occasion. Tous combattirent avec la même intrépidité et le même sang froid: officiers et soldats doivent être placés sur la même ligne.

La paix de Vienne signée le 19 novembre 1735 mit un terme à cette guerre qui aurait dû, d'après les conventions faites avec la France, procurer à Charles-Emmanuel la souveraineté entière de la Lombardie, et qui ne lui apporta que le Tortonais, le Novarais et les Langhes. Mais la paix fut de courte durée: six ans sont à peine écoulés

que la mort de l'empereur Charles VI mit de nouveau l'Europe en combustion. Ce monarque n'ayant laissé qu'une jeune princesse pour son héritière, la France, la Prusse, l'Espagne convoitèrent les possessions de Marie-Thérèse pour laquelle se déclara Charles-Emmanuel.

A la tête de ses troupes et de celles de l'archiduchesse-reine, le roi de Sardaigne pénétra dans les états de Parme et se dirigea sur le Modenais dont les places fortes tombèrent en son pouvoir bien qu'en vue des armées espagnoles.

Dans cette expédition le régiment des Gardes faisait partie de la brigade du général comte de Schulembourg, et se signala tant au siège de Modène qu'à la prise de la Mirandole.

Tandis qu'en Italie les forces espagnoles plient partout devant Charles-Emmanuel, l'infant don Philippe tente une puissante diversion en traversant la France et pénétrant en Savoie, pays ouvert et sans défense depuis la démolition du fort de Montmélian.

Cette fâcheuse nouvelle arrêta les progrès du roi de Sardaigne; après avoir repoussé ses adversaires jusqu'à Rimini, il revient à marches forcées, fait traverser au mois d'octobre le Mont-Cenis et le petit Saint-Bernard à six bataillons,

à deux régiments de dragons et à cinq-cents Vaudois enrôlés à la hâte. Les Espagnols surpris par ce prompt retour, sont repoussés et forcés de rentrer en Dauphiné; mais la rigueur de la saison ayant obligé les Sardes à se replier sur le Piémont, les Espagnols reprennent l'offensive et les poursuivent jusqu'au pied du Mont-Cenis.

Les Gardes qui formaient l'arrière-garde de l'armée souffrirent beaucoup au passage de la montagne, où le froid et la tourmente firent périr plus de soldats que le canon n'en moissonne dans une bataille rangée.

En 1743, le régiment des Gardes se trouva un des premiers à la défense des retranchements élevés à l'entrée de la vallée de Vraita. Il campa devant Château-Dauphin, et l'année suivante fit partie des troupes confiées au marquis d'Aix.

Le 19 février 1744, après l'affaire de Pierre-longue, le régiment fut chargé de soutenir la retraite. Dans la série de combats qui signalèrent cette campagne désastreuse, à Notre-Dame de l'Olmo, ainsi qu'à Bassignana, les Gardes se comportèrent bravement et vendirent chèrement la victoire.

En 1746, le régiment des Gardes contribua à la prise d'Asti assiégée par le baron de Leu-

tron. La conquête de cette place fut un des beaux faits-d'arme de cette campagne. La garnison était forte de cinq mille deux-cents hommes commandés par le marquis de Montal lieutenant-général qui avait sous ses ordres les maréchaux de camp de Mirplex et de Choiseul, et pour brigadiers MM. de Montmorency et d'Agénois.

Après la prise d'Asti, le régiment fit partie du corps d'armée que Leutron conduisit au secours de la citadelle d'Alexandrie assiégée par Lascy. Serrée de près depuis cinq mois, la place était réduite à la dernière extrémité: les vainqueurs d'Asti la sauvèrent. A l'approche de Leutron, Lascy leva précipitamment le siège, abandonnant non seulement ses magasins, mais sept à huit cents malades.

Alexandrie délivrée, le régiment marcha sur Valence, défendue par le général espagnol don Giovanni d'Esquinez. Des pluies continuelles faisaient ébouler les ouvrages de la tranchée, inondaient le terrain, et délayaient les terres dans lesquelles le soldat s'enfonçait jusqu'aux genoux; malgré ces obstacles, les Gardes, ainsi que les autres corps, se conduisirent avec tant de persévérance et de bravoure, ils serrèrent la place de si près, que le gouverneur demanda à

capituler et se retira à Tortone. Pendant ce siège le régiment perdit peu de monde et n'eut de blessé, parmi ses officiers, que le chevalier de Bernezzo.

Le régiment fut alors divisé. Le premier bataillon fit partie du corps d'armée sarde, destiné à passer le Var sous les ordres du comte de Brawn, et le deuxième bataillon, conduit par le colonel, fila sur Savone qui capitula après dix-huit jours de siège. Le gouverneur de la place, Mr d'Adorno, se rendit prisonnier le 18 décembre, et sortit par la brèche à la tête de soixante-douze officiers, suivis de douze cents soldats qui furent dirigés sur Mondovi. Le comte de la Rocca trouva dans Savone cent-neuf pièces de canon, dix mortiers et des magasins considérables. Le bataillon des Gardes eut à regretter, parmi ses morts, le chevalier Gazelli de Selve.

Tandis que le siège de Gênes et les révolutions de cette république occupaient les troupes de Marie-Thérèse, l'invasion des Français et les mouvements du chevalier de Belle-isle dans les Alpes, rappelèrent les troupes sardes à la défense de leur propre pays. Le premier bataillon des Gardes qui venait de faire la campagne de Provence fut destiné, conjointement avec d'autres

troupes, à garder les cols de l'Assiette et de Séran. Les retranchements élevés sur la première de ces montagnes, située au centre de la ligne de défense, étaient formés par un parapet en pierres sèches et couvraient sept bataillons parmi lesquels se trouvait celui des Gardes, dont le lieutenant-colonel, le comte de St-Sébastien avait le commandement en chef. Le reste des troupes était disséminé sur les hauteurs environnantes que le général en chef avait jugé à propos de faire occuper.

Vers onze heures du matin, le 10 juin 1747, le chevalier de Belle-isle, frère du maréchal de ce nom, à la tête de l'armée française forte de quarante-cinq bataillons, de dix compagnies de grenadiers et de dix escadrons de dragons, se présente, sur trois colonnes, devant les positions sardes.

Le combat s'engage vers les quatre heures de l'après-midi. Les Français attaquent avec leur intrépidité ordinaire et montent à l'assaut: contre leur attente, ils sont vivement repoussés. Loin de se laisser abattre par ce premier échec, ils reviennent à la charge cinq fois de suite, et cinq fois malgré des prodiges de valeur, malgré l'acharnement avec lequel ils sapent le pied des

retranchements, dont ils arrachent les pierres et les saucissons avec les mains, malgré l'intrépidité que déploient ceux qui parviennent sur les parapets où ils combattent corps à corps, ils sont culbutés et forcés de se retirer: le général d'Arnaud est tué et le chevalier de Belle-isle, craignant que cette perte ne décourage les soldats, prend aussitôt le commandement de la colonne d'attaque.

Pour la sixième fois il fait battre la charge. Les Français s'élancent avec fureur à la suite de leur chef qui, un drapeau à la main, parvient, à travers une grêle de balles, de pierres et de quartiers de roche, à planter les lys de France sur le parapet qu'Elena et Adami, grenadiers du bataillon des Gardes, n'ont point abandonné: ils couchent en joue le vaillant Belle-isle qui tombe mort, entraînant avec lui son drapeau.

Le lieutenant-général de Villemur prend alors le commandement en chef de l'armée française et dirige la majeure partie de ses troupes contre le col de Séran qui domine entièrement celui de l'Assiette et dont la possession peut encore lui obtenir la victoire. Mr de Bricherasco sentant l'importance de cette position accourt avec le major-général Alciati. Après avoir repoussé deux assauts consécutifs, il voit que les ennemis per-

sistent à vouloir enlever ce col, à son tour il cherche à y concentrer toutes ses forces et envoie ordre au lieutenant-colonel St-Sébastien d'abandonner le col de l'Assiette et de venir le rejoindre. Ce mouvement parut tellement intempestif au brave colonel qu'il refusa de l'exécuter à moins d'en recevoir l'ordre par écrit. Ce délai eut le plus heureux résultat: dans l'intervalle Alciati fut vainqueur, et les deux positions furent sauvées.

Les Français renonçant à une victoire disputée avec un acharnement égal au leur, prennent la route de Césane et abandonnent les rochers jonchés des cadavres de quatre cents officiers et de trois mille trois cents soldats ⁽¹⁾. Il est à remarquer que le nombre des morts dépassa de plus de moitié celui des blessés, ce qui ne se voit jamais dans une bataille, et ce qui prouve l'acharnement avec lequel on combattit de part et d'autre. — Le bataillon des Gardes perdit le capitaine Fossati, sujet fort distingué.

Mr de Bricherasco obtint les récompenses que méritait le vainqueur de cette brillante journée; mais la gloire en était dûe, en partie, au lieute-

(1) Manuscrits du général de Loches.

nant-colonel du régiment des Gardes, le comte de St-Sébastien.

Après ce fait d'arme qui retentit en Europe, les deux bataillons du régiment des Gardes réunis, furent envoyés dans la vallée de la Stura pour faire partie de l'armée d'observation du général autrichien Brawn.

La campagne de 1748 ne fut signalée par aucune action d'éclat, et se termina par le traité d'Aix-la-Chapelle signé le 18 octobre.

Charles Emmanuel mit à profit les loisirs de la paix pour agrandir ses États. Il acquit plusieurs fiefs impériaux enclavés dans le Piémont; un des plus considérables fut la principauté d'Orta qu'il obtint de l'évêque de Novare en 1767. Le marquis de Ciriè chargé de prendre possession de ce petit état, releva l'éclat de cette cérémonie en se faisant accompagner par le deuxième bataillon des Gardes.

L'expérience amène le progrès : les campagnes précédentes avaient indiqué des modifications dans l'organisation militaire. Victor-Amédée III, fils et successeur de Charles-Emmanuel III, s'en occupa avec assiduité. Il changea l'uniforme des Gardes, supprima la demi-pique portée par les officiers, la remplaça par un petit fusil et intro-

duisit un peloton d'artillerie dans le régiment.

En 1782 les grenadiers du régiment furent envoyés en Savoie et firent partie du corps d'armée qui, réuni aux troupes françaises et bernoises, occupa la ville de Genève.

Lorsque Victor-Amédée organisa un nouveau régiment sous le nom de Lombardie, il ordonna d'y incorporer deux compagnies de fusiliers du régiment des Gardes pour composer les compagnies de grenadiers de ce nouveau corps.

Il n'entre pas dans notre plan de parler de la grande révolution qui bouleversa la France et l'Europe, encore moins des causes qui l'amènèrent : nous dirons seulement, qu'après cinquante années de paix cimentée par des alliances étroites avec la maison de Bourbon, le roi de Sardaigne, malgré sa prudente réserve, fut tout à coup menacé d'une invasion française.

Le régiment des Gardes se trouvait en garnison à Turin, en 1792, lorsque le premier bataillon reçut l'ordre de se rendre à Chambéry. Sur ces entrefaites le général Montesquiou, à la tête d'une armée républicaine, pénétre inopinément en Savoie au nom de la liberté et de l'égalité. Le roi de Sardaigne envoya en toute hâte des trou-

pes pour sauver, s'il était possible, un pays qu'il affectionnait et qui, par sa position, est considéré comme l'avant-garde du Piémont. Guidés par des généraux mal-habiles, les Sardes furent battus sur tous les points et se virent forcés d'abandonner au pouvoir de l'ennemi leurs bagages et plusieurs pièces d'artillerie.

Dans cette malheureuse circonstance, les officiers des Gardes donnèrent une preuve de désintéressement digne d'éloges; à leur arrivée en Piémont, ils refusèrent l'indemnité que le roi leur offrait pour les pertes qu'ils avaient éprouvées, et, d'un accord unanime, ils supplièrent Sa Majesté de faire répartir la somme qu'on leur destinait entre les sous-officiers et les soldats. Ce trait seul sert de démenti à un pamphlet contre l'armée sarde publié à cette époque par le général Doppet, où cet auteur accuse les officiers d'être durs et inhumains envers leurs inférieurs.

Au commencement du mois d'avril 1793, la compagnie de Chasseurs du régiment des Gardes sous les ordres du capitaine La Motte, du lieutenant Morelli, du sous-lieutenant Caccia, partit pour le comté de Nice, où elle fut réunie à sept autres compagnies de différents corps pour former un régiment de chasseurs. Cette fraction des Gardes

se signala particulièrement au combat du col de Braus où le capitaine La Motte fut grièvement blessé. Les deux compagnies de grenadiers furent alors incorporées dans un bataillon d'élite, commandé par le chevalier Dichat de Loisinge, et firent, sous ses ordres, la campagne du comté de Nice.

A l'affaire du col de Laution (8 et 12 juin 1793), les grenadiers des Gardes se distinguèrent par leur brillante valeur: ils comptèrent parmi les morts le sous-lieutenant Germagnan, et parmi les blessés le capitaine comte de Moncrivello.

Les autres bataillons de fusiliers du régiment qui étaient restés en garnison à Turin, furent envoyés avec d'autres troupes dans la vallée de Maira: au col de Santron un poste de trente hommes sous les ordres du marquis Spinola fut attaqué, pendant la nuit du 17 juin 1793, par un fort détachement français. Un sergent et six hommes s'échappèrent seuls, les autres furent tués.

Le 24 août le lieutenant Dalverne, à la tête d'une patrouille du régiment, pénétra dans un village français de l'extrême frontière, abattit l'arbre de la liberté et fit quelques prisonniers. Du reste si la campagne se termina, pour le corps, sans aucune action d'éclat, il se fit tou-

jours remarquer par sa bonne tenue et sa discipline.

En 1794 les Gardes furent destinées à marcher en tête du corps d'armée qui, sous les ordres du duc d'Aoste, devait repousser les républicains du comté de Nice.

Le col de Morignon, la redoute de la Corsiera et le champ de bataille de la Giletta furent tour-à-tour témoins de l'intrépidité du régiment qui, dans cette dernière affaire, couvrit la retraite de l'armée. Le capitaine Vialardi se distingua particulièrement ; à la tête de sa compagnie, il se précipita sur les républicains ; et les força d'abandonner la batterie du capitaine Casazza (depuis gouverneur de la Savoie) dont ils s'étaient emparés.

Dès le commencement du printemps de cette année, l'armée française, augmentée des vainqueurs de Toulon, avait adopté des nouvelles dispositions pour pénétrer en Piémont par les montagnes de Nice et les sources du Tanaro. Plusieurs membres du conseil du roi proposèrent alors d'occuper les mêmes positions que le baron de Leutron avait défendues pendant les guerres de Charles-Emmanuel III, de former un camp retranché entre la Roïa et la Nervia, et d'envoyer des trou-

pes dans la vallée de Dolce acqua. Ce plan fut vivement combattu par le général en chef de Wins qui, n'écoutant que ses propres idées, se contenta d'occuper l'ancienne ligne de Saourges, ligne qui embrassait le bassin de Tende et qui était protégée par le camp retranché de Lau-tion, par la redoute de la Martha et le château de Saourges. Les troupes destinées à garder ces positions montaient à sept mille hommes.

Les Français ne tardèrent point à paraître, et une attaque générale eut lieu pendant que les divisions guidées par Massena entraient dans le duché de Gênes et prenaient la route d'Oneille. A San Remo, douze mille hommes se détachent du corps commandé par Massena et, sous les ordres du général Macquart, se portent vers le col Ardente. De Wins sentit alors la grandeur de la faute qu'il avait commise et se hâta d'en diminuer les suites funestes : en conséquence il appuie la ligne gauche de Saourges aux montagnes d'où le Tanaro tire sa source : il envoie le général d'Argenteau avec quelques batteries pour défendre Ormea tandis que le baron de Colli, général autrichien, vient prendre le commandement de l'armée de Nice jusqu'alors sous les ordres du général baron Déléra.

Le premier soin du nouveau général fut de former, au col Ardente, un camp de cinq mille hommes. Le régiment des Gardes, commandé par le comte de Mussano, fut destiné à faire partie de ces troupes : le premier bataillon fut dispersé dans différentes positions ; le second fut chargé, avec le régiment de Pignérol et un bataillon autrichien, de défendre la redoute de Felz. Ce petit corps, commandé par le chevalier Marmorito, formait en tout dix-sept cents hommes.

L'ennemi ne tarda pas à se présenter. Le 17 avril, six mille républicains parurent en face des retranchements, se disposant à les emporter d'assaut. Un feu nourri et meurtrier commence l'action. Si l'attaque est vive, la défense ne l'est pas moins ; mais les Autrichiens, désespérant de pouvoir tenir contre des ennemis supérieurs en nombre, donnèrent le signal de la retraite et abandonnèrent une position avantageuse que les Sardes voulaient défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le bataillon des Gardes perdit dans cette affaire plus de deux-cents soldats et trois sergents : le lieutenant-colonel comte de St-Sulpice, le major marquis de Moncrivello, le capitaine chevalier de Germagnan furent blessés ; les capitaines Bagnolo, le lieutenant Mussano et

le sous-lieutenant Paulucci, prisonniers. — Les faibles restes de ce bataillon des Gardes et le régiment des chasseurs qui occupait, non loin de là, la redoute del Bosco-bruciato, sous les ordres du chevalier Cavalchini, couvrirent la retraite du régiment de Pignérol et du bataillon autrichien.

Tandis que le second bataillon soutenait dignement l'honneur du régiment à la redoute de Felz, le premier, disséminé dans diverses positions du col Ardente, défendait bravement les postes confiés à sa garde. Le but des ennemis, après s'être emparés de la redoute de Felz, était de couper la retraite du col de Tende aux troupes qui défendaient le col Ardente.

Pour empêcher la réussite de ce projet qui aurait compromis l'armée austro-sarde, on détacha le capitaine Viallardi à la tête de deux compagnies des Gardes et d'une compagnie de Piémont pour occuper la Butta-rossa. Viallardi, brave, expérimenté, comprend qu'il ne peut se défendre avec avantage dans le poste qui lui est confié, s'il n'est pas maître de la Cima-del-bosco, position qui domine la sienne; il y détache un sous-lieutenant, le chevalier de la Fléchère, avec un peloton des Gardes.

Bientôt la Butta-rossa et la Cima-del-bosco sont attaquées par trois colonnes françaises. Viallardi résiste autant que possible dans sa position ; forcé de se replier sur la Cima-del-bosco, il y retrouve son détachement, renforcé par des Autrichiens, une pièce de canon et la troisième compagnie des Gardes commandée par le lieutenant Caccia. — La Cima-del-bosco, devenue de la plus haute importance, est le point de mire des assaillants. Sardes et Français font des prodiges de valeur. Cependant les républicains, supérieurs en nombre, sont sur le point d'arborer le drapeau tricolore sur la Cima-del-bosco, lorsque le général de Bellegarde, à la demande du chevalier Viallardi, lui envoie, à propos, une compagnie du régiment de Piémont. L'intrépide Viallardi tente alors de repousser l'ennemi : il sort de ses faibles retranchements et fond sur les Français la baïonnette croisée. Tout plie devant lui ; bien que débordé, il parvient à se faire jour pour rejoindre les siens : le combat continue sur les palissades renversées. Les canonniers ont été tués près de leur seule pièce, lorsque Viallardi s'élance avec le sous-lieutenant de La Fléchère et quelques soldats sur ce canon dont ils se rendent les servants. La poudre com-

mence à leur manquer; comme au col de l'Assiette ils combattent à coups de pierres, de crosses, de baïonnettes. Enfin, les républicains, découragés par une résistance si opiniâtre, abandonnent leur entreprise, et le capitaine Viallardi rejoignit tranquillement le corps d'armée à Tende.

Nous avons tracé rapidement la belle conduite des trois compagnies du premier bataillon des Gardes: il nous reste à parler de la quatrième qui, non moins intrépide, se signala à la défense de l'avant-post de Zuccarello, occupé depuis le 26 avril par le capitaine Montezemolo, dont la consigne était de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et de ne demander du secours qu'en cas où les ennemis seraient de beaucoup supérieurs en nombre.

Ceux-ci ne tardèrent pas à arriver et le lendemain 27 au point du jour, ils attaquèrent les retranchements de Zuccarello. Montezemolo résiste avec avantage et se flatte un instant de pouvoir repousser seul leurs efforts; mais enfin, se voyant contraint de renouveler sans cesse la lutte contre un ennemi trois fois supérieur en nombre, il envoie demander le secours convenu. On lui expédie une compagnie de Piémont sous

les ordres du chevalier Radicati. Ce renfort étant insuffisant, le lieutenant-colonel Santa Rosa vint prendre le commandement de la position à la tête d'un détachement de grenadiers et de deux pièces d'artillerie.

A peine arrivé dans la redoute, Santa Rosa choisit, dans toutes les compagnies, un certain nombre d'hommes déterminés, et, avec cette poignée de braves, il se disposait à tenter une sortie contre les républicains, lorsqu'un murmure confus s'élève dans les rangs de la compagnie des Gardes, et Garonelli soldat de ce corps s'avance vers le colonel et lui dit, d'un ton respectueux mais empreint d'une généreuse énergie: *Signor Comandante, il reggimento delle Guardie non deve soltanto essere preferto per montare la guardia al Re, in tempo di pace, ma deve pur anche precedere tutti gli altri nell'attaccare il nemico* (1).

Frappé de la justesse de cette noble réclamation, Santa Rosa permit à la compagnie des Gardes de le suivre et donna les galons de caporal à Garonelli. Les Français furent attaqués avec tant d'impétuosité qu'ils cédèrent peu à peu

(1) Commandant, le régiment des Gardes ne monte pas seulement la garde auprès du Roi en temps de paix, il doit aussi précéder les autres corps à l'attaque de l'ennemi.

du terrain, et ce succès enhardissant les Sardes, ils ramenèrent, par des prodiges de valeur, la victoire de leur côté, et les Français furent enfin forcés de se retirer.

La compagnie des Gardes se montra digne de la faveur qu'elle avait réclamée. Le capitaine Montezemolo, bien que grièvement blessé, continua de combattre et ne quitta le champ de bataille que lorsqu'un second coup de feu le mit dans l'impossibilité de tenir son épée. Le sergent Viretti prit alors le commandement de la compagnie : chef et soldat tout à la fois, son intrépidité inspira la plus grande confiance à la troupe qui se trouvait sous ses ordres.

Après le combat de Zuccarello, les différents détachements des Gardes se réunirent au col de Tende. Dans cette position l'armée austro-sarde tint en respect les républicains qui n'osèrent s'avancer; ce qui permit au général Colli de faire filer, sans confusion, le reste de son artillerie, ses blessés et ses magasins. Avant d'abandonner entièrement le comté de Nice, il se proposait d'occuper une troisième et dernière position sur le front le plus élevé des Alpes, lorsque la reddition de Saourges vint contrarier ses plans et l'obliger à battre en retraite.

Les généraux Massena et Macquart poursuivirent alors l'armée austro-sarde avec une grande vigueur : les corps qui couvraient les flancs de la colonne principale furent attaqués et battus. Cette retraite coûta beaucoup de monde au régiment des Gardes. On compta parmi les blessés, le capitaine de la compagnie de chasseurs le chevalier Genola, le capitaine Cavalcini et l'adjudant-major Cigala.

Arrivées à Limone, les deux armées s'observèrent pendant deux jours ; puis les austro-sardes gagnèrent St-Dalmazzo où ils passèrent le reste de la campagne dans un camp retranché entre la Stura et le Gesso : ce dernier torrent couvrant le front du camp dont la droite était appuyée à Demonte et la gauche à Coni. La division Macquart s'avança, vers la fin de juin, jusqu'aux bords du Gesso en faisant ses dispositions pour forcer les retranchements sardes. Le 9 août, un nombreux corps de cavalerie française parut sur la droite de cette rivière et semblait vouloir tourner le camp de St. Dalmazzo : le régiment des Gardes fut aussitôt chargé de défendre le pont du Gesso. On s'attendait à une attaque générale lorsqu'on apprit la retraite inopinée des Français qui se dirigeaient vers le col de Tende.

On les poursuivit, mais avec précaution, craignant de tomber dans quelque embuscade, tant la marche des ennemis paraissait inexplicable.

Enfin, la nouvelle de la mort de Robespierre éclaircit cet énigme. La convention nationale frappée de stupeur l'avait, dit-on, regardé comme le chef d'une vaste conspiration tendant à livrer le midi de la France aux puissances étrangères ; en conséquence l'ordre était arrivé le 6 août à l'armée d'Italie de suspendre ses opérations et de se replier sur les montagnes, et ce qui avait paru aux austro-sardes un mouvement offensif, n'était qu'une fausse démonstration pour leur en imposer et les empêcher de troubler la retraite ⁽¹⁾.

Pendant cette campagne les deux compagnies des Gardes, incorporées dans le bataillon de grenadiers, furent envoyées au camp de Beinette établi près de Ceva pour défendre les vals de Sesia et du Gesso. Ces compagnies se réunirent ensuite au camp de St-Dalmazzo d'où elles coopérèrent, avec le bataillon dont elles faisaient partie, à pousser la retraite des républicains sur le col de Tende ; elles revinrent ensuite à Alba

(1) Marquis de Costa, Hist. de la maison de Savoie.

et Savigliano, où, le 15 décembre, le régiment des Gardes prit ses quartiers d'hiver.

Les deux bataillons du régiment des Gardes ne se trouvèrent mêlés à aucun événement important pendant les opérations militaires de l'année 1795 : au mois de novembre ils furent cantonnés dans Cherasco et Alba. Cependant la compagnie de chasseurs se distingua lors de l'attaque du poste de la Tanarda, et à la défense de la position de Malpoterno dans la vallée de Ceva.

En 1796 Bonaparte prit le commandement de l'armée de Ligurie. Le nouveau général trouva les troupes découragées et manquant de tout. Son premier soin fut de ranimer leur énergie en réveillant leur courage. En deça des rochers arides de la rivière de Gênes, où elles avaient tant souffert, il leur promettait la gloire et l'abondance dans des plaines riantes et fertiles. La réalité suivit de près ses paroles. Bonaparte à la tête de ses soldats se dirige sur le Piémont, des succès éclatants signalent partout son passage. Cairo, Carcano, Cosserio, Millesimo tombent en son pouvoir, et bientôt il est près de Ceva en présence du général Colli qu'il est parvenu à séparer de Beaulieu.

Colli n'ose pas courir seul les chances d'une bataille, il se replie aussitôt sur le camp de la Bicoque situé au confluent de la Corsaglia et du Tanaro: son corps d'armée couvrait Mondovi, ayant sa droite à la Madone-de-Vico et sa gauche à Niella. Tranquille dans cette position qu'il juge inattaquable, Colli espère pouvoir attendre l'arrivée de Beaulieu et les renforts qu'on lui promet de Turin, mais Bonaparte sans perdre de temps l'attaque le 19 avril.

Dans cette journée meurtrière, le régiment des Gardes se trouvait à Castellazzo au confluent du Tanaro et de la Corsaglia, et prit une part active au combat qui s'y livra, tandis qu'à St-Michel les compagnies appelées *Lieutenant-colonelle* et *Cavalchini* se distinguèrent particulièrement en reprenant, à la baïonnette, une redoute que les républicains avaient enlevée.

Colli ayant appris, pendant la nuit du 20, que les généraux Guica et Fiorella avaient forcé les postes de la Corsaglia et que les ennemis se disposaient à marcher sur Mondovi, se hâta de les prévenir en se repliant sur cette place importante. La défense de la citadelle fut confiée au régiment des Gardes.

Mais alors la victoire commençait à se fixer

sous les drapeaux français : l'issue de la bataille de Mondovì devint fatale aux Sardes : une partie du régiment des Gardes fut fait prisonnier ; les deux compagnies, Cavalchini et Marazzani, qui se trouvaient hors de la ville, échappèrent à ce malheur ainsi que les compagnies incorporées au bataillon de grenadiers et de chasseurs, qui pendant cette campagne s'étaient conduites de la manière la plus brillante. C'est ainsi qu'on voit, si l'on suit le détail des opérations militaires, les compagnies de grenadiers des Gardes, sous les ordres de l'intrépide Dichat de Loisinge, prendre part à l'affaire de St-Michel où elles ne démentirent point leur ancienne réputation. Elles se trouvèrent aussi à la défense du Brichetto, où la compagnie commandée par le capitaine Viallardi repoussa les tirailleurs français. Quant à la compagnie de chasseurs, elle souffrit beaucoup au combat de la Cosseria ; son lieutenant, le chevalier d'Agliano, y fut grièvement blessé. Après la bataille de Mondovì, elle fit partie des troupes qui protégèrent la retraite de l'armée sarde.

La paix ayant été signée à Paris (paix fallacieuse qui couvrait les projets les plus déloyaux), on réorganisa le régiment des Gardes

dont la force effective fut portée à quinze cents hommes. — Le 15 octobre 1796, après la mort du roi Victor-Amédée, Charles-Emmanuel se déclara commandant en chef de ce corps d'élite. Le régiment des Gardes ne cessa de lui donner des preuves de dévouement et de fidélité.

Enfin, en pleine paix, le Directoire, contre le droit des gens, s'empara des états de son allié surpris et sans défense. Forcé de s'éloigner du continent, le roi se retira en Sardaigne. Pour épargner à ses sujets les malheurs d'une lutte sanglante et inégale, ce bon prince qui, de ses aïeux Emmanuel-Philibert et Victor-Amédée, n'avait hérité que de leur amour pour leurs peuples, ordonna à sa fidèle armée de se soumettre aux Français. L'obéissance au souverain fut, dans cette circonstance, une grande mais pénible épreuve pour le régiment des Gardes : aussi un ancien officier de ce corps nous disait-il, en parlant de l'ordre que Mr de St-André lui avait transmis de prêter serment à la république : — *Si fremette, si tacque, si obbedì.* — (On frémit, on se tût, on obéit). Ce peu de mots expriment avec la concision et l'énergie de la langue italienne, les sentiments qui animaient les soldats sardes à cette époque.

Dès lors le régiment des Gardes, conjointement avec le corps de pionniers, le régiment de chasseurs et les compagnies franches de Sardaigne composèrent la première demi-brigade légère piémontaise qui fut incorporée dans la division Serrurier: elle fit la campagne de 1799 sous les ordres de Scherer.

Malgré la supériorité du nombre, les Autrichiens n'osaient attaquer les Français: ils attendaient les secours promis par l'empereur Paul; ce qui détermina Scherer à prendre l'initiative. Le 26 mars les républicains enlèvent les positions des Autrichiens sur la rive gauche de l'Adige, tandis que, de son côté, Serrurier avec sa division, dont faisait partie la première demi-brigade légère piémontaise, repousse l'ennemi sur tous les points.

Cependant le général autrichien vit avec étonnement les Français abandonner leurs positions devant Vérone et commencer à se retirer. Pour masquer son mouvement rétrograde, Scherer avait donné ordre à Serrurier d'exécuter une fausse attaque sur Vérone en lui recommandant de n'engager ses troupes qu'autant qu'il le faudrait pour inquiéter l'ennemi. Mais les soldats de Serrurier attaquent si vivement que tout plie

devant eux ; nonobstant les ordres qu'on leur avait donnés, ils s'abandonnent à la poursuite des fuyards et viennent tomber dans la division du feld-maréchal Frœlich. S'apercevant, mais trop tard, de la faute qu'ils ont commise, ils tentent vainement de se reformer. Ils attaquent avec intrépidité, résistent avec fureur, mais, malgré tant de glorieux efforts, l'infanterie de Serrurier rompue est ramenée au pas de charge.

Le 5 avril, Serrurier, avec le débris de sa division, tenta d'enlever la position de Villafranca : repoussé une première fois, il parvient enfin, par une vigoureuse charge à la baïonnette, à s'emparer de ce bourg. Malgré le résultat de la bataille de Magnano (nom que l'on donne à ce combat où les deux partis s'attribuèrent la victoire), Scherer fit prendre à son armée la ligne du Mincio et, dans le même temps, dirigea sa retraite sur la Chiuse et l'Adda. Pendant ses opérations le général en chef russe, feld-maréchal Souwarow, débouchait des montagnes du Tyrol avec son avant-garde et entra dans Vérone. A la tête d'une troupe d'élite et des Autrichiens rassurés, il poursuivit vivement les Français dont Moreau venait de prendre le commandement. Serrurier reçut de ce général habile l'ordre de

contenir les colonnes russes à Lecco et de n'opérer son mouvement rétrograde que lorsque la retraite du corps d'armée française serait assurée sur tous les points: ces ordres furent suivis d'un plein succès. Le soir même de la bataille de Cassano, Serrurier parvint jusqu'à Verderio où il se défendit toute la nuit avec les deux mille cinq cents hommes qui lui restaient; mais à la pointe du jour se voyant enveloppé par plus de dix mille hommes il fut contraint de capituler.

Alors les faibles débris de la demi-brigade piémontaise se débandèrent, non pour éviter de prendre part à de nouveaux combats, mais pour rentrer momentanément dans leurs foyers, où les proclamations de Souwarow appelaient aux armes les fidèles sujets de Charles-Emmanuel qui venait de débarquer en Toscane. Deux compagnies de l'ancien régiment des Gardes se réorganisèrent sous les ordres des capitaines Dal Verme et Marazzani, et combattirent pendant l'été de 1799 dans la vallée de Suze conjointement avec les Autrichiens. Au commencement de l'année 1800, le colonel de Mussano et le major de Cluse se virent de nouveau à la tête d'un bataillon des Gardes; le 24 mai, au pont de la Chiussella, ils couvraient la retraite des Autrichiens sur

Chivasso et vinrent de là camper à Turin en face du palais du roi pour lequel ils combattaient.

La victoire de Marengo ayant réuni le Piémont à la France, le bataillon des Gardes se dispersa laissant son drapeau entre les mains du fidèle colonel comte de Mussano.

En 1814, Napoléon, malgré sa fortune, dût céder aux efforts de l'Europe réunie contre lui, le colosse s'écroula, et les souverains dispersés par la tourmente révolutionnaire rentrèrent dans leurs états. Revenu en Piémont, le roi de Sardaigne ayant justement apprécié les services rendus par le régiment des Gardes, le réorganisa sur deux bataillons de la force de douze cents hommes, dont le commandement fut donné au comte del Borgo et peu après au chevalier Viallardi, cet intrépide soldat qui s'était si brillamment distingué dans les guerres précédentes.

Mais à peine commençait-on à jouir des douceurs de la paix que les événements de 1815 firent de nouveau gronder le canon. Le régiment des Gardes reçut l'ordre de marcher à la rencontre de Murat; puis, peu de temps après, un contre-ordre le dirigea sur la Savoie, où il fit partie de la brigade du général Giffenga.

L'ambition d'un seul homme ayant de nou-

veau ramené en France l'Europe coalisée, les Sardes marchèrent sur Grenoble où le régiment des Gardes parut le 29 juin. La ville faisant quelques démonstrations pour se défendre, les Gardes furent chargés de soutenir les batteries de droite : lancés en tirailleurs, ils prirent part à l'attaque du faubourg des Trois Cloîtres. La ville demande une suspension d'armes et capitule. Des postes sont aussitôt placés aux portes de la ville. L'un d'eux, isolé, est bientôt entouré par une foule compacte et par des gardes nationaux armés qui insultent les soldats. Le poste se trouvait dans une position critique, lorsque deux sergents des Gardes qui passaient par hasard, s'apercevant de l'attitude menaçante du peuple, s'élançant sur une pièce de canon, la tournent contre le groupe mutiné et le mettent en fuite par la crainte qu'inspire la rapidité de leur détermination. Telle fut l'action des sergents Boviglione et Armisi que le général Frimont décora.

Le régiment resta en garnison à Grenoble jusqu'au mois de novembre, puis il revint à Turin.— Vers les derniers jours de l'année 1815, l'on incorpora dans les compagnies du centre du régiment, les grenadiers de tous les corps provin-

ciaux qu'on supprimait. Mais cette mesure froissa l'amour propre des vieux soldats qui se voyaient, tout-à-coup et sans raison plausible à leurs yeux, déchus d'une catégorie privilégiée à laquelle ils attachaient le plus grand prix (c'est-à-dire celle de grenadiers). Des murmures éclatent dans les rangs, on crie à l'injustice, on refuse d'obéir tant qu'on n'aurait pas reçu d'explication satisfaisante.

Le cas était grave: le roi Victor-Emmanuel pouvait par la force punir les insubordonnés. Mais le cœur magnanime de ce souverain comprit que des hommes, aussi susceptibles sur le point d'honneur, étaient de braves militaires capables d'un grand dévouement. Il aima donc mieux agir paternellement et, par une sublime faiblesse, il accorda à tout le régiment le privilège de porter la grenade.

Pendant les troubles de 1821, les Grenadiers-Gardes firent partie de l'armée royale commandée par le comte de la Tour: quarante hommes du régiment, qui se trouvaient à Verceil lorsqu'une division des troupes constitutionnelles y arrivait, furent sourds aux suggestions des révoltés, quittèrent la ville les armes à la main, passèrent l'Agogna dans l'eau jusqu'aux aisselles et arrivèrent à Novare.

Les troubles étant pacifiés, le régiment des Gardes reprit son service habituel auprès du souverain. Fort de ses travaux passés, des services qu'il a rendus à l'état, de la gloire qu'il a acquise, ce corps d'élite conserve une attitude martiale et se fait remarquer par sa belle tenue, son exacte discipline et son dévouement sans bornes au roi CHARLES-ALBERT qui en est le chef.



NOMENCLATURE
DES
COMMANDANTS EN CHEF
ET DES
COLONELS EN PREMIER ET EN SECOND
DU RÉGIMENT DES GARDES

- 1638 — Marquis de MÊSME DE MAROLLES.
1663 — Marquis PARELLA.
1711 — Marquis d'ADORNO.
1719 — Marquis TANA D'ENTRAIVES.
1726 — Comte ASINARI DE MOMBARCELLO, *colonel en second.*
1731 — Comte ASINARI DE MOMBARCELLO, *colonel en premier.*
1733 — Chev. CAPRIS DE CIGLIÉ, *colonel en second.*
1744 } Chev. CACHERANO D'OSASCO, *colonel en premier.*
 } Chev. SCAGLIA DE VERRUA, *colonel en second.*

- 1744 — Comte FALETTI DE MONTALDO , *colonel en premier.*
- 1745 — Comte VALLESA , *colonel en second.*
- 1769 — idem *colonel en premier.*
- 1774 — S. M. VICTOR-ANÉDÉE III, *commandant en chef.*
- 1774 — Chev. BOURTI DE BRITAS, *colonel en second.*
- 1777 — Chev. GATTINARA , *colonel en second.*
- 1783 — Chev. BRUSATI , *colonel en second.*
- 1787 — Chev. de la FLÉCHÈRE , *colonel.*
- 1789 — Comte de CORDON , *colonel en second.*
- 1792 — Chev. VIBÒ DE PRALES, *colonel.*
- 1794 — Comte de MUSSANO , *colonel.*
- 1796 — S. M. CHARLES-EMMANUEL IV , *commandant en chef.*
- 1814 — S. M. VICTOR-EMMANUEL , *commandant en chef.*
- 1814 — Marquis SOLARO DEL BORGO, *colonel.*
- 1815 — Chev. VIALARDI , *colonel.*
- 1821 — S. M. CHARLES-FÉLIX, *commandant en chef.*
- 1827 } Comte FRANGIA DE GENOLA, *colonel*
 } Comte LANZAVECCHIA DE BURI, *colonel en 2d.*
- 1850 } Comte NEGRI DE St-FRONT, *colonel.*
 } Chev. MONTEZEMOLO , *colonel en second.*
- 1851 — S. M. CHARLES-ALBERT, *commandant en chef.*

1831 — Chev. PALLAVICINO DE PRIOLA , *colonel*.

1833 — Comte de NICOUD DE MAUGNY , *colonel*.

1837*

1839	{	Comte BISCARETTI DE RUFFIA , <i>colonel en 2d.</i>
		idem <i>colonel en 1er.</i>
		Comte NICOLIS DE ROBILANT , <i>colonel en 2d.</i>

* Le prince de SALM SALM FRANÇOIS, *colonel honoraire*.



NOTICE HISTORIQUE

POUR SERVIR À L'HISTOIRE

DU RÉGIMENT

DES CHASSEURS-GARDES

« Mes enfants » criait du haut de son échafaud le fidèle Montrose à ses fils qui assistaient, par l'ordre de Cromwell, au supplice de leur père; « — mes enfants, soutenez le trône, immolez-vous pour la couronne, ne fut-elle suspendue qu'à un buisson! »

Ces généreux sentiments, qui autrefois pouvaient être dictés par le dévouement, devraient l'être aujourd'hui par la raison; abstraction faite de toute autre considération, l'expérience acquise par tant et de si cruels événements, prouve que le bonheur et la durée des nations dépendent plus de la puissance morale des institutions que

de la force des intérêts matériels. La fidélité à la foi jurée, la sainteté du serment, rien ne peut remplacer, dans un état, cette double garantie de l'avenir.

Au moyen âge le chevalier qui manquait à sa parole était rayé de l'ordre, il imprimait sur son écusson une tache indélébile, que son sang même ne pouvait effacer.

Heureux le temps, heureux le pays où la bravoure s'inspire par la fidélité!

Ce n'est pas sans un sentiment mêlé d'orgueil pour l'humanité et d'admiration pour l'armée Sarde, que nous allons esquisser l'histoire des Chasseurs-Gardes, noble régiment qui donna des preuves touchantes de son amour pour le pays, par la constance de son dévouement à la cause royale: chose rare dans l'histoire! jamais les princes de la maison de Savoie n'ont eu à supporter une agression humiliante de la part de leurs sujets; jamais ils n'ont eu à se plaindre de la fidélité de leurs troupes. Objets du respect et d'une considération fondée sur des services rendus au pays, les rois de Sardaigne marchant, en quelque sorte, au devant de la civilisation et prévenant les besoins du siècle, savaient céder

ou résister à propos à l'exaltation des novateurs, sans jamais avoir reçu la loi de leur peuple ni de leur armée. Loin de là, le soldat piémontais a presque toujours contribué au maintien de l'ordre et s'est toujours fait gloire d'être l'appui de son souverain.

Victor-Amédée II, le vrai fondateur de la monarchie Sarde, en posant sur son front la couronne de Sicile, créa un régiment national de ce nom, afin d'établir des rapports plus intimes entre ses anciens et ses nouveaux sujets. Mais quatre années étaient à peine écoulées, qu'au mépris du droit des gens et sans déclaration de guerre, Victor-Amédée se vit dépouillé par l'Espagne de son nouveau royaume. Il réclama vainement la garantie de la France, de l'Angleterre et de la Hollande : ces puissances n'intervinrent en sa faveur que pour l'obliger à changer ses droits sur la Sicile contre la possession de la Sardaigne.

Malgré cette transaction politique, le régiment de Sicile continua à porter le même nom ; mais il fut dès-lors composé en grande partie de soldats enrôlés en Sardaigne (1). Brave de son

(1) Andrioli.

naturel, le Sarde ne pardonne pas une injure, mais n'oublie jamais un bienfait: il s'attacha inviolablement à des souverains qui ne voulaient que le bonheur du pays.

A l'époque de la guerre de la succession, le roi Charles-Emmanuel III organisa, en 1744, le régiment national qui prit le nom de Sardaigne. Les soldats tirés de l'ancien régiment de Sicile formèrent le noyau de ce corps composé en grande partie de volontaires. L'organisation du régiment fut confiée au colonel Don Antonio Genovese, duc de Saint-Pierre: pour compléter les cadres fixés à huit-cents hommes, il fut obligé, lors de cette formation, d'incorporer des Italiens, des Espagnols et des Corses. Les capitaines furent exclusivement chargés (jusqu'en 1816) du recrutement de leurs compagnies, moyennant une gratification annuelle proportionnée au nombre d'individus enrôlés sous les drapeaux.

En 1745, trente mille Français et trente mille Espagnols, rassemblés autour de Nice, menaçaient les états du roi de Sardaigne. Le projet de Mr de Maillebois qui commandait cette armée formidable était de suivre la route de la Corniche pour filer sur Gênes, et de là envahir le Piémont.

Mais pendant qu'il s'occupait à disposer des magasins d'approvisionnement dans les lieux où devait passer sa nombreuse armée, le roi de Sardaigne, rassemblant des troupes dans les montagnes environnantes, coupa ses communications en enlevant Ventimiglia. — Le régiment de Sardaigne se distingua à l'attaque de cette ville où il fit prisonniers les détachements français qui s'y trouvaient ⁽¹⁾.

La même année, le régiment de Sardaigne, quoique de beaucoup inférieur en nombre à l'ennemi, déploya autant de courage que de fermeté à l'attaque de la ville d'Acqui. Il continua ensuite avec distinction la guerre dans le comté de Nice, sous les ordres du général Leutron.

A la paix d'Aix-la-Chapelle, ratifiée en 1748, la force du régiment de Sardaigne subit une diminution. Tous les étrangers furent congédiés, et ce corps, désormais regardé comme national, ne reçut à l'avenir que des Sardes dans ses rangs.

Sous le règne de Victor-Amédée III, fils et successeur de Charles-Emmanuel III, le duc de Saint-Pierre, don Alberto Genovese, ne négligea aucun détail de l'administration du régiment confié à

(1) Histoire de la guerre de 1741, par Maillebois.

son zèle éclairé. Ce fut lui qui y introduisit la musique militaire, ce puissant ressort pour électriser les hommes, toujours sensibles au charme de l'harmonie. Déjà les tambours et le pas cadencé réglaient la marche de l'infanterie; les trompettes et les fanfares précédaient la cavalerie; mais la musique spécialement destinée à ranimer l'ardeur belliqueuse n'était pas encore attachée au service des régiments. Jadis les Grecs marchaient au combat en chantant des hymnes sacrés; aujourd'hui, grâce aux efforts des colonels, à la protection du gouvernement, chaque régiment possède sa musique militaire et y attache un amour propre d'autant mieux entendu, qu'il contribue au perfectionnement de l'art par l'invention d'instruments nouveaux. — Don Alberto Genovese obtint pour son régiment une musique composée de huit sujets, pour l'entretien desquels il assigna une rente annuelle de quatre mille livres anciennes de Piémont, au capital de cent mille francs hypothéqués sur les terres du prince de Carignan (1).

(1) Tiré d'un manuscrit appartenant au marquis de la Plagnargia.

Pendant les loisirs d'une longue paix, le brave régiment de Sardaigne n'en attira pas moins l'attention du gouvernement ⁽¹⁾. En 1787 ses cadres furent portés à neuf cents quatre-vingt hommes. Pour les remplir plus facilement, le corps fut envoyé en Sardaigne afin de s'y recruter, et le Roi accorda le grade d'officier à ceux qui se présenteraient suivis de dix volontaires enrôlés par leurs soins.

1792 vit la guerre éclater avec la France ; et le régiment de Sardaigne fut alors appelé à la défense du duché de Savoie. Le corps d'armée dont il faisait partie était animé du meilleur esprit ; il brûlait de se mesurer avec l'ennemi, mais malheureusement messieurs de Cordon et de Lazari qui le commandaient, étant peu d'accord sur le mode d'opération à suivre, commirent les fautes les plus graves ⁽²⁾. Au lieu d'occuper la position centrale des Beauges qui sépare les vallées de l'Arc et de l'Isère, et qui

(1) Jusqu'en 1775 les commandements s'étaient toujours donnés en italien, mais alors ont reçu par lettre ministérielle du 16 juillet de cette année l'ordre de les faire en français. Un peloton d'artillerie fut annexé au régiment en 1776 pour le service de deux pièces de canons. Lettre ministérielle 11 février 1776.

(2) Jomini tom. II.

domine la Basse Savoie, ils campèrent dans les vallées : au lieu de faire une guerre de position, de se retirer lentement vers les hautes montagnes et de donner aux secours de Piémont le temps d'arriver, ils ne tentèrent aucun effort pour arrêter l'ennemi, se laissèrent diviser et opérèrent une retraite précipitée, l'un par la Tarantaise, l'autre par la Maurienne.

A la défense du petit Saint-Bernard, le 9 avril 1793, les soldats Zamponi, Gelsominio, la Grazia et le tambour Cœur-de-roi furent décorés pour leur courage. Les deux derniers surtout se distinguèrent en sauvant un canon.

Pendant cette campagne, un bataillon du régiment de Sardaigne, ainsi qu'une partie du régiment de la Marine ayant pris position aux Roches-coupées près de La Chambre, parvinrent à arrêter la colonne française qui s'obstinait à les poursuivre et la contraignirent à se replier. Malgré le peu de succès obtenu dans cette retraite de l'armée, on n'en doit pas moins d'éloges à la valeur individuelle de ceux qui se signalèrent dans ces périlleuses circonstances. Le soldat Garrilla entr'autres fut décoré pour avoir sauvé la vie à son lieutenant, Mr d'Agliano.

Le deuxième bataillon du régiment de Sar-

daigne, sous les ordres de don Giovanni de Villamarina, campa, en 1793, au col de Braus dans le comté de Nice, conjointement avec d'autres troupes piémontaises que le général de Saint-André conduisait au secours de cette province envahie par les républicains. Après être resté quelques jours dans cette position, le bataillon sarde, appuyé par quatre pièces de canon, fut placé d'avant-garde au col de Penis.

Ce poste était dangereux, mais d'une si haute importance que, le 17 avril, il fut attaqué par les Français qui s'avancèrent sur plusieurs colonnes dirigées par le général Brunet. La canonnade prélude à l'action chaude et sanglante qui s'engage; l'on combat pendant huit heures consécutives, et, malgré la grande disproportion de forces, la victoire, disputée avec acharnement, reste long-temps indécise. Villamarina vaillamment secondé par l'audace et la bravoure de ses soldats, avait juré de ne quitter qu'avec la vie la position qui lui était confiée. Mr de Saint-André lui intima l'ordre de se replier dans la direction du col de Braus; alors la retraite de cette poignée d'hommes fut digne du combat qu'elle venait de soutenir. Cent dix-sept de ces braves scellèrent de leur sang cette glo-

rieuse page de leur histoire, et quarante autres furent blessés. On comptait parmi ces derniers le capitaine don Antonio Bavanedda, les sous-lieutenants don Diego Maramaldo et don Stefano de Candia.

Cependant Victor-Amédée III ne pouvait soutenir seul les attaques des armées républicaines. Par un traité conclu avec l'Angleterre le 20 avril 1793, cette puissance s'engagea à fournir des secours pécuniaires au roi de Sardaigne et à maintenir une escadre dans la Méditerranée, à la condition, que ce souverain tiendrait cinquante mille hommes sous les armes pendant la durée de la guerre (1). Victor-Amédée eut aussi recours à l'Autriche son alliée, qui lui envoya six mille hommes commandés par les généraux Colli, Strasoldo et Provera. Malheureusement une partie de ces troupes était regardée comme les plus mauvais soldats de l'armée autrichienne. Les états de l'Italie invités à se rallier au parti du roi de Sardaigne, se renfermèrent, presque tous, dans une impolitique neutralité (2).

Comptant sur la valeur et le bon esprit de ses

(1) L'art de vérifier les dates, Denina.

(2) Botta.

troupes plus que sur les faibles secours que lui promettait l'empereur et sur les subsides des Anglais, Victor-Amédée fit des préparatifs pour une nouvelle campagne, et porta ses forces à soixante mille hommes. Il organisa de fortes réserves à la suite des régiments d'infanterie d'ordonnance et d'infanterie provinciale, afin de les tenir toujours au complet : il leva de nouveaux régiments, augmenta le corps d'artillerie et occupa militairement toute la ligne des Alpes, depuis Tende jusqu'au Saint-Bernard. Le baron de Wins, général autrichien formé à l'école du feld-maréchal Laudon, obtint le commandement en chef.

A la suite d'un grand conseil tenu à Turin, il fut décidé que l'armée sarde prendrait l'offensive et que tous ses efforts tendraient à chasser les Français du comté de Nice et du duché de Savoie ⁽¹⁾. — S. A. R. le duc de Montferrat, ayant sous ses ordres le général autrichien d'Argenteau, fut chargé de l'expédition de Savoie où il fallait pénétrer par le Mont-Cenis et le Saint-Bernard. — Le duc d'Aoste, secondé par le général Ansaldi campa au col de la Madeleine et se mit à la tête des troupes destinées à protéger le Haut-Var, le

(1) Costa.

Tinci et la Verubia: — enfin, le vieux roi, suivi de ses deux fils cadets, établit son quartier-général à Saourges, tandis que de Wins se portait au Belvédère.

La conduite de ces princes défendant leurs sujets et leurs foyers, excita un vif enthousiasme parmi les troupes; mais de si généreux efforts devaient être infructueux, et déjà la fortune se déclarait pour les armées françaises.

Pendant le cours des différentes opérations militaires, le deuxième bataillon continua à donner des preuves de son intrépidité et se signala particulièrement dans les combats du 8 juin 1793, sur le col de Braus, et dans celui du 12, au col de Laution. Dans cette dernière affaire les Français attaquèrent vivement les Sardes qui, soutenus à propos par plusieurs bataillons détachés par le général Colli, repoussèrent vigoureusement les républicains. Le combat dura près de neuf heures et avec un tel acharnement, que l'on vit d'un côté des Sardes étendus parmi les morts et grièvement blessés, se soulever pour continuer à faire feu, tandis que d'autre part les Français escaladant les retranchements, parvenaient aux embrasures des canons et se faisaient hacher sur les pièces qu'ils étreignaient de leurs bras mou-

rants. Repoussés et culbutés sur tous les points, les républicains cédèrent la victoire aux Sardes : le découragement remplaça la fureur, et le général Brunet qui s'était flatté de rétablir sa réputation militaire compromise au col de Braus, vit détruire des corps entiers dans cette sanglante journée où les grenadiers polonais de Miakouski furent presque tous victimes de leur courage. Le général français ⁽¹⁾ perdit, dans ces deux combats, l'élite de ses troupes; aussi fut-il rappelé peu de temps après à Paris, pour y rendre compte de sa conduite et des douze mille hommes tués ou blessés auxquels était évaluée la perte qu'il avait éprouvée.

Le roi de Sardaigne ayant ordonné, à cette époque, la formation de plusieurs bataillons d'élite, les deux compagnies de grenadiers de Sardaigne firent partie du deuxième bataillon de grenadiers. — Ces compagnies se distinguèrent constamment, et le 22 novembre 1793, le caporal Cossu, de la première compagnie, fut décoré pour être entré le premier dans la redoute d'Estelles, d'où il ramena un officier et vingt-huit soldats prisonniers. La compagnie de

(1) Général Gourgaud.

chasseurs du régiment fut fondue dans le premier bataillon de chasseurs et, avec deux cents conscrits arrivés de Sardaigne, ils prirent part au siège de Toulon. — Dans cette expédition deux conscrits furent décorés pour avoir donné des preuves d'une étonnante audace, en montant les premiers à l'assaut d'un fort: un d'eux, appelé Antonio Maria Correda de Naldi, surnommé Bellezza, ayant pénétré dans une batterie ennemie, tua de sa main plusieurs canonniers qui chargeaient une pièce.

Le régiment de Sardaigne qui avait perdu beaucoup de monde dans les guerres précédentes, ne pouvant plus se recruter dans l'île de Sardaigne, ne maintint désormais au complet que ses grenadiers et ses chasseurs, incorporés, comme nous l'avons déjà dit, dans des bataillons d'élite ⁽¹⁾. Dans la campagne de 1795, ces compagnies se distinguèrent particulièrement à Ceva et à Dondella. — A Ceva encore et à Saint-Michel, après la bataille de Mondovi remportée par Bonaparte, les bataillons de chasseurs où se trouvaient ces braves compagnies

(1) En 1794 on ôta aux officiers les fusils qu'ils avaient jusqu'alors porté sous les armes.

opposèrent une résistance opiniâtre aux républicains vainqueurs qui poursuivaient les Austro-Sardes.

A la bataille de Mondovi perdue par l'incurie de l'autrichien Colli, le deuxième bataillon de grenadiers se distingua à la défense du Brichetto, position située à moitié chemin de Vico à Mondovi. Voici ce qu'un auteur bien informé rapporte au sujet de cette campagne ⁽¹⁾. « Au moment où nos troupes, placées à de trop grands intervalles, étaient assaillies à l'improviste, rompues et forcées de battre en retraite, se dirigeant sans ordre, les unes dans la direction de Coni, les autres sur Fossano ou sur Cherasco, le général Colli voit le chevalier Dichat de Loisinges conduire le deuxième bataillon de grenadiers sur une ligne qui semble devoir le compromettre. — Où allez vous, lui crie l'autrichien : perdez vous la tête ? — Mon général, répond cet officier supérieur, je vais vous prouver le contraire. — Il court alors renforcer le poste du Brichetto qu'il sait en danger d'être emporté. La position est de la plus haute importance ; la retraite de l'armée

(1) Frezet.

en dépend. Le capitaine de Candia qui marchait à la tête des deux compagnies de grenadiers sardes tombe blessé sur un monceau de cadavres: les Français attaquent avec vigueur et se jettent sur Dichat et ses soldats. Cet officier est partout où il y a le plus de danger: en vain lui crie-t-on de se rendre, en vain lui représente-t-on que la position est occupée. Dichat résiste toujours, il prolonge au prix de son sang un combat qui sauve le reste de l'armée, jusqu'à ce qu'enfin, atteint au front par une balle, il tombe, en proférant ces dernières paroles: — Allez dire au général Colli que c'est ainsi que Dichat perd la tête! » ⁽¹⁾.

Après la défaite de Mondovi, Colli se replie sur Fossano, envoie des garnisons à Coni, à Cherasco, et espère encore défendre la ligne de la Stura. Mais Bonaparte en combattant, créait et mettait à exécution sa nouvelle manière de faire la guerre. Sans laisser un instant de relâche à ses ennemis, il poursuit sa marche victorieuse, occupe Bene, Carru, attaque Fossano et arrive devant la ville de Cherasco qui lui ouvre ses portes.

(1) Cet officier était savoyard, brigadier des armées du Roi et commandait alors un bataillon de grenadiers.

Victor-Amédée mal secondé par les Autrichiens et consterné de l'approche des républicains à dix lieues de sa capitale, réunit un grand conseil, dans lequel, la pluralité des membres, influencés par l'archevêque de Turin, opinèrent pour la paix. Le baron de la Tour et le marquis Costa de Beauregard sont alors envoyés à Cherasco pour conclure avec Bonaparte, le 27 avril 1796, une suspension d'armes qui porte le nom d'armistice de Cherasco.

Les compagnies du régiment de Sardaigne qui se trouvaient à Coni, reçurent aussitôt l'ordre de se diriger sur Oneille où elles s'embarquèrent pour Alghero. Là, le régiment se réorganisa et fut réparti dans les garnisons sur le littoral, afin de veiller à la sûreté du pays et repousser les attaques trop fréquentes des Barbaresques.

La Sardaigne reçut avec joie ces infatigables défenseurs de la monarchie. Tous les habitants de cette île patriotique et dévouée respiraient la fidélité à son roi et à ses serments. Les sacrifices de tous genres faits, en 1793, par la population en masse, quand les Français avaient tenté de s'emparer de l'île, prouvaient non seule-

ment un grand amour pour le sol natal, mais un immense dévouement au souverain.

« Plus d'impôts, plus de fiefs, les Français
« sont les frères de tous les peuples. — Res-
« pect aux femmes et aux églises!... Paix, paix
« et liberté aux chaumières, mais guerre aux
« tyrans! » — Ainsi étaient conçus les écrits
incendiaires que le contre-amiral Truguet fai-
sait répandre par milliers sur les côtes. Les
Sardes bourrèrent leurs fusils avec ces procla-
mations et envoyèrent leurs balles porter la
réponse.

Dans ces moments de périls et d'effervescence,
un homme du peuple rencontre à l'improviste
dans un des camps formés autour de Cagliari
son ennemi personnel qui l'accable d'injures.
Il l'écoute avec sang froid; puis traçant avec
son sabre une croix sur le sable il lui répond :
— Par cette croix, et pour la cause qui nous
réunit, je te pardonne à présent: mais, lorsque
les ennemis du roi seront partis... je te répon-
drai! ⁽¹⁾

(1) Per questa croce, e per la causa che ci unisce, io ti
perdono adesso: quando saranno partiti i nemici del Re, farò
a te risposta. MANNO, *Storia moderna di Sardegna*.

En 1799, une partie du régiment fut envoyé à Cagliari pour renforcer la garnison de cette ville, où, le 3 mars 1800, accoururent toutes les populations des environs. Les cloches sonnaient à grande volée, leur bruit n'était couvert que par les salves d'artillerie, et le peuple, les troupes, la noblesse et les autorités se portaient en foule sur la plage où débarquaient Charles-Emmanuel IV fils et successeur de Victor-Amédée III et sa femme, la sainte reine Marie-Clotilde de France, tous deux contraints de fuir devant les Français qui de nouveau avaient envahi le Piémont.

Depuis l'arrivée de la maison royale de Savoie à Cagliari, le régiment de Sardaigne fut chargé de la garde des princes, ou employé à protéger la tranquillité publique troublée, depuis longtemps par des bandits qui s'étaient réfugiés et fortifiés dans les montagnes. Ce service pénible se prolongea pendant le règne de Victor-Emmanuel qui avait remplacé son frère Charles-Emmanuel, par suite de l'abdication volontaire de ce dernier, en 1802.

Dans ces périlleuses excursions où le danger n'était pas couvert par la gloire des batailles, ce corps donna de nouveaux gages de son amour

pour le bien public. Il y perdit beaucoup de monde et fournit dans toutes les occasions les exemples de la plus grande hardiesse et du courage le plus intrépide : ces actions partielles sont enfouies dans d'obscurs procès-verbaux, mais n'en témoignent pas moins du zèle, de la bravoure et du dévouement de ces hommes de cœur.

Le régiment de Sardaigne composait alors, presque à lui seul, l'armée des princes de Savoie. Il était commandé par S. A. R. Charles-Félix, duc de Gênois ⁽¹⁾.

Après quatorze années de proscription, la grande restauration européenne de 1814 rendit le Piémont et la Savoie à leur souverain légitime. Victor-Emmanuel pour récompenser le régiment qui l'avait servi avec tant de fidélité pendant les jours d'exil et de malheur, l'incorpora à son régiment des Gardes, lui accorda les mêmes avantages et lui donna le nom de CHASSEURS-GARDES.

Pendant les troubles de 1821, le régiment

(1) En 1809 on substitua les commandements italiens aux commandements français. Lettre ministérielle 31 décembre.

des Chasseurs-Gardes se trouvait en garnison à Nice, où le colonel de Candia, ancien militaire qui s'était déjà fait remarquer par sa bravoure dans les guerres contre la république française, et particulièrement dans le comté de Nice et à la bataille de Mondovi, fut aussi loyal que fidèle envers le prince sous les ordres duquel il avait fait ses premières armes. Un ordre de la junte provisoire lui prescrit de marcher sur Acqui; une dépêche ministérielle de Charles-Félix lui enjoint d'obéir à l'ancien gouvernement. De Candia réunit alors son corps d'officiers et leur fait part des dépêches qu'il vient de recevoir. Ils répondent par les cris de « Vive le Roi! » et les soldats entendant leurs officiers exprimer leur sympathie pour la cause royale répètent avec enthousiasme les mêmes acclamations.

Le colonel de Candia se conduisit avec tant de prudence et de fermeté, que la ville de Nice s'empressa de témoigner sa reconnaissance aux Chasseurs-Gardes, en leur donnant une médaille d'or qui est attachée au drapeau du régiment comme un souvenir glorieux de fraternité entre les Sardes et les Niçards. Cette médaille porte l'inscription suivante:

APRILE MDCCCXXI

AI BRAVI CACCIATORI-GUARDIE DI SARDEGNA
COMANDATI DAL CAV. DON STEFANO DE CANDIA
LA CITTA' DI NIZZA MARITTIMA.

Par une circulaire du 30 janvier 1832, le roi CHARLES-ALBERT accorda à ce corps tous les privilèges, prérogatives, préséances dont jouissait par son ancienneté le régiment des grenadiers.



NOMENCLATURE

DES

COLONELS COMMANDANTS

LE

RÉGIMENT DES CHASSEURS-GARDES

(d'abord régiment de SICILE puis de SARDAIGNE)



- 1744 — Don ANTONIO GENOVESE, duc de St Pierre.
1758 — Chevalier PIOSSASCO.
1771 — Marquis Gavirio PALIACCIÙ DE LA PLANARGIA.
1783 — Comte VIVALDA.
1789 — Chevalier GIUSEPPE MALIANO.
1793 — Chevalier LUGUIA.
1796 — Chevalier PÈS DE VILLAMARINA , *lieutenant-colonel avec le grade de colonel dans l'armée.*
1800 — S. A. R. LE DUC DE GÉNÉVOIS , *commandant en chef du régiment.*

110 RÉGIMENT DES CHASSEURS-GARDES

- 1803** — Chevalier PÈS DE VILLAMARINA, *ayant été nommé général d'arme du Royaume de Sardaigne et gouverneur de Cagliari, conserva le commandement du régiment.*
- 1807** — Chevalier GIOVANNI AMAT DI SORSO, *marquis de St MAURICE.*
- 1813** — *Le régiment fut commandé par le lieutenant-colonel SÉRAFINO DECANDIA, déjà major-général, mais en 1816 un major-général ne pouvant plus d'après les réglemens commander un régiment, on nomma son frère.*
- 1816** — DON STEFANO DECANDIA, *lieutenant-colonel.*

CHASSEURS-GARDES

S A. R. LE DUC DE GÉNÉVOIS, Commandant en chef.

- 1816** — DON STEFANO DECANDIA, *lieutenant-colonel.*
- 1817** — DON STEFANO DECANDIA, *colonel effectif.*
- 1830** — Marquis PALIACCIÙ DE LA PLANARGIA.
- 1831** — Chevalier don PASQUALE CARTA.
- 1833** — Chevalier don SEBASTIANO SARDO.
- 1841** — Chevalier don LUIGI GRISONI.
- 1843** — Chevalier OTTAVIO CACCIA.

INTRODUCTION

POUR

SERVIR À L'HISTOIRE

DE LA

BRIGADE DE SAVOIE



L'histoire et l'expérience prouvent également que les habitants des contrées montagneuses accoutumés dès leur enfance, à lutter contre les rigueurs de la nature, ont toujours été d'une constitution plus forte, d'une humeur plus belliqueuse que les habitants des plaines. Les mêmes dangers à éviter, les mêmes obstacles à vaincre unissent les montagnards dans l'intérêt commun de leur conservation. Cette rude existence, cette lutte continuelle forment une espèce de confraternité resserrée par le dévouement et la fidélité

à la foi jurée, qui est la garantie de leur amour pour le chef ou le prince qui les commande.

Les progrès de la civilisation, en s'étendant jusque dans les montagnes, n'y ont point fait naître, même à notre époque, ces erreurs funestes qui partout ont affaibli les sentiments d'honneur et de dévouement qui sont le fondement le plus solide des États. Ces sentiments grandissent avec l'enfant né dans les montagnes et deviennent aussi inébranlables que le roc à l'abri duquel il a été élevé.

Là, le fier Écossais brandit sa claymore et meurt, en barrant avec son corps le sentier par où s'échappe un prince fugitif. Ici, le Basque au pied léger, frémit en se voyant obligé de s'éloigner du toit qui l'a vu naître, et si des circonstances malheureuses le contraignent à jeter son mousquet, fidèle au serment qu'il a prêté, il ne le quitte qu'avec l'espoir de le reprendre bientôt. L'habitant du Caucase défend pied à pied ses montagnes; s'il fuit, c'est, comme le Parthe et l'Arabe du désert, en combattant.

Le montagnard des Alpes, gardien redoutable des passages qui séparent de puissants empires, a dû, plus d'une fois, recourir à la force pour conserver son indépendance, ou pour disputer

les sentiers de ses montagnes à des peuples envahisseurs. — Si le vaillant Helvétien meurt pour défendre sa liberté et ses serments, le farouche Allobroge harcèle Annibal, et profite de la moindre occasion pour fondre, comme une avalanche, sur les Africains. — Les Romains à leur tour éprouvent le courage de ces peuples ; les hordes du Nord s'arrêtent étonnées devant ces monts gigantesques, et lorsque, semblables à un torrent dévastateur, elles franchissent les digues qui s'opposent à leur marche, elles passent, ne laissant aux rudes habitants de ces contrées ni leurs vices, ni leur amour de l'or, mais les cadavres de leurs soldats que viennent se disputer les aigles carnassiers.

Parmi ces braves populations des montagnes, la Savoie s'est toujours fait remarquer par son courage et sa fidélité. Docile à la voix des souverains qui, depuis Humbert aux blanches mains jusqu'au roi CHARLES-ALBERT, l'ont gouvernée presque sans interruption, elle a combattu pour l'indépendance de ses foyers et la gloire du royaume dont elle faisait partie. Forte de son énergie, forte du courage de ses princes, elle a pris part à toutes les luttes qui ont agité l'Europe.

Lorsque les Souverains de la chrétienté, entraînés par l'élan qu'inspirait le but des croisades, guidèrent eux-mêmes leurs étendards dans les champs de la Palestine, les Savoyards, sous la conduite d'Amédée vi de Savoie, surnommé le comte Vert, soutinrent dignement l'honneur européen. Ce prince porta des secours à Jean Paléologue, empereur d'Orient, alors en guerre contre les Turcs commandés par le célèbre Amurat.

Tandis qu'Amédée vi plantait la croix blanche de Savoie sur les murs de Varna, Berlion de Forax s'emparait de la ville de Messembrie et y gagnait le titre de prince, à la pointe de son épée.

Au quinzième siècle Amédée ii de Viry, baron de la Perrière, entraîné par l'exemple des vaillants et aventureux *condottieri* Italiens, servit tour à tour les ducs de Lorraine, de Bourgogne, de Savoie et le roi de France. Il se couvrit de gloire au combat de Tongres, et à la tête des troupes de Charles vi il remporta la victoire de Villefranche (en Beaujolais).

« Mes armes sont des pals, ma devise, *il faut tenir* ». — Telle était, en 1543, la réponse d'Odinet baron de Montfort ⁽¹⁾ qui, bien que

(1) De Rumilly.

réduit à l'extrémité, défendait Nice contre Barberousse et le comte d'Enghien.

La chevalerie devait être bien accueillie dans un pays où princes et sujets réunissaient la volonté, le courage et la fidélité ; vertus qui, au moyen âge, tenaient lieu de toutes les autres. Aussi la cour de Savoie acquit-elle un grand renom par la valeur et l'habileté de ses chevaliers. — Bayard y reçut son éducation auprès de Charles le guerrier, comte de Savoie, et plus d'un gentilhomme savoyard s'enrôla parmi les gens-d'armes du chevalier *sans peur et sans reproche*.

A la bataille de Pavie, le chevalier Courtois, combattant près de François I, sauva la vie à ce dernier roi des Preux, qui lui dit, après le combat où on avait retiré ce brave chevalier mourant : — « Vous êtes Courtois de nom et de fait, et dorénavant vous porterez dans votre écusson deux lys de France ».

Sous Victor-Amédée II et pendant la lutte que ce prince soutint contre la France, les Lucinges, Coudrè d'Alery, St-Maurice, de Sales etc. etc., prouvèrent, que leur souverain en défendant ses États avait compté avec raison sur l'amour et le dévouement de ses sujets.

Louis d'Alinge, comte d'Aspremont, dans la guerre pour la succession à l'empire commanda la cavalerie austro-sarde et contribua à la victoire de Campo-Santo où il fut mortellement blessé.

Vers la fin du siècle dernier, le chevalier Demots de la Salle, connu sous le nom de général de Lally, et le général Benoît de Boignes, se distinguèrent dans les Indes, le premier en défendant le trône de Hyder-Aly contre les Anglais, le second en introduisant la tactique européenne dans les armées de Mahadaji-Schindiah roi des Marattes.

A une époque plus rapprochée de nous, lors qu'une partie de l'Europe marchait sous les aigles victorieux de Napoléon, la Savoie fournit aussi son contingent de braves à cette glorieuse armée. Elle vit avec orgueil surgir, du rang de ses soldats, les généraux Dessaix, Curial, Dupas, Montfalcon (1); tandis qu'en Autriche le feld-maréchal de Bellegarde, le général de Bellegarde,

(1) Nous ne voulons pas oublier les généraux Pacthod, les deux Forestier, Songeon, Guillet, Doppet, Janin, Chastel, Gay, Requin, Favre, de Lamarce, Balleydier, de Coux, ni d'Arcine qui, en 1830, voyait en Afrique le drapeau blanc flotter sur les tours de la Casaba.

le comte de la Tour, major-général au service d'Angleterre, et, en Russie, le comte de Maistre donnaient des preuves de leurs talents et de leur courage.

Sans nous arrêter à enregistrer les nombreux exploits des généreux enfants de la Savoie qui se trouvent mêlés à presque tous les événements importants de l'Europe, nous consacrerons quelques pages à tracer l'esquisse de l'histoire d'un corps régulier de ce pays; persuadés, que rappeler la gloire de ses prédécesseurs est le meilleur moyen d'engager la génération actuelle à les imiter.



HISTOIRE

DU

RÉGIMENT DE SAVOIE



Don Carlo Umberto, marquis de Mulazzano, gouverneur de Mondovi et fils naturel du duc de Savoie Charles-Emmanuel 1, organisa, en 1639, un régiment de volontaires auquel il donna le nom de Savoie. Ce corps, fondu en 1660 avec le régiment de Chablais que Charles-Emmanuel avait créé en 1656, fut le véritable noyau de l'ancien régiment formant aujourd'hui le premier et le deuxième d'infanterie de ligne.

Cependant, il exista long-temps une rivalité fâcheuse entre le régiment de Savoie et le ré-

giment des Gardes. Une première contestation s'était élevée au sujet de l'ancienneté que réclamait à tort le régiment de Savoie: il prétendait avoir été licencié et enfermé pendant vingt-quatre heures dans la citadelle de Turin, afin que le régiment des Gardes fût de droit le plus ancien corps de l'armée. Cette erreur vient de ce que le colonelat de Savoie existait avant les Gardes, mais ce colonelat était une troupe *provinciale* et non d'*ordonnance*. D'où il résulte que le régiment des Gardes, régiment d'ordonnance créé en 1659, est, en effet, plus ancien que le régiment de Savoie, créé seulement d'ordonnance en 1660 ⁽¹⁾.

Le régiment de Savoie eut pour premier chef le marquis Millet de Challes, petit fils du fameux chancelier de Savoie, Millet de Faverges.

Ses premières armes mirent en évidence la

(1) Par une ordonnance du 11 juillet 1716, les Savoyards, Valdostains et habitants des vallées de Luserne et de Pragela furent seuls admis à s'enrôler dans le régiment de Savoie. Sous le règne de Charles-Emmanuel III roi de Sardaigne, l'on permit, par une circulaire du 30 janvier 1748, de recruter pour ce corps, six français par compagnie; mais quelques abus s'en étant suivis, l'on révoqua ce privilège le 4 décembre de la même année.

bravoure et l'intrépidité qui, depuis lors, distingua ce corps. Présent à la bataille de Staffarde gagnée par Catinat, le 16 août 1690, sur Victor-Amédée, le régiment de Savoie y souffrit considérablement : l'année suivante, le même régiment qui se trouvait presque toujours où le canon grondait, faisait partie de la garnison du château de Nice, serré de près par les Français. Plusieurs bombes ayant fait sauter les magasins à poudre et démonté les pièces, les assiégés résistèrent avec le seul feu de la mousqueterie. Bientôt les vivres et les munitions venant à manquer, la garnison, réduite à moitié, fut forcée de capituler ; ces braves sortirent de la place avec les honneurs de la guerre, se retirèrent à Oneille, et de là à Carmagnole, où le régiment prit de nouveau part à la défense de cette ville.

Pendant la campagne de 1691, le régiment de Savoie se distingua dans plusieurs rencontres et particulièrement devant Coni. — Cette place qu'assiégeait le marquis de Feuquières, ne se soutenait depuis l'ouverture de la campagne, que par l'énergie de son gouverneur, le comte Roero, et par le courageux dévouement de ses habitants. Ils avaient eux-mêmes reconstruit, à leurs frais,

le bastion de St-François, et réparé les murs de la ville dégradés par le temps et les inondations du Gesso.

Coni, serrée de près, était réduite à l'extrémité et se voyait enfin à la veille de capituler, lorsque les régiments de Savoie, de Piémont ducal, de la Croix blanche, commandés par le comte de Bernezzo, entrèrent dans la place. Les efforts constants des assaillants se trouvèrent paralysés par la bravoure de cette intrépide garnison, arrivée à propos pour seconder le courage des assiégés.

Le régiment de Savoie se couvrit de gloire dans plusieurs sorties et particulièrement dans l'assaut livré le 15 juin 1691. Les Français avec leur ardeur accoutumée s'avancent vaillamment au milieu d'un feu des plus meurtriers; bientôt ils sont sur les parapets: alors commence un nouveau combat; on s'attaque corps à corps et à l'arme blanche: de part et d'autre le courage et le nombre sont égaux. Mais enfin les Français se voyent contraints d'abandonner la brèche jonchée de quatre-cents braves. L'arrivée de nouveaux renforts et la résistance opiniâtre de la ville décidèrent les Français à lever le siège le 29 juin. Pour conserver le souvenir de cet

heureux événement, Victor-Amédée fit frapper une médaille en or, et accorda plusieurs privilèges à la ville.

Le trait suivant que nous rapportons, bien que hors de notre sujet, expliquera comment le courage des habitants de Coni était encore soutenu par les sentiments de reconnaissance et de fidélité que leur inspiraient les princes de la maison de Savoie. — Plusieurs malheureux dont les chaumières avaient été dévastées par l'ennemi, se trouvèrent sur le passage du duc de Savoie et, se jetant à ses pieds, lui demandèrent du pain. Ému à la vue de ces victimes de la guerre, Victor-Amédée les releva avec bonté et n'ayant pas d'argent sur lui, brisa le riche collier de l'Annonciade qu'il portait au cou, et le distribua entre eux, en disant comme Henri IV: « Je vous aurais donné plus, si j'eusse eu davantage ». —

Le 5 août 1692, Victor-Amédée, ayant passé la Durance à la tête de son armée, assiégea la ville d'Embrun, dont il s'empare, ainsi que de la caisse du trésorier de la province, de quarante pièces de canon et de magasins considérables.

Gap ayant refusé d'ouvrir ses portes fut attaqué et réduit en cendres. Dans cette expédi-

tion où les succès de Victor-Amédée furent interrompus par une maladie dangereuse, le régiment de Savoie soutint sa réputation de bravoure.

En 1693, le maréchal de Catinat, à la tête de quarante mille hommes, se trouva en présence de vingt-cinq mille soldats rangés sous les drapeaux du duc de Savoie qui perdit la bataille de la Marsaille. Dans cette affaire, le régiment de Savoie était placé en première ligne. Il culbuta l'ennemi qu'il avait en face; mais ramené à son tour, et, en même temps, attaqué en flanc, il vit bientôt le terrain jonché d'une partie de ses soldats.

Le régiment prit, en 1695, une part active au siège de Casal où l'ennemi, forcé de capituler, remit entre les mains du duc de Savoie, des magasins considérables de munitions de guerre, avec deux-cents pièces de canon; et de plus, les assiégés furent obligés de démolir eux-mêmes le corps de la place et les ouvrages extérieurs.

Un traité de paix entre la France et la Savoie, préliminaire de la paix de Riswick, rendit quelques instants de tranquillité au Piémont; mais, en 1700, la mort et le testament du roi

d'Espagne ayant de nouveau ébranlé l'Europe, Victor-Amédée embrassa le parti de la France, et combattit avec Catinat contre les Impériaux.

Cependant les intérêts de la Savoie s'opposaient à l'agrandissement de la France en Italie, et Victor-Amédée irrité des affronts qu'il recevait de Louis XIV, lui déclara de nouveau la guerre.

Lorsqu'en 1706 les Français inondèrent le Piémont, que le grand Roi, habitué à voir tout plier devant ses armes victorieuses, poursuivit Victor-Amédée jusque dans ses derniers retranchements, le régiment de Savoie, sous les ordres du colonel de Corbeau, prit une large part à la gloire acquise par la garnison de Turin qui paralysa les efforts généreux des soldats français et abattit la présomption des généraux ineptes qui les commandaient. Toujours le premier à la tête de ses soldats, ce brave colonel les encourageait par ses paroles et par son exemple. Son audace les entraîne au-devant de la mitraille qui frappa mortellement onze officiers du régiment au milieu desquels il tombe grièvement blessé.

Dans un terrible assaut, livré la nuit du 26 au 27 août, un des majors, dont nous regrettons de ne pouvoir citer le nom, est atteint par une balle ennemie : il ne veut point quitter un instant ses

compagnons d'armes, et tandis qu'il les anime, l'explosion d'une poudrière lui brûle entièrement la figure; mais sa voix éteinte excite encore ses grenadiers à tenir bon et à réparer la brèche, et ses yeux mourants cherchent encore à distinguer l'ennemi.

Ce n'est pas sans orgueil pour le régiment de Savoie que nous rappellerons la noble conduite du comte de la Roche-d'Alery qui avait fait ses premières armes dans ce corps. — Non moins intrépide au milieu du danger qu'habile dans l'art de la défense des places fortes, ce brave militaire fit échouer, pendant cinq mois, tous les efforts du duc de Vendôme au pied des remparts du château de Verrue, et lorsque la forteresse qui avait été confiée à sa garde ne fut plus qu'un monceau de ruines, que ses munitions furent entièrement épuisées, au lieu de rendre son épée, il se fraya un passage à travers l'ennemi, passa le Pô avec les faibles débris de sa garnison, et rejoignit le duc de Savoie au camp de Crescentino. — Ce brillant fait-d'armes lui valut l'admiration de ses ennemis et de ses concitoyens: il en fut récompensé par le commandement de la citadelle de Turin. Là encore il donna des preu-

ves de son courage, de son talent, et mérita et obtint le collier de l'Annonciade avec le grade de lieutenant-général.

Le traité d'Utrecht venait enfin de rendre à l'agriculture les hommes qui, depuis long-temps, ne traversaient les champs que le sac au dos et le mousquet sur l'épaule: les derniers coups de canon qui retentirent dans les Alpes annoncèrent avec la paix si ardemment désirée, l'avènement de Victor-Amédée au trône de Sicile.

Un des premiers soins du monarque fut d'envoyer des troupes dans son nouveau royaume. Le régiment de Savoie fut du nombre, et assista à Palerme au sacre du roi. Mais, en 1718, le remuant Alberoni pensa à réunir les deux Siciles à la monarchie espagnole et en conséquence ordonna des armements considérables.

Sept-mille hommes de troupes piémontaises occupaient seuls la Sicile, lorsqu'une escadre espagnole, que l'on disait destinée à une expédition contre les Turcs, sort du port de Barcelone et vient, sans rencontrer d'opposition, jeter l'ancre devant Palerme le 1^{er} juillet 1718. Le comte Maffei, vice-roi de cette île, étonné des dispositions hostiles de la flotte et ne pouvant compter

sur les habitans d'une grande capitale dévouée à l'Espagne, se vit contraint de se replier sur Syracuse.

Ce fut à l'attaque de cette ville que Joseph de Faverges, lieutenant-colonel du régiment de Savoie, s'opposa vaillamment au débarquement des Espagnols: criblé de blessures, il combattit tant que ses forces lui permirent de tenir son épée, et parvint plusieurs fois à repousser un ennemi supérieur. Le comte Maffei, accablé par le nombre, fut enfin obligé de capituler et d'abandonner la Sicile pour se retirer dans le port de Malte avec les glorieux restes de sa petite armée.

En 1734, le régiment de Savoie se comporta bravement à la bataille de Parme gagnée sur les impériaux et, quelque temps après, le roi Charles-Emmanuel ayant repris le commandement en chef des Gallo-Sardes, la petite ville de Guastalla fut témoin de la nouvelle défaite des impériaux qui perdirent cinq pièces de canon, des drapeaux, neuf officiers généraux et près de huit-mille hommes tués ou blessés. — D'après les relations de cette importante action, nous voyons que le régiment resta exposé, pendant cinq heures consécutives, à un feu meurtrier et qu'il refusa constamment de céder ce poste dangereux à d'autres

troupes. Plusieurs officiers et un grand nombre de soldats y trouvèrent une mort glorieuse.—

La position géographique des états de la maison de Savoie ne permettait pas à ses souverains d'avoir une politique invariable; vigilante par nécessité, elle tenait l'œil continuellement fixé sur la conduite de voisins redoutables, et ses intérêts devaient naturellement changer avec leurs démarches. Cette position a sans doute été une des causes principales de l'habileté qui distingue la plupart des princes de cette maison : leur puissance et quelquefois leur salut dépendaient de la justesse de leur coup d'œil : il y a un grand mérite à agir et à se déclarer à propos, et ce mérite fut le leur dans tous temps. C'est ainsi qu'on vit Charles-Emmanuel, calculant sagement le danger auquel l'exposerait l'agrandissement de la maison de Bourbon en Italie, refuser les offres avantageuses que lui fit la cour d'Espagne par l'entremise de la France, et signer à Worms, le 14 septembre 1743, un traité d'alliance avec Marie-Thérèse, reine de Hongrie.

A la nouvelle de ce traité, Louis xv, uni aux Espagnols, déclare la guerre à Charles-Emmanuel, obligé de se défendre seul contre de si puissants

adversaires. L'infant don Philippe envahit la Savoie; le régiment de ce nom, chargé de la défense de Château-Dauphin, donna des preuves éclatantes de sa valeur, et se distingua surtout au combat de Pierre-longue, où le général-major du Verger, qui commandait, fut tué l'épée à la main, ainsi que son successeur, le chevalier de Seyssel, aide-de-camp du roi. Presque tous les officiers du corps furent tués ou couverts de blessures, et les soldats culbutés, écrasés, percés de coups, ne voulant pas crier merci, n'avaient que le temps de mourir ⁽¹⁾.

Dans le courant de la même année, les Gallo-Espagnols s'emparèrent de Château-Dauphin: Demonte étant tombé en leur pouvoir, ils pressèrent le siège de Coni, assiégée pour la dix-huitième fois depuis sa fondation, et alors défendue par le baron de Leutron.

Charles-Emmanuel observait avec inquiétude les progrès des ennemis sous les murs de Coni:

(1) Les seuls régiment de Savoie et de la Reine perdirent 40 officiers. De leur côté les Français eurent 13 capitaines tués, 41 blessés, 16 lieutenants tués, 33 blessés; 782 soldats tués, 763 blessés. Mr le prince Conti dans son rapport qualifie les Français de héros, pour avoir pu vaincre de telles troupes. *Journal des campagnes en Piémont, 1744.*

de la prise de cette ville dépendait le sort de la campagne et, peut-être, celui du Piémont. C'était, dit Voltaire, une de ces occasions où il est du ressort de la politique de livrer bataille. Dans un conseil de guerre assemblé pour discuter cette importante question, les avis furent partagés. Le marquis d'Ormea grand-chancelier de Savoie, homme d'une haute capacité et dévoué aux intérêts de l'État et à la gloire de son maître, opine pour la bataille et prouve que, dans la circonstance, il faut courir le risque de gagner beaucoup ou de perdre peu. Au reste, le but principal était de délivrer Coni, si l'on était victorieux; dans le cas contraire, d'avoir au moins ravitaillé la place et renforcé la garnison. Le roi, convaincu par les raisons péremptoires de son chancelier, se décide à marcher à l'ennemi: il quitte en conséquence son camp de Saluces pour filer le long de la Sture, entre Coni et Fossano, et se prépare à attaquer le camp des Gallo-Espagnols situé à Notre-Dame de l'Olmo.

Son armée forte d'environ vingt-cinq mille Austro-Sardes marche sur quatre colonnes, la cavalerie sur les ailes de manière à pouvoir se déployer, si, prévenu dans ses desseins, il était attaqué; mais il survint alors de grandes pluies

qui firent enfler les torrents, la plaine fut inondée, la marche des convois entravée; et pourtant les soldats souffraient sans murmurer en voyant leur prince partager gaiement leur pain de munition à moitié détrem pé.

Le 30 septembre 1744, au point du jour, les Sardes étaient arrivés devant la redoute de Notre-Dame de l'Olmo, non sans avoir escarmouché avec des succès variés. Charles-Emmanuel range ses troupes sur deux lignes, et commence ses préparatifs d'attaque. Tout faisait présumer le succès d'un plan sagement combiné, lorsqu'un accident imprévu vint déranger des projets si bien concertés: des caissons prennent feu; la brigade d'Anjou profitant à propos du désordre qui se met parmi les artilleurs allemands, les charge et s'empare de deux pièces de canon qu'elle tourne aussitôt contre les Sardes. —

Le régiment de Savoie est alors lancé en avant; il se précipite sur l'ennemi avec son intrépidité ordinaire. Tout plie devant lui; il reprend les canons et son attaque est poussée si vivement qu'il enlève un drapeau.

Le combat s'engage à l'instant sur toute la ligne et se prolonge jusqu'à la nuit. Malgré l'acharnement des Austro-Sardes; malgré la brillante va-

leur des régiments de Savoie et d'Audibert qui deux fois pénétraient dans les retranchements de Notre-Dame de l'Olmo; malgré le courage du roi qui, tantôt capitaine, tantôt soldat se trouve partout, l'armée piémontaise est obligée de se retirer sur Saluces. Cette retraite s'effectua pendant la nuit avec le plus grand ordre, tandis que, du côté des ennemis, les princes de Conty, messieurs de Senneterre, de Chabannes, d'Agenois et tant d'autres étaient retenus par leurs blessures.

Les Français ne recueillirent de cette victoire si chèrement disputée que l'honneur d'être restés maîtres du champ de bataille, puisque, durant l'action, Coni fut secourue par le marquis d'Ormea, et mise en état de tenir jusqu'à l'automne, époque à laquelle les Gallo-Espagnols levèrent le siège (22 octobre 1744).

En 1745, Campo-Santo vit une journée sanglante où l'on se battit à la baïonnette, et où le régiment de Savoie fit prisonnier un bataillon espagnol du régiment de Guadaloza.

Le régiment se trouva, en 1746, au siège d'Asti où neuf bataillons français capitulèrent et abandonnèrent, à l'armée sarde, vingt-sept drapeaux, et huit pièces de canon.

Au col de l'Assiette, le régiment de Savoie contribua puissamment à l'honneur de cette glorieuse journée. Pendant cette campagne, le prince de Baden et le prince de Carignan commandèrent tour-à-tour le régiment ⁽¹⁾.

Une paix profonde vint alors réparer les maux de la guerre. Pendant cinquante années consécutives la Savoie et le Piémont jouirent d'une tranquillité non interrompue. Les rois Charles-Emmanuel III et Victor-Amédée III en profitèrent pour se livrer à des travaux qui tous, ayant pour but le bonheur de leurs sujets, augmentèrent encore l'amour des peuples pour les princes de la maison de Savoie.

En 1792, la France livrée à l'anarchie déclara la guerre au roi de Sardaigne. Dans ce moment de crise européenne, malgré les sentiments haineux que les républicains cherchaient à répandre dans les rangs des soldats piémontais contre leurs généraux privés par une longue paix de l'expérience de la guerre, l'armée fit preuve

(1) MM. de Millet St Alban.

d'une fidélité qui mérite les éloges de l'historien (4).

Quarante-trois mille hommes, sans compter les milices formaient à-peu-près l'effectif des troupes du roi de Sardaigne, lorsque, le 10 septembre 1792, le conseil exécutif provisoire ordonne au général Montesquiou de pénétrer en Savoie. Les Piémontais surpris sont contraints de battre en retraite et ne s'arrêtent qu'au sommet des grandes Alpes. Le régiment de Savoie se trouvait alors divisé, c'est-à-dire que le premier bataillon était en garnison à Ivrée tandis que le deuxième cantonné à Myan opérait sa retraite, par Chignin et les Beauges, pour aller rejoindre dans la Tarantaise une partie de l'armée sarde qui gagnait le petit Saint-Bernard.

En 1793, le régiment en garnison à Alexandrie, forma, de ses deux bataillons, un bataillon sur pied de guerre, commandé par le comte de Sonnaz qui, pendant les années 1794 et 1795,

(1) L'armée sarde était alors composée de 35 régiments d'infanterie de mille hommes chaque; dont 21 piémontais, 3 savoyards, 1 sarde, 1 niçard, 7 suisses, 1 allemand, 1 français. Elle comptait aussi dans ses rangs, 4000 canonniers, 5 régiments de dragons, 4 de cavalerie, 1 corps franc et un corps de chasseurs.

fut presque toujours campé dans les vallées de la Stura, de la Maira, de la Vraita et du Pô, où il n'eut que peu de coups de fusils à échanger.

Ce fut aussi à Alexandrie que les compagnies d'élite du régiment furent incorporées avec celles des régiments de Chablais, Steller, Bernois, Turin et Novare pour former un bataillon de grenadiers qui fit la campagne de Savoie en 1795. Quant aux compagnies de chasseurs, amalgamées avec celles des régiments de Piémont, de Maurienne, de Steller, de Lombardie, elles formèrent un bataillon de chasseurs qui, après la campagne de Savoie, s'embarqua à Oneglia sur des vaisseaux anglais pour gagner Toulon. Là, sous les ordres du lieutenant-colonel de Forax, ce bataillon se distingua, surtout à l'assaut du fort Pharaon. Quelques savoyards que l'on avait laissé au dépôt à Alexandrie composèrent le noyau d'un bataillon auquel se joignirent d'autres montagnards qui, abandonnant leurs foyers alors au pouvoir des Français, s'enrolaient volontairement. —

Lorsque les puissances coalisées projetèrent en 1795 d'entrer en France et de secourir Lyon, les troupes sardes pénétrèrent en Savoie, déjà au pouvoir des républicains, et les Français croyant avoir sur les bras une armée considérable, se

retirèrent en toute hâte. Leur conduite, en cette occasion, prouve qu'il est difficile, même au courage, de résister à la première impression d'une surprise et à la terreur qui l'accompagne; puisque, à Lanslebourg et à Bramant, ils abandonnèrent deux redoutes garnies d'artillerie et brûlèrent partout leurs magasins. — Mr de Loche, lieutenant-colonel du régiment de Savoie, pénétra par Beaufort dans le Faucigny, à la tête de quelques volontaires du régiment, de quelques milices savoyardes et de quelques autres troupes. Ils surprirent partout les Français qui s'enfuirent précipitamment pour ne s'arrêter qu'à Chêne et à Caronge aux portes de Genève: mais loin de profiter de leurs avantages, les Sardes demeurèrent dans une fâcheuse inaction pendant un mois et demi. Sur ces entrefaites, Kellermann arriva avec de puissants renforts, et le général de Cordon fut obligé de se replier sur le Mont-Cenis.

En 1794, cent-mille Français menaçaient l'Italie du sommet des Alpes, mais ce n'était pas sans combats qu'ils y étaient parvenus. — Le 15 août de cette même année, un capitaine de chasseurs, Mr de Bienvenu formait la tête de la colonne que le marquis Colli avait lancée en avant pour déloger les Français du col de la Femme morte.

Cet officier, attaqué pendant l'action par plusieurs républicains, ne se rend qu'après avoir reçu plusieurs blessures et une balle à travers le corps.

Dans le même combat se distinguèrent les sous-lieutenants de Tilly, de Mégève, le volontaire de Préville, ainsi que le premier sergent des chasseurs du régiment, qui, blessé à la main droite d'un coup de feu, répondit à des officiers qui le plaignaient : —

« Eh Sancro!... y me reste ancoura la man gaussa pe le sarvicho dou re! »

Ce brave soldat, décoré de la médaille, se nommait Claude-François Carrel. Il se trouvait en Savoie lors de l'occupation du pays par les Français, et refusa le grade de capitaine qu'ils lui offrirent : il s'était déjà distingué, le 17 août 1793, à l'attaque du bois de Braman, et à Toulon sur la brèche du fort Pharaon, où il mérita les éloges du comte de Germignan.

Comme il n'entre pas dans notre plan de décrire les événements militaires, nous nous bornons à faire remarquer que, dans toutes les occasions, les soldats et officiers du régiment de Savoie ne démentirent jamais l'antique réputation de ce corps ; que dans ces guerres de montagnes, plutôt guerres de partisans, où se livraient tant de

combats acharnés, ils marchaient toujours gaiement au feu. Quoique leur pays fut déjà incorporé à la république française, que leurs propriétés fussent confisquées s'ils s'éloignaient, et qu'ils encourussent la peine de mort s'ils étaient pris, ils bravaient tout, pour ne se rappeler que le serment prêté à leur roi.

Un bataillon savoyard du régiment provincial de Maurienne fut congédié dans les montagnes des Beauges, d'après un ordre équivoque. Les officiers émigrent en Piémont, après avoir donné aux soldats rendez-vous à Suze pour le premier mai de l'année suivante. Au jour fixé ces fidèles montagnards arrivent par des sentiers détournés avec ce qu'ils avaient pu emporter de leurs armes ⁽¹⁾; et pourtant, à cette époque, la Savoie était déjà considérée comme une province française.

Dans ces temps malheureux, la fidélité n'a

(1) C'est par erreur que MM. de Costa et Jomini ont écrit que le régiment y était au complet. C'était le 1^{er} bataillon, appelé alors *bataillon de campagne*. Le 2^{me} bataillon, dit *bataillon de garnison*, se trouvait alors à Carouge sous les ordres du lieutenant-colonel Roero de St Severin, qui opéra sa retraite avec le régiment Suisse de Roquemondet, par le Faucigny, d'où il gagna Cormayeur dans la vallée d'Aoste.

point failli ; mais la force des choses, et le peu d'ensemble dans les opérations des généraux autrichiens ont accéléré la perte du roi de Sardaigne.

Quelques faits détachés que nous allons citer viendront à l'appui de tout ce que nous avons déjà dit du courage et de l'énergie des soldats du régiment de Savoie.

Le 5 juillet 1794, le comte d'Esery colonel du régiment des grenadiers ayant reçu une blessure grave à l'attaque du col de Termini, fut emporté du milieu du feu, par quatre soldats de Savoie qui le suivaient. Ils ne le sauvèrent qu'au péril de leurs jours, en posant souvent leur précieux fardeau pour combattre. Décorés pour ce trait de dévouement et de courage, l'histoire a conservé les noms de ces braves grenadiers. Jean-Louis Vallé, de la Salle, surnommé *Beauséjour*, Claude Brun, de Chambery, surnommé *Sans-quartier*, et Bouvier, de Gilly. Quant à Philippe Gauthier, simple soldat, il reçut la médaille d'or en récompense de la valeur qu'il avait continuellement montrée dans toutes les occasions.

A Termini, Claude Maréchal emporta sur ses épaules le marquis d'Orméa, capitaine des grenadiers du régiment de Turin, qui gisait au milieu des blessés (1).

Voilà comme les soldats du régiment de Savoie répondaient aux sentiments haineux que les républicains cherchaient à leur inspirer contre des officiers qui étaient toujours les premiers au feu.

Les deux compagnies des grenadiers du régiment de Savoie perdirent soixante-deux hommes à l'affaire de Termini. Mr Caprée de Mégève, le capitaine Henri de Ruffi et le sous-lieutenant Aimé de Ruffi furent dangereusement blessés à la tête de la colonne d'attaque.

Le 14 octobre 1794, le caporal *Sans-souci* fut décoré pour avoir arrêté, à lui seul, les ennemis dans un sentier près d'Argentières; tandis que son

(1) Nous ne devons pas oublier de citer le soldat Jean Boisse qui fit avec honneur les campagnes de 1792, 93, 94, 95, 96, 98, 1815; blessé à Ceva de deux coups de feu le 14 avril 1776; à la jambe gauche à l'attaque de Braman; à la jambe droite à Rivoli; décoré de la médaille d'argent à Gravelona pour avoir enlevé un drapeau à l'ennemi et pris un canon; décoré de la croix de Savoie en échange de la légion d'honneur méritée au service de la France; décoré de la croix de St Maurice, et mort capitaine en retraite.

compagnon *Prêt-à-boire* faisait filer, derrière lui, treize mulets chargés de caisses et plusieurs centaines de bêtes à cornes. —

Au milieu des combats qui se livraient chaque jour, les soldats savoyards conservaient leur gaité naturelle, et leurs officiers savaient allier la bravoure à l'esprit chevaleresque des anciens temps.

Le 31 décembre 1795, le capitaine de Charbonneau cantonné à Nôtre-Dame-des-neiges, apprit que le comte de Santa-Rosa aurait désiré donner un bouquet au général en chef pour le premier jour de l'an. — Les fleurs sont rares en cette saison, dit Charbonneau au comte de Santa-Rosa; mais si vous le permettez, je sais où il y a de lauriers à cueillir..... « Donnez-moi carte blanche et je vous promets un cadeau qui fera plaisir au général ».

Ladessus Charbonneau part, pendant la nuit, avec sa compagnie et deux-cents hommes tirés des grenadiers royaux et des chasseurs de Nice. Son intention est d'emporter trois redoutes qui se trouvent élevées au-dessus de Casal-Priola. Lui et sa compagnie doivent s'emparer de la redoute supérieure, tandis qu'il destine les deux autres aux grenadiers et aux chasseurs. Il s'avance en silence, la baïonnette au bout du fusil;

les soldats français font feu, mais Charbonneau, au lieu de riposter, monte à l'assaut, croise la baïonnette : aux cris de « En avant », il les culbute. Trois compagnies ennemies arrivent sur ces entrefaites : elles s'approchent, avec confiance, de la redoute qu'elles croyaient toujours occupée par les troupes de la république ; ce n'est qu'à bout portant que le capitaine Charbonneau leur prouve leur erreur par un feu de compagnie. Surpris, leurs rangs sont rompus : Charbonneau les poursuit, arrive avec eux à la seconde redoute, l'enlève à la baïonnette ainsi que la troisième, et, lorsque les deux-cents agrégés, à qui l'obscurité n'avait pas permis de prendre le chemin le plus direct, arrivent, tout était terminé. Quarante républicains tués, quatre-vingt prisonniers, entr'autres deux capitaines, un lieutenant et un sous-lieutenant furent le résultat de cette audacieuse entreprise. — Victor-Amédée III décora le capitaine de Charbonneau de la croix de Saint-Maurice et donna cinq médailles aux soldats qui s'étaient plus particulièrement distingués dans ce combat où, du reste, chacun avait mérité de grands éloges.

Le 19 août 1796, les Français ayant forcé le pont de la Corsaglia et le village de Saint-

Michel près de Mondovì, marchaient pour s'emparer de la Bicoque et tomber sur les derrières de l'armée sarde placée long de le Corsaglia et du Tanaro. Un bataillon de Savoie se trouvait heureusement à mi-côte de la Bicoque, sous les ordres de Mr. de Loche qui arrêta l'ennemi, fort d'environ trois-mille hommes, et donna au régiment des Gardes le temps d'arriver, pour les aider à culbuter les républicains qui perdirent vingt-sept officiers et trois-cents-quatre-vingt sous-officiers ou soldats. De son côté, le bataillon de Savoie compta, parmi ses morts, trois officiers distingués, messieurs Soubiran, Bellegarde et Perrin. Les sergents Chameau et Arpin se signalèrent principalement dans ce combat où le porte-enseigne Soubiran fut atteint d'une balle. Un sergent ramasse le drapeau et tombe frappé à mort. Un soldat relève alors ce glorieux insigne et subit aussitôt le sort de ses braves compagnons. Le tambour major Francœur, dit Bellezza à cause de sa brillante tournure, s'empare à son tour de l'étendart et, plus heureux que ses camarades, se précipite sur l'ennemi en criant: « A moi, Savoie » (1)!

(1) Nous pouvons garantir l'exactitude des détails que

Le roi de Sardaigne soutenait la guerre depuis cinq-ans, guerre qui avait presque toujours eu lieu dans les montagnes, lorsque Bonaparte, pénétrant en vainqueur dans le Piémont, conclut l'armistice de Chérasco qui amena le traité de paix signé à Paris le 15 mai 1796. — Le régiment de Savoie fut alors envoyé en garnison à Pignerol, et de là à Fénestrelles, où l'on incorpora dans ses rangs les débris des régiments de Maurienne et de Genevois.

Pendant que Bonaparte poursuivait ailleurs le cours de ses victoires, la France ne tendait qu'à révolutionner le Piémont. De tous les côtés des émissaires secrets cherchant à organiser la révolte, soufflaient et fomentaient partout le feu de la discorde. Le régiment de Savoie, alors en garnison dans la citadelle de Turin, fut obligé d'envoyer plusieurs détachements pour comprimer les insurrections partielles qui éclataient dans différents endroits de la province.

Le régiment étant ensuite parti pour Novare, en 1798, détacha, au mois d'avril de cette an-

nous venons de donner: S. E. le ministre de la guerre nous ayant facilité les moyens de parcourir les registres où se trouvent consignés les noms des individus qui ont été décorés pour actions d'éclat.

née, deux compagnies fortes de deux-cents hommes chacune et commandées, la première par Mr. Trépied de la Tour, et la seconde par le capitaine de Maistre. Le comte Millesimo del Carretto réunit ce petit corps à d'autres troupes, en prit le commandement, et marcha contre les insurgés. Ceux-ci, sous les ordres de l'adjudant-général Lentaud s'étaient rassemblés en Lombardie, et après avoir traversé le lac Majeur s'étaient emparés de la ville de Domodossola où ils avaient trouvé deux canons.

Millesimo divisant ses troupes en deux corps, dirige en personne le premier sur Arona, et envoie l'autre sous les ordres du comte Alciati, à Casal-Gravelona. Le lieutenant de Tours à la tête de l'avant-garde du dernier corps, prend position sur une colline, en avant du village d'Ornavazza; là, il rencontre les insurgés et la fusillade s'engage. Au bruit de la mousqueterie, le reste des soldats du comte Alciati, n'écoutant que leur courage, méconnaissent les ordres de leurs officiers et s'élancent sur l'ennemi qui est repoussé de l'autre côté de la Toccia. La nuit vint séparer les combattants.

Le lendemain matin, les insurgés brûlant, à leur tour, de venger un premier échec, s'avan-

cent en colonnes, leurs canons en tête, pour attaquer l'emplacement d'un vieux château où un détachement savoyard et suisse a pris position. Pendant cette attaque, Mr. de Millesimo qui s'était rapproché, envoie, au secours des assiégés, la compagnie de Savoie, commandée par le capitaine de Maistre, et celle de la Marine que dirige le chevalier Vitale. Les soldats passent la Strona dans l'eau jusqu'à la ceinture, et s'avancent au pas de course contre l'ennemi qui se trouve alors pris entre deux feux. M. de Trépiéd fait aussi battre la charge, et s'élance de son côté avec les Savoyards et les Suisses en avant de la position qu'il occupait. Un combat acharné s'engage; et malgré le courage du désespoir qui anime les insurgés ils sont enfin mis en déroute et perdent leur artillerie. Le curé d'une paroisse des environs sonne le tocsin: les paysans qui voyaient à regret l'envahissement de leur territoire, prennent les armes et tombent sur les fuyards, dont sept-cents-cinquante furent tués ou faits prisonniers, ainsi que l'adjutant-général Loutaud que l'on fusilla dans Casal-Gravelona (1).

(1) Ces détails nous ont été affirmés par un officier très-digne de foi, le major général de la Fléchère, gouverneur

A peine ces colonnes mobiles sont elles rentrées à Novare, que de nouveaux détachements sont envoyés sur l'Alexandrin, où d'autres rebelles, après avoir surpris, à Pozzuolo, un peloton du régiment d'Alexandrie, s'étaient emparés de Carossio. Mais ce village fut bientôt repris, et les insurgés culbutés sont obligés de se retirer sous le canon de Gavi, forteresse génoise qui ouvrit un feu soutenu contre les troupes sardes.

Plus heureux aux environs de Serravalle, les révoltés, au nombre de douze-cents, énorqueillis par un premier succès, tentèrent de s'emparer d'Alexandrie. A cette nouvelle, les troupes cantonnées au Bosco, sous les ordres du comte Alciati, se portent en toute hâte sur la Spinetta. Pliées en colonnes, et le détachement de Savoie en tête, les soldats d'Alciati approchent l'ennemi à demi-portée de fusil. A la vue des troupes royales, les insurgés font deux décharges de mousqueterie et feu de deux petits canons qu'ils avaient enlevés dans un château appartenant à la maison Spinola (1). Alors les Sardes s'ébran-

aujourd'hui de la forteresse d'Esseillon, et alors officier dans le régiment de Savoie.

(1) Les armes de cette famille étaient gravées sur ces bouches à feu.

lent au pas de charge, l'ennemi est culbuté; les rebelles fuient du côté d'Alexandrie où ils sont traqués et détruits par les paysans de le Frasca : le reste gagne Tortone, abandonnant ses armes et ses canons.

Ce fut la dernière tentative de ces hommes que le Directoire français avait poussés à la révolte. Mais le gouvernement républicain, trompé dans ses espérances, voulut prévenir le parti que le roi de Sardaigne pourrait prendre pour se venger de ces sourdes menées et résolut de se rendre maître du Piémont.

Douze-mille soldats répartis dans ce pays sur la foi des traités, s'emparent à l'improviste, dans la nuit 7 au 8 décembre de toutes les places de cette contrée.

Le régiment de Savoie se trouvait en garnison à Novare lorsque les républicains y entrèrent par surprise, en violant les traités et abusant de la bonne foi de leurs alliés. Le général Victor fit appeler chez lui tous les officiers du corps: ils se rendent à son injonction, mais sans épées. — « Ce n'est pas sans armes que je desire vous voir, leur dit le général français: j'espère que vous viendrez avec nous partager les lauriers que nous allons cueillir..... veuillez donc reprendre vos

épées ». — Les officiers répondirent que d'après la manière dont on s'était emparé de la ville, ils ne marcheraient que sur un ordre du roi. — « Eh bien ! envoyez un courier à votre roi pour savoir ses intentions, » fut la réponse du général Victor.

En attendant, la garnison traitée comme prisonnière de guerre, sous l'escorte d'un régiment de hussards fut conduite à Milan, où le général Puget obligea les officiers, sous peine de mort, à prêter serment de fidélité à la république une et indivisible. En février 1799 on rendit des armes au régiment et il fut ensuite dirigé sur Crémone et Bassolo, où se trouvaient déjà les régiments d'Aoste et de Lombardie.

De ces trois corps on forma, sous les ordres du comte de Varax, la première demi-brigade de ligne piémontaise, dont deux bataillons furent destinés à l'expédition de Toscane. Le troisième bataillon fut envoyé au dépôt à Alexandrie.

Trois compagnies de la demi-brigade sont détachées avec des troupes françaises pour s'emparer de l'île d'Elbe. Porto-Ferraio se soumet, mais Porto-Longone appartenant au roi de Naples se défend ; les Français attaqués par les paysans, battent en retraite et sont assiégés à leur tour

dans Porto-Ferraio. — Dans les différents combats qui eurent lieu entre les troupes napolitaines et les troupes françaises, le détachement de la demi-brigade soutint avec honneur et constance la réputation de ses armes.

Après la défaite de Scherer sous Vérone, Souwaroff appelle les Piémontais aux armes au nom de leur roi. La fidélité des peuples se réveille soudain, l'armée sarde se réorganise, de tous côtés les soldats reviennent en foule sous leurs anciens drapeaux. La première demi-brigade qui se trouvait encore à Livourne reçoit l'ordre de partir pour Gênes; mais à Pise, les soldats informés de la déroute des Français se débandent et prennent par le Modenais la route du Piémont⁽¹⁾.

Les Savoyards formèrent alors deux compagnies que l'on envoya dans la vallée de Suze d'où elles furent bientôt rappelées et réunies sous Ivry, où avec les autres soldats qui avaient rejoint, on organisa un bataillon commandé par Mr. de Loches de Rapilles.

(1) Le départ de Livourne fut si précipité, que l'on oublia la garnison de Porto Ferraio. Forcés de capituler, les français sont conduits prisonniers dans un dépôt, et les sardes rendus au Piémont.

Conjointement avec un régiment autrichien, ce corps défendit le pont de la Ceusella contre l'avant-garde de l'armée française qui descendait le grand Saint-Bernard sous les ordres du premier consul. Le bataillon se conduisit avec distinction tandis que les Autrichiens prenant la fuite, abandonnèrent le général Palfi qui, plutôt que de suivre leur exemple, vint se faire tuer au milieu des rangs des soldats de Savoie. Accablé par le nombre, ce bataillon se replia en bon ordre sur les hauteurs de Saint-Romain, où dès le lendemain ils furent de nouveau délogés par les Français.

De là, les débris de ce petit corps marchèrent sur Turin où ils apprirent la nouvelle de la journée de Marengo et reçurent l'ordre de prêter serment à la république. Mais la conscience de ces braves militaires s'y refuse; Mr. de Loche emporte les cravattes de son drapeau, et licencie ses soldats.

Alors commence cette suite de victoires dues au génie de Napoléon qui électrisèrent tous les esprits. Les Savoyards n'y restèrent pas étrangers; ils se distinguèrent plus d'une fois dans les rangs des armées françaises, partagèrent leur gloire et subirent leurs revers.

Cependant 1814 vit la fortune abandonner les aigles de Napoléon et Victor-Emmanuel rentrer dans ses États. Mais à peine ses sujets ont-ils salué avec transport le retour de leur Souverain légitime, qu'on parle du départ de l'île d'Elbe et de la prochaine invasion des Français en Savoie.

A la fin du mois de mai de l'année 1815, l'ancien régiment national de Savoie, ne comptant encore que quatre-cents hommes, se réorganisait à Aiguebelle, lorsque déjà les Français pénétraient dans les États du roi de Sardaigne. Le capitaine de Charbonneau dont nous avons déjà parlé, se trouvait, avec sa nouvelle compagnie, en détachement à Maltaverne. A peine est-il instruit de l'approche des Français qu'il fait prendre les armes à ses soldats et envoie quelques éclaireurs en avant.

Parmi ces derniers était le caporal Dubouchet, natif de Rumilly: pendant sa reconnaissance, il se trouve, tout à coup, en présence d'un corps de cavalerie française. Sommé de se rendre, pour toute réponse il fait feu, et croise la baïonnette. Les ennemis l'attaquent, Dubouchet se défend vaillamment, parvient à franchir une haie, et derrière ce faible retranchement, il abat encore

plusieurs de ses adversaires. Mais bientôt les Français ont tourné l'obstacle, ils vont atteindre l'intrépide caporal qui, s'échappant encore, revient, tout couvert de sang et de blessures, tomber aux pieds de son capitaine, en criant d'une voix mourante :

— Voilà l'ennemi !

Alors commence un combat meurtrier où Charbonneau avec sa compagnie, forte seulement de soixante-six hommes, arrête, pendant plus d'une heure, la colonne française composée de deux-mille cinq-cents fantassins et de deux cents cavaliers. — Parmi ceux qui se distinguèrent dans cette action, où le nombre finit par l'emporter, on cite, outre le caporal Dubouchet et le capitaine de Charbonneau, le lieutenant de la Palud ⁽¹⁾.

Le régiment de Savoie vit pâlir un instant,

(1) Dans le livre d'ordre de l'année 1815 du 2^{me} bataillon du 24^{me} régiment de ligne français, nous avons lu dans l'ordre du jour du 15 juin 1815, que le maréchal de camp duc d'Albufera avait fait porter en avant la 22^{me} division militaire d'infanterie de ligne, et qu'un maréchal de camp à la tête d'un bataillon du 7^{me} de ligne, du 24^{me} de ligne et d'un escadron du 10^{me} chasseurs à cheval, avait trouvé à Maltaverne un peloton du régiment de Savoie qui avait opposé la résistance la plus vive.

par l'incurie de son lieutenant-colonel, la gloire dont quelques uns de ses soldats venaient encore de le couvrir, car le faible bataillon de ce corps qui se trouvait à Aiguebelle fut surpris par les Français et fait prisonnier.

Lors de l'insurrection de 1821, le régiment, en garnison dans Alexandrie, donna des preuves de son inviolable attachement à ses souverains et de cette loyauté qui forme le trait distinctif du caractère savoyard. Il rejeta les injonctions trompeuses du colonel Régis et du lieutenant-colonel Ansaldi, et ne voulut obéir qu'aux ordres des majors de Salins et de la Flechère, dont les sentiments connus d'honneur et de fidélité avaient mérité toute la confiance du soldat.

Le régiment marcha sur Suze et dans cette ville, reçut l'ordre de revenir à Turin où il ne s'arrêta que neuf jours. Repassant ensuite les Alpes, il gagna Chambery, séjourna pendant treize jours dans le duché de Savoie et revint à Turin fort de plus de 4500 hommes commandés par le colonel de la Grave.

Après l'avénement au trône de S. M. CHARLES-ALBERT, Son Altesse Royale le duc de Savoie servit successivement dans ce corps avec le

grade de capitaine, de major, de lieutenant-colonel, de colonel et de général.

Cette faveur spéciale a comblé d'honneur et de reconnaissance les officiers et soldats de la brigade de Savoie et les a attachés plus intimement encore, s'il était possible, à l'auguste famille qui préside aux destinées du pays.



NOMENCLATURE DES COLONELS

DU

RÉGIMENT DE SAVOIE



- 1660 — Monsieur de CHALLES.
- 1682 — Marquis d'ESTRE.
- 1687 — Marquis de BUOGLIO.
- 1694 — Comte de PROSSASCO.
- 1700 — Chevalier CLAUDE DE CORBEAU.
- 1711 — Marquis d'AIX.
- 1730 — Chevalier JOSEPH DE CLERMONT.
- 1734 — CHARLES PHILIBERT DUVERGER.
- 1744 — Baron de CORBEAU.

- 1748 — Comte d'ENTREMONT.
- 1755 — ALEXIS DE LA SANNIÈRE.
- 1767 — Marquis de la CHIESA.
- 1772 — Marquis HENRI CHABAUD DE ST MAURICE.
- 1774 — DU BETTEX.
- 1776 — Chevalier JOSEPH DE LA GRAVE.
- 1792 — Comte JANUS DE SONNAZ D' HABÈRE.
- 1798 — GEORGE DE BOTEILLER.
- 1814 — DE CORDON.
- 1815 — DE MAISTRE.
- 1817 — Chevalier REGIS.
- 1821 — Baron de la GRAVE.
- 1826 — Comte PIOCHET DE SALINS.
- 1831 — Chevalier HECTOR DE SONNAZ.

FORMATION SUR DEUX RÉGIMENTS

1^{ER} Régiment

- 1832 — Chevalier HECTOR DE SONNAZ.
- 1834 — Comte JOSEPH DE FORAK.
- 1839 — S. A. R. LE DUC DE SAVOIE.
- 1845 — Comte MENTHON D'AVIERNOS.

2^{ME} Régiment

- 1831 — Marquis MILLET D'ARVILLARS.
1837 — Comte MENTHON D'AVIERNOZ.
1843 — Comte de GRENAUD.
1845 — Chevalier d'USSILLON.
1848 — S. A. R. l'Infant d'Espagne D. JEAN CHARLES
MARIE, *colonel en second.*



TABLE DES MATIÈRES



INTRODUCTION ,	pag.	5.
<i>Notice préliminaire sur l'Infanterie</i>	»	9.
<i>Notice historique pour servir à l'histoire du ré- giment des Gardes</i>	»	21.
<i>Nomenclature des commandants en chef et des colonels en premier et en second du régi- ment des Gardes</i>	»	83.
<i>Notice historique pour servir à l'histoire du ré- giment des Chasseurs-Gardes</i>	»	87.
<i>Nomenclature des colonels commandants le ré- giment des Chasseurs-Gardes</i>	»	109.
<i>Introduction pour servir à l'histoire de la bri- gade de Savoie</i>	»	111.
<i>Histoire du régiment de Savoie</i>	»	119.
<i>Nomenclature des colonels du régiment de Sa- voie</i>	»	153.

HISTOIRE DE L'ARMÉE SARDE

DEUXIÈME PARTIE

ESSAI

SUR LES BRIGADES

DE PIÉMONT, AOSTE ET CONI

PAR LE VICOMTE

Paul de Choulot et Gabriel Ferrero



TURIN

CHEZ BOCCA, LIBRAIRE DU ROI

1846

TURIN

IMPRIMERIE DES ARTISTES TYPOGRAPHES

avec permission.

NOTICE HISTORIQUE

POUR SERVIR À L'HISTOIRE

DU

RÉGIMENT DE PIÉMONT

3^e ET 4^e D'INFANTERIE DE LIGNE



Les historiens qui ont écrit sur la Savoie et le Piémont et sur les opérations militaires dont ces deux provinces furent le théâtre, ont trop souvent enveloppé, dans un dédaigneux oubli, le soldat, cette noble partie de l'armée, dont le courage, l'abnégation et le dévouement méritent assurément quelques pages dans les annales d'une nation si éminemment militaire. Ce n'est pas sans difficultés que, poursuivant la tâche que nous nous étions imposés, nous sommes parvenus à recueillir de la tradition expirante les noms de quelques uns de ces braves qui se signalèrent dans les dernières guerres.

Nous avons vu, avec un juste orgueil que, dans tous les siècles, l'armée piémontaise soutint dignement l'honneur du pays auquel elle attachait sa gloire ; en répondant, par le courage et le dévouement, aux vœux de ses souverains, elle augmenta leur importance à l'extérieur et assura leur autorité à l'intérieur : toujours fidèle à la foi jurée, elle mérita la confiance de ses alliés et l'estime même de ses ennemis. Le plus grand capitaine des temps modernes l'appréciait particulièrement, et la lettre suivante, digne d'être conservée par tous les Piémontais, est, en quelque sorte, un titre à l'admiration de la postérité.

*Au quartier général de Milan, le 20 floréal (9 mai 1797)
An V de la république, une et indivisible.*

BONAPARTE

Général en chef de l'armée d'Italie

à M. de Fontanieu, commandant les troupes de SA MAJESTÉ
LE ROI DE SARDAIGNE, au cantonnement de Novare.

Je suis fort aise, monsieur, que S. M. le Roi de Sardaigne vous ait choisi pour commander la division de ses troupes qu'il a bien voulu mettre sous mes ordres. J'ai appris pendant cinq ans de

guerre à estimer le courage des troupes piémontaises, et je ne doute point que vous n'acquériez, dans les nouveaux événemens de guerre qui pourraient arriver, de nouveaux titres à l'estime militaire et à la reconnaissance de votre souverain.

Je vous prie, dans tous les cas, d'être bien persuadé du désir que j'ai de mériter l'estime de votre division, et de faire tout ce qui pourra vous prouver la considération avec laquelle je suis

Monsieur le chevalier

Votre dévoué serviteur

BONAPARTE (1).

Ce n'est pas seulement dans les rangs de l'armée Sarde que ses glorieux enfans se signalèrent : plusieurs d'entre eux ont servi avec distinction en divers pays de l'Europe. La brigade de Piémont peut revendiquer le nom d'un de ses anciens soldats inscrit sur les arcs de triomphe de la France, car Massena fut d'abord soldat, caporal et sergent dans ce corps. Une seule infraction à la discipline militaire semblait devoir ternir la carrière brillante de ce héros que Napoléon, dans

(1) C'est à l'obligeance de Mr le comte Calcamuggi de Montenero que nous devons cette lettre flatteuse pour les armées sardes.

son énergique et poétique langage, appelait *l'Enfant chéri de la victoire*. Il était déserteur, mais sa gloire a racheté sa faute, et l'Europe entière a retenti du bruit de ses exploits.

Personne, avant nous, n'a fait mention du trait suivant de la vie de cet homme extraordinaire ; il prouve que, l'homme du peuple, le soldat parvenu aux sommités de la vie sociale n'oublia jamais l'humble rang d'où il avait pris son essor.

Le sergent Massena, en désertant du régiment de Piémont s'était réengagé en France dans le régiment Royal-Italien, commandé par le comte François de Broglie. Cet officier supérieur appréciant le caractère et le mérite personnel du nouveau venu, le promut au grade d'adjudant-sous-officier : mais la révolution française éclata bientôt et intervertit les rôles. M. de Broglie, gentilhomme de cœur et de race, quitte le service de la France et court se ranger au pied du trône de son roi légitime, tandis que son protégé l'adjudant-sous-officier Massena devient maréchal de l'empire, duc de Rivoli et prince d'Essling. Alors, malgré son éminente position, l'ancien sergent du régiment de Piémont, l'adjudant-sous-officier de Royal-Italien se souvint des bontés de M. de Broglie ; il lui écrivait tous les ans pour le premier

janvier : sa lettre commençait toujours par ces mots : « Mon colonel », et contenait envers celui auquel elle était adressée, les témoignages du respect dus par un inférieur à son supérieur (1).

Le régiment de Piémont eut encore l'avantage de compter dans ses rangs Auguste Caffarelli Du Falga, depuis lieutenant-général et ministre de la guerre du royaume d'Italie. Ce gentilhomme provençal, frère du général Caffarelli mort en Egypte, fut nommé sous-lieutenant dans le régiment le 7 mars 1785. — En 1793 il était déjà adjudant-général. Le général Bonaparte se l'attacha comme aide-de-camp. Caffarelli se distingua à la bataille d'Austerlitz où il commandait une division. En Espagne, pendant la campagne de 1811, il repoussa les Anglais qui tentaient de débarquer à Laredo : à la fin d'août de la même année il battit les chefs de *guerillas* Mina et Mendizabal dans les environs de Saragosse et leur enleva un convoi considérable. L'année suivante il remporta une victoire sur les mêmes lieux, s'empara de Bilbao, se couvrit de gloire à la bataille de Villadiégó,

(1) Ces lettres, conservées par la famille de Broglie, nous ont été communiquées par le comte Mario de Broglie, général de brigade et neveu du comte François de Broglie.

battit les Anglais, leur fit éprouver de grandes pertes et contribua à faire lever le siège de Burgos.

Le régiment de Piémont fut organisé le 22 juin 1664 avec les débris des colonélats de Magliano et de Catalan; mais avant sa formation il existait déjà à l'étranger un corps de ce nom, organisé en 1558. Ce régiment, un des quatre plus anciens de l'armée française (1), jouissait d'une réputation noblement acquise, et soutint avec honneur le glorieux nom de Piémont. Ses drapeaux furent souvent le refuge où venaient s'abriter de nobles infortunes. Le nom de Piémont que portaient également le régiment Sarde et le régiment Français, avait fait naître entre ces deux corps une généreuse émulation, une noble fraternité d'armes.

Quelques années après la formation des régiments d'ordonnance, le duc Charles-Emmanuel s'occupa de tous les détails qui pouvaient assurer le bien-être de l'armée. Dans ce but, il répartit la paye en *prêt, entretien et décompte*. Le prêt était payé en argent aux soldats: l'entretien fut destiné à les pourvoir du linge nécessaire et à fournir leurs petits équipages: le décompte devait suppléer aux frais de l'habillement.

(1) Picardie, Champagne, Navarre et Piémont.

Voici quel était l'uniforme du régiment de Piémont en 1671 : — Le soldat portait un feutre à larges bords, une cravatte rouge, un ample sur-tout blanc à manches très-courtes bordées de paremens écarlates : les haut-de-chausse, de la même couleur, attachés au dessous du genou par des faveurs bleues, tranchaient sur des bas blancs et les souliers étaient garnis de rosettes écarlates. Un petit baudrier en cuir rouge, jeté sur l'épaule droite, soutenait le sabre, tandis que des cartouches et une poire à poudre étaient suspendues à un plus large baudrier passé sur l'épaule gauche.

En 1672 le régiment de Piémont, sous les ordres du comte de Magliano, fut dirigé sur les confins du territoire génois afin de soutenir un complot qui devait livrer Savone au duc de Savoie. M. Catalan Alfieri qui commandait la petite armée dont ce corps faisait partie, avait réuni ses troupes, sous différens prétextes, dans le marquisat de Ceva. A sa tête il s'avança donc jusqu'à Altare ; mais son projet ayant été éventé, il se vit forcé de se replier sur la Piève, d'où il envoya le régiment de Piémont attaquer les Génois qui occupaient différentes positions sur les hauteurs.

Cependant, ayant à faire à des troupes fort supérieures en nombre, les assaillans, malgré la vigueur de leur attaque, furent un instant enveloppés et ne parvinrent à se dégager qu'après avoir éprouvé des pertes considérables. Heureusement pour Alfieri, les forces ennemies, composées d'un ramassis de paysans levés à la hâte, ne surent pas profiter de ce premier avantage, et que les Piémontais purent se rendre maîtres de Pornao et du château de Rezzo.

Peu de jours après, Alfieri se trouva cerné dans Castelvechio par le général Ristori qui lui laissa à peine le temps de barricader les rues de ce village. Avant d'ouvrir le feu de ses batteries, le général génois somme les Piémontais de se rendre : — Plutôt mourir ! — fut la réponse unanime des officiers et des soldats.

Alors l'artillerie joue, les maisons s'écroulent, l'attaque devient aussi désespérée que la défense. Cependant les vivres et les munitions manquent. Réduit à l'extrémité, Alfieri veut tenter de se frayer un passage à travers les lignes ennemies : il attend la nuit ; mais la nuit semble conspirer contre lui : un clair de lune magnifique permet aux Génois de découvrir et de foudroyer la colonne piémontaise qui s'avance en silence. Les

rangs s'éclaircissent mais se resserrent aussitôt, et la colonne avance toujours, jusqu'à ce que, cernée de toutes parts, elle est obligée, malgré l'audacieux courage qui l'anime, de regagner les ruines de Castelvechio. — Le comte Cacherano de Bricherasco était alors porte-drapeau du régiment de Piémont, frappé mortellement par une balle ennemie, ce jeune officier chancelle; abandonné des siens au milieu de la mêlée, il s'enveloppe dans les plis de son étendard: — « Rendez-vous, lui crie-t-on de tous côtés, rendez votre drapeau, ou vous êtes mort ». Mais loin d'obéir à ces injonctions, son faible bras menace encore et cherche à défendre l'enseigne du régiment; il tombe enfin percé de mille coups, et ses mains crispées dans l'étendard qui lui a été confié disputent encore ses lambeaux à ses ennemis acharnés (1).

Dans cette fatale affaire les régimens de Piémont et de Montferrat, réduits à trois cents hommes, parvinrent seuls à faire leur trouée.

Pour recompléter les cadres de Piémont, le colonel de Magliano obtint la permission de recruter cent trente-trois hommes en France, avec

(1) Tiré des papiers de famille de la maison Cacherano de Bricherasco.

l'obligation d'en présenter un reçu signé par les commissaires de S. M. Très-Chrétienne.

Louis XIV ayant demandé à Victor-Amédée II un secours de troupes pour coopérer aux campagnes de Flandres, le régiment de Piémont fut un de ceux qui obtint cet honneur ; il fut à la solde de la France jusqu'à son retour le 6 mars 1679, mais, à son arrivée à Turin, il était si mal équipé que la duchesse Marie Jeanne-Baptiste, veuve de Charles-Emmanuel II, lui fit avancer quatorze mois de solde pour le remettre sur le même pied que les autres troupes d'infanterie. Puis, lorsqu'elle passa le régiment en revue, cette généreuse princesse qui avait à cœur la prospérité de l'armée, gratifia chaque capitaine d'un mois de la solde des compagnies. Le régiment se releva bientôt ; en 1682 on augmenta le corps de quatre compagnies, et en 1685 on en créa une de grenadiers.

Lors de la guerre de 1690, le régiment de Piémont se trouvait à la bataille de Staffarde gagnée par les Français. La honte n'est point dans la défaite ; elle serait dans la mollesse de la défense ou le découragement, mais jamais pareil reproche ne put être adressé au brave régiment de Piémont ; il perdit dans cette journée un grand nom-

bre de soldats et d'officiers, les blessés furent recommandés à la générosité du vainqueur, le vertueux Catinat, qui se faisait aimer de ses ennemis comme de ses amis. L'histoire a conservé le nom du lieutenant colonel de Belgarde à cause du courage et du sang froid avec lesquels il affronta l'ennemi et rallia, après l'action, les débris du régiment.

Pour réparer les pertes considérables que ce corps venait d'éprouver, le duc de Savoie fit recruter trois cents hommes dans les provinces d'Asti et d'Alba.

Au mois d'octobre 1693, Piémont se retrouva de nouveau en présence des Français aux champs de la Marsaille. Le duc de Savoie ayant cru devoir intercaler l'infanterie dans la cavalerie, il se trouva, dans ses lignes, des intervalles par où pénétrèrent les ennemis qui remportèrent une seconde victoire.

L'attitude du duc de Savoie après sa défaite fut si ferme que la France n'en fut que plus ardente à désirer la paix ; un traité particulier fut conclu ; Marie Adélaïde de Savoie, fille aînée de Victor-Amédée, épousa le duc de Bourgogne, fils aîné du Dauphin, et bientôt la paix de Ryswick rendit le calme à l'Europe.

Victor-Amédée s'occupa alors activement de la réorganisation de l'armée. Si les révoltes qui éclatèrent peu après dans la province de Mondovì arrêterent momentanément l'exécution de ses desseins, elles servirent au moins à tenir les troupes en haleine, et le régiment de Piémont fut un des corps qui, sous les ordres du général de Hayes, fut employé à apaiser l'insurrection.

La paix dont les peuples avaient si grand besoin ne fut pas de longue durée : les hostilités recommencèrent, en 1701, entre les maisons de Bourbon et d'Autriche pour la succession au trône d'Espagne. Il était d'une grande importance pour ces deux puissances rivales d'attacher le duc de Savoie à leur cause : mais tandis que le cabinet de Vienne, lent et méticuleux, agissait nonchalamment, Louis XIV envoyait M. de Tessé en Piémont pour conclure une alliance offensive et défensive dont la ratification fut signée à Turin. Les intérêts du duc de Savoie, ses inclinations secrètes même, dit-on, le portaient vers les impériaux, néanmoins il s'unit franchement au roi de France et reçut le titre de généralissime des armées gallo-espagnoles.

A la fin de l'hiver de cette même année une armée autrichienne déboucha par le Tyrol en Lom-

bardie, et Victor-Amédée conformément aux engagements qu'il venait de prendre, marcha contre les Autrichiens à la tête de ses troupes réunies aux Français commandés par Catinat et aux Espagnols sous les ordres du prince de Vaudémont. La fortune ne leur fut pas favorable; vaincus à Chiari et à Luzzara, ils ne remportèrent d'autre avantage que la prise de Guastalla qui capitula le 9 septembre 1702.

Les troupes de Victor-Amédée se signalèrent dans cette action et méritèrent les éloges du roi Philippe v qui fit présent au comte de Hayes d'un genêt d'Espagne et d'une épée en or.

Cependant la guerre trainait en longueur ou n'amenait que des revers; le maréchal de Villeroi qui avait succédé à Catinat accumulait fautes sur fautes; le duc de Vendôme bravait ouvertement le souverain de la Savoie et du Piémont, et la mé-sintelligence la plus grande régnait parmi les chefs. Victor-Amédée mécontent des généraux français qui, au mépris des conventions lui disputaient l'autorité suprême à laquelle il avait droit, se plaignait hautement des insultes qu'il recevait: on n'écoutait point ses réclamations, on provoquait son ressentiment. Sur ces entrefaites le prince Eugène son cousin et le comte d'Aversberg,

envoyé secret de la cour de Vienne, firent quelques ouvertures, espérant profiter de tant de justes sujets de mécontentement; mais avant que Victor-Amédée n'eût pris une décision, Louis XIV le 28 septembre 1702 ordonna au duc de Vendôme de désarmer les troupes piémontaises campées à San Benedetto et de les enrôler dans les régimens français, d'où, du reste, les soldats désertèrent presque tous pour rejoindre l'armée de leur souverain légitime.

La date du traité de Vienne signé le 5 janvier 1703 prouve, d'une manière évidente, qu'il n'existait aucune convention entre Victor-Amédée et l'Autriche, lorsque le roi de France abusa de sa force pour désarmer de braves soldats qui l'avaient jusqu'alors servi avec loyauté.

Le duc de Savoie ressentit vivement l'insulte qui lui était faite, et d'autant plus vivement qu'il était privé de ses troupes: cependant il écrivit à Louis XIV: — « Sire, les menaces ne m'épouvantent point; je prendrai les mesures qui me conviendront le mieux relativement à l'indigne proposition dont on a usé envers mes troupes. Je n'ai que faire de mieux m'expliquer et ne veux entendre aucune proposition ». — Il voit avec douleur ses villes et ses places fortes tomber au

pouvoir de ses adversaires. Guy de Staremborg qui vient à son secours à la tête d'une armée autrichienne ne peut arriver à temps pour sauver le Piémont, et le duc de Vendôme s'empare de Trino, de Verceil, tandis que La Feuillade occupe Suze. Ivrée, Aoste et le fort de Bard subissent le même sort.

Loin de se laisser abattre par tant de revers, Victor-Amédée fait un appel au peuple, son énergie va jusqu'à l'audace; il promet de vaincre, il jure de se venger. Il y avait dans son courage quelque chose d'antique qui électrisa ses sujets, qui étonna le siècle, et, malgré les calamités qui pesèrent sur lui, ce prince, toujours calme, conserva son énergie et l'activité d'un esprit qui ne se laisse point abattre.

L'armée tout entière partagea les sentimens de son souverain, ni les revers ni le manque du nécessaire ne purent ralentir son ardeur. Le régiment de Piémont, surtout, se montra digne du beau nom qu'il portait et qui semblait lui imposer des devoirs encore plus sacrés envers le prince et la patrie. Le 17 novembre 1704 il compléta ses cadres avec les débris des régimens de Nice et de Duillard qui s'étaient trouvés à San Benedetto. Officiers et soldats étaient mus par le

même sentiment; ils trouvèrent bientôt occasion de signaler leur dévouement. Au siège de Chivas, entr'autres, le régiment cerné par M. de Vendôme, se distingua dans plusieurs sorties sous les ordres de son colonel M. de Blagnac et détruisit plus d'une fois les ouvrages de l'ennemi.

Cependant tant de généreux efforts paraissaient superflus: de toutes ses places fortes il ne restait au duc de Savoie que Turin et Coni, lorsque M. de la Feuillade reçut l'ordre de venir assiéger sa capitale, sous les murs de laquelle il parut avec des forces considérables le 13 mai 1706.

Pendant ce siège mémorable dont nous avons tracé quelques épisodes dans l'histoire du régiment aux Gardes et de celui de Savoie, le régiment de Piémont rivalisa de courage et de dévouement avec les autres corps de la garnison. Le 17 mai, de concert avec le régiment de Schulembourg, il sortit de la place, et pendant que l'artillerie canonnait le château de Lucento, ils enlevèrent un magasin de vivres considérable et détruisirent le pont que les ennemis avaient déjà commencé à jeter sur la Doire.

La bataille de Turin, gagnée par Victor-Amédée et le prince Eugène, délivra le Piémont des Français: après cet éclatant succès, le duc de Savoie,

voulant éloigner le théâtre de la guerre de ses Etats, réunit ses forces à celles de l'Autriche pour soumettre le Milanais. Le régiment de Piémont fit partie de cette expédition : il se trouva au siège de Milan qui capitula après seize jours de tranchée ouverte. La Lombardie abandonnée par les Gallo-Espagnols eut alors pour gouverneur général le prince Eugène, et Victor-Amédée reçut de l'Empereur la vallée de Sésia, l'Alexandrin, la Lomeline et la ville de Valence.

Le régiment de Piémont qui avait beaucoup souffert dans les campagnes de 1707 à 1710, fut reconstitué le 5 janvier 1711 avec les nobles débris de ce qui restait du régiment de la Croix-Blanche. Le 17 septembre de la même année, lorsque le maréchal de Berwick harcelait l'armée de Victor-Amédée en Savoie, le régiment de Piémont défendit vaillamment la redoute des *Quatre dents* attaquée par M. de Broglie et remporta un avantage signalé.

Ce fut un des derniers faits d'armes de cette campagne : le traité d'Utrecht signé au printemps de 1713 vint enfin arrêter les torrens de sang dont l'Italie était depuis si long-temps inondée. Victor-Amédée à qui les puissances de l'Europe avaient décerné la couronne de Sicile, en dédom-

agement des pertes qu'il avait faites pendant cette guerre désastreuse, s'embarqua à Nice sur une flotte anglaise, le 28 octobre 1714, pour prendre possession de ses nouveaux Etats.

Par un juste sentiment de reconnaissance envers les troupes qui l'avaient si fidèlement servi, le nouveau roi voulut qu'elles prissent part à son triomphe. Le deuxième bataillon du régiment de Piémont fit partie des troupes qui accompagnèrent ce prince et qui assistèrent à son couronnement à Palerme le 2 décembre 1714.

A peine les Piémontais furent-ils établis en Sicile que les Espagnols, sans tenir compte des traités, y débarquèrent une nombreuse armée. La faible garnison qui se trouvait dans l'île opposa la plus vive résistance, et, à Messine, défendue par le deuxième bataillon de Piémont, les Espagnols payèrent cher la victoire. Parmi les officiers de ce corps qui se distinguèrent, on cite le lieutenant Macnamas.

De nouvelles vicissitudes changèrent le sort de la Sicile; elle retomba au pouvoir des Espagnols, ainsi que la Sardaigne; mais l'empereur s'étant à son tour emparé de ces deux îles, il fit, par le traité de Londres, une cession définitive de la Sardaigne au roi Victor-Amédée qui dut s'en

contenter en échange de la Sicile. Ce fut la plus belle acquisition qu'eût encore faite la maison de Savoie.

Lorsque Auguste roi de Pologne mourut en 1733, la guerre se ralluma de nouveau en Europe ; le roi Charles-Emmanuel III fils et successeur de Victor-Amédée se rangea du parti de la France, réunit ses troupes à celles de cette puissance et marcha contre les impériaux. Entrant dans la ville de Milan en vainqueur, Charles chargea le marquis de Coigny d'en bloquer le château : le régiment de Piémont perdit quelques hommes dans les travaux de la tranchée. La place ayant été emportée, Charles-Emmanuel passa l'Oglio à la tête de dix-huit bataillons et de dix-neuf escadrons pour se porter à la rencontre du général Mercy. Accompagné du maréchal de Villars, le roi s'avança, suivi seulement de quelques gardes du corps et d'un piquet de quatre-vingts grenadiers de Piémont, pour reconnaître le village de Martinara, lorsque tout à coup les Autrichiens que l'on ne croyait pas en forces sur ce point, enveloppèrent ce faible détachement. Charles-Emmanuel, vaillamment secondé par le maréchal de Villars, tire son épée, se jette sur l'en-

nemi étonné et parvient à s'échapper. Le grenadier Tiron fut le seul dont on eut à regretter la mort.

A peine arrivé, le feld-maréchal de Mercy chercha à engager une affaire décisive : ce fut à Guastalla que les deux armées se trouvèrent en présence. La victoire demeura aux Gallo-Sardes et le régiment eut à compter parmi ses morts le lieutenant-colonel Giamelli. Le roi Charles-Emmanuel, arrivé au camp peu d'heures après la fin de la bataille, regretta amèrement de n'y avoir point pris part : il reprit aussitôt le commandement de ses troupes.

Le régiment de Piémont continua à se signaler dans toutes les occasions ; il contribua particulièrement à la surprise d'un corps ennemi de douze cents hommes qui capitula, avant même que le reste de l'armée Gallo-Sarde n'eût jeté ses ponts sur la Secchia. Cette opération militaire avait pour but de couper les impériaux, mais ces derniers ayant prévu le mouvement, battirent promptement en retraite. Alors pour punir le duc de Modène qui s'était déclaré en leur faveur, le régiment de Piémont fit partie du corps d'armée destiné à s'emparer des Etats de ce prince. M. de Maillebois entreprit aussitôt le siège de La Mi-

randole : le régiment fut un des premiers à la tranchée ; mais sur la fausse nouvelle que les impériaux venaient au secours de cette ville, le général français donna l'ordre de la retraite. — Le traité de Vienne signé le 19 novembre 1738, termina cette guerre.

La mort de l'empereur Charles VI, arrivée au mois d'octobre 1740, réveilla les vues ambitieuses de toutes les puissances avides de se partager les Etats de ce dernier rejeton de l'ancienne maison d'Autriche. Deux années s'étaient à peine écoulées qu'une guerre générale embrasait l'Europe et que le roi de Sardaigne, de concert avec Marie-Thérèse, marchait contre le duc de Modène allié des Espagnols. Le régiment de Piémont participa de nouveau aux sièges de Modène et de la Mirandole. La campagne s'ouvrait sous les plus favorables auspices ; Charles-Emmanuel venait d'obliger le général de Montemar à se retirer sur Naples, lorsque l'infant don Philippe envahissant la Savoie le contraignit, par cette diversion, à repasser les monts pour défendre ses Etats.

Piémont resta alors sous les ordres du feld-maréchal de Traun, et prit ses quartiers d'hiver dans le Milanais. Il venait de s'établir dans ses

cantonemens lorsqu'il fut attaqué par le marquis de Gages nouveau général espagnol, successeur du duc de Montemar. Les Austro-Sardes résistèrent d'abord avec avantage, mais repoussés jusqu'aux rives du Tanaro, ils se virent dans la nécessité de courir les chances d'une bataille près du village de Campo-Santo. La cavalerie soutenue de près par l'infanterie engage l'action; bientôt on en vient à la baïonnette, et le carnage est effroyable. Le régiment de Piémont ne perdit pourtant qu'un officier et trente soldats tués, mais le nombre des blessés fut considérable; parmi ces derniers on cite le lieutenant-colonel Occa, le capitaine Vibert et les sous-lieutenans Cardonati et Bayletti. L'acharnement était si grand dans cette bataille meurtrière que l'on se battait encore trois heures après le coucher du soleil, si bien que l'obscurité fut cause que le colonel du régiment, comte de Cumiana, s'égara et donna dans une compagnie de grenadiers espagnols qui le firent prisonnier.

Le traité du roi de Sardaigne avec la reine de Hongrie n'était que provisoire; ce ne fut que le 13 septembre 1743 que le chevalier Osorio, plénipotentiaire de Charles-Emmanuel, signa à Worms un traité définitif d'alliance offensive et

défensive avec Marie-Thérèse. Aussitôt que la France fut instruite de ces nouvelles négociations, elle déclara, avec tout le cérémonial héraldique, la guerre au roi Charles-Emmanuel et, d'accord avec l'Espagne, fit attaquer la ligne fortifiée des Alpes.

En 1744, Piémont qui venait de se couvrir de gloire à l'attaque de la ligne de Ventimiglia, fit partie de l'armée que Charles-Emmanuel conduisait pour délivrer Coni, assiégé par les Gallo-Espagnols. La journée de Notre-Dame-de-l'Olmo vit ce régiment ajouter de nouveaux lauriers à ses drapeaux. Le capitaine Radicati de Cocconato s'y distingua particulièrement. La bataille fut gagnée par les troupes alliées, mais les avantages réels furent remportés par le roi de Sardaigne, puisqu'il réussit à sauver la ville de Coni.

Dans la campagne suivante, le roi de Sardaigne et le comte de Schulembourg n'ayant pas quarante mille hommes à opposer à l'armée ennemie, forte de quatre-vingt mille qui s'avançaient du côté de Novi, se portèrent à Bassignana, au confluent du Pô et du Tanaro, pour être également à portée de veiller à la défense de la Lombardie et du Piémont.

Les ennemis , après s'être emparés du fort de Serravalle, de Tortone, de Parme et de Pavie, feignent alors de se jeter sur la Lombardie. Le comte de Schulembourg, dupe de cette ruse, abandonne son allié pour défendre Milan ; à peine a-t-il passé le Tesin, que les colonnes ennemies franchissent à l'improviste le Tanaro , dont les eaux étaient fort basses. Le roi qui, avec ses seules troupes, gardait une ligne trop étendue, est attaqué sur six points différens à la fois et vaincu dans chaque attaque. Le général d'infanterie commandeur de Cinsano et le lieutenant-général Guibert étaient campés à Rivarone avec le régiment de Piémont. Officiers, sous-officiers et soldats étaient tranquillement couchés dans leurs baraques, comptant sur les grandes-gardes et les postes avancés que les Gallo-Espagnols enlèvent au pas de course : quelques coups de fusil donnent l'alarme, mais à peine les soldats du régiment ont-ils le temps d'accourir sur le front de bandière que les Français, par un feu à bout portant, augmentent la confusion et obligent les Sardes à fuir, laissant environ deux cents morts ou blessés. Le comte Rombelli et le chevalier d'Estienne capitaine sont tués ; parmi les blessés se trouvaient les capitaines Buratour, Ferrero, et M. Pinto sous-lieutenant ; le lieute-

nant-général Guibert mourut peu après des suites de ses blessures. Les tentes, les baraques, les bagages tombèrent au pouvoir des Gallo-Espagnols.

Malgré ce revers, Charles-Emmanuel réussit à introduire sept bataillons dans la citadelle d'Alexandrie: rejoint à Valence par Schulembourg, il finit par sa prudente activité à arrêter les progrès de l'ennemi.

Dans toutes les guerres qui eurent lieu jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle en 1748, le régiment de Piémont donna toujours des preuves de dévouement. Mais si cet intrépide régiment se signalait par sa bravoure et par son dévouement au souverain, il n'était pas moins remarquable par la cordiale et parfaite union qui régnait dans ses rangs. C'était comme une même famille dont chaque membre veillait avec sollicitude sur les besoins de chacun. Dangers, succès, privation ou abondance, tout était commun chez eux; et cette admirable confraternité qui répandait tant de charmes sur les fatigues et les dangers de la vie militaire, ajoutait encore une grande force morale à la brillante réputation de ce beau régiment. Nous rappellerons ici quelques traits de cette fraternité exemplaire: en 1776, M. le chevalier Rambaudi,

brigadier des armées du roi et colonel commandant le régiment de Piémont, légua à ce corps, par son testament, un capital de huit-cents écus d'or (de la valeur de 7. 50 chacun) dont l'intérêt était destiné à soulager les besoins pressans des soldats. — En 1793, Blaise Florio, garde arquebusier de la porte, jadis sergent dans le régiment, laissa, en mourant, le fruit des économies de toute sa vie, à ses anciens frères-d'armes.

Quoique la somme ne montât qu'à quatre-cents francs, ce modeste don n'en est pas moins touchant et digne d'être conservé dans la mémoire du régiment.

Le régiment de Piémont, formé en 1785 sur trois bataillons, fut réuni à Alexandrie et reçut du roi une marque particulière d'intérêt et de bienveillance par la nomination de S. A. R. le prince de Piémont au grade de colonel de ce corps. L'année suivante le régiment fut de nouveau réduit à deux bataillons.

Lorsqu'en 1792 les troupes républicaines pénétrèrent en Savoie, le régiment était commandé par le colonel Ferrero de la Marmora. Le premier bataillon était cantonné à Malaussena dans les montagnes de Nice, tandis que le deuxième se

trouvait en Sardaigne, sous les ordres du lieutenant-colonel Pamparato (1).

Les autres troupes régulières qui formaient la garnison de l'île se composaient d'un régiment suisse de nouvelle formation, sous les ordres du colonel Schmidt, de deux compagnies de dragons, d'une centurie de troupes légères, de quatre compagnies du régiment suisse de Courten et d'un petit corps franc composé de déserteurs graciés. Cependant une flotte française considérable menaçait la Sardaigne et cherchait à y porter la guerre et la révolte. La force armée disséminée sur une grande étendue aurait été insuffisante pour s'opposer au débarquement, si la population tout entière ne s'était levée en masse pour résister aux attaques de l'ennemi. Onze vaisseaux de ligne dont quelques-uns de quatre-vingt-quatre, de soixante-quatorze, six frégates, trois corvettes et le Tonnant, de quatre-vingts canons, portant pavillon de contre-amiral, formaient l'expédition sous les ordres du contre-amiral Truguet.

Le 29 décembre 1792 une frégate s'était ap-

(1) Le chevalier Chiesa de la Tour et trente chasseurs de ce bataillon furent arrêtés et faits prisonniers pendant leur traversée de Sardaigne à Nice.

prochée de la pointe de Saint-Elia pour faire sonder la côte par ses embarcations. Quelques soldats du bataillon de Piémont sous les ordres du lieutenant Bussolino se jetèrent dans les rochers, et malgré les boulets de la frégate, obligèrent, par leur feu meurtrier, les chaloupes exploratrices à regagner le large. Les contre-amiraux La Touche Tréville et Truguet se réunissent pour bombarder Cagliari, plusieurs édifices sont détruits, la garnison éprouve des pertes considérables, un grand nombre d'habitans sont tués ou blessés, l'épouvante se propage et tout fait craindre la reddition de la capitale de la Sardaigne, lorsque dans la nuit du 17 au 18 février la plus affreuse tempête met hors de service la flotte ennemie et fait périr le Léopard, vaisseau de quatrevingts canons.

« Ainsi finit, dit Jomini, une entreprise sans intérêt réel, qui coûta à la France un millier d'hommes, plusieurs vaisseaux et des sommes immenses ».

A l'attaque de Cagliari le bataillon de Piémont se trouva toujours aux postes les plus périlleux, et un de ses capitaines, M. Aliberti de Balegno, mérite spécialement d'être mentionné pour la bravoure qu'il déploya dans maintes circonstances.

Au mois de septembre 1795 ce bataillon ainsi qu'un bataillon du régiment de Courten, furent embarqués sur le Colossus, vaisseau anglais qui faisait voile pour Toulon, où ils étaient appelés à prendre part au siège de cette ville; puis lorsque les alliés battirent en retraite, ils furent encore choisis avec le bataillon de Chasseurs-Piémontais, commandé par le major Paul d'Auvare, à former l'arrière-garde. Dans cette expédition le grenadier Daghera fut décoré de la médaille d'argent pour s'être continuellement distingué et pour avoir sauvé un canon dont les ennemis allaient s'emparer. Le sergent Carena reçut aussi la médaille d'argent à cause de sa belle conduite, et parmi les officiers qui se signalèrent particulièrement, on doit citer le lieutenant-colonel Pamparato, les lieutenants d'Albrion, Pauletti, et les sous-lieutenants Valfrè, Radicati et Tarin.

Pour parler de la partie du régiment de Piémont qui était restée sur le continent, nous sommes obligés de revenir sur nos pas.

Au mois de septembre 1792 le conseil exécutif en France avait ordonné aux généraux Montesquiou et Anselme d'entrer à main armée dans les Etats du roi de Sardaigne. Par suite de cet ordre, et sans déclaration de guerre, la Savoie et

le comté de Nice, pays sans défense et sans troupes, furent envahis.

L'année suivante, Victor-Amédée III ayant reçu des secours de l'Autriche, résolut de pénétrer dans les provinces occupées par l'ennemi. S. A. R. le duc de Montferrat, ayant sous ses ordres le général autrichien comte d'Argenteau, se dirigea sur la Savoie par le Saint-Bernard et le Mont-Cenis, tandis que S. A. R. le duc d'Aoste se mit à la tête des troupes destinées à agir dans le comté de Nice, de concert avec la division du major-général autrichien Strasoldo, campé au col de la Madelaine. Le régiment de Piémont faisait partie de cette armée. Les premiers pas du duc d'Aoste furent marqués par des succès dans les vallées de Lantosca, de St-Dalmas, de St-Salvaire. A l'attaque de la redoute de Lantosca, Piémont perdit un de ses plus braves officiers, le sous-lieutenant Alfieri.

Massena qui commandait la division française, voyant que son adversaire, dépourvu des troupes nécessaires, ne pouvait profiter de tous ses avantages, le contraignit à reprendre la défensive, en disposant ses forces sur une ligne dont la gauche s'appuyait au Var et la droite au col de Browis.

Du haut du Belvedere où il était campé, le

général de Vins observait ces mouvemens : il voulut alors obliger les Républicains à abandonner une position si redoutable. Dans ce but il attaqua le château de Giletta, situé à l'un des points extrêmes de la ligne française ; mais il échoua complètement dans cette audacieuse entreprise où il perdit beaucoup de monde. Le régiment de Piémont qui, plusieurs fois était monté à l'assaut, fut repoussé avec perte malgré sa bouillante ardeur : les capitaines Borgarelli et Dani furent grièvement blessés ainsi que le lieutenant-colonel Pamparato et le sous-lieutenant Massimino. Le brave sergent Cassanti et cent-six soldats perdirent la vie dans cette attaque infructueuse. Un épisode mystérieux et dont le dénouement fut sanglant attrista le corps : on trouva, parmi les morts du régiment, une jeune et jolie femme revêtue de l'uniforme de sergent. Il y a peut-être, dans ce fait ignoré, toute une histoire d'amour, de dévouement, de générosité et d'abnégation.

Après cette dernière action dans les Alpes maritimes, les hostilités ne peuvent se considérer que comme des affaires de partisans : tantôt vaincu, tantôt vainqueur, le régiment fut toujours remarquable par la vigueur de son attaque ou l'énergie de sa défense. Au col de la Madelaine

le capitaine des chasseurs de Piémont, M. de Castelborgo, se distingua par son sang froid et son intrépidité. Ainsi se termina la campagne de 1793 pour le régiment de Piémont.

La campagne de 1794, dans le comté de Nice, n'apporta aucun changement dans les positions respectives des armées belligérantes; mais le général de Vins n'écoulant aucun avis et négligeant de reconnaître par lui-même le pays, aggrava une situation déjà si difficile. Pour arrêter les progrès de l'ennemi, il voulut établir au col Ardente, un camp de cinq mille hommes dont faisait partie le régiment de Piémont. Plusieurs colonnes républicaines guidées par le colonel Rusca, natif de la Briga, s'avancèrent sur le col Ardente : d'abord repoussées, elles reviennent à la charge; puis exaspérées par un premier échec finissent par l'emporter, et le 27 avril 1794 les Français sont partout victorieux. Massena marche alors vers la Briga, et occupe les derrières du fort de Saourges sur le grand chemin qui mène au col de Tende. L'armée Austro-Sarde, menacée de voir couper toutes ses communications avec le Piémont, se replie alors sur le col de Tende, puis sur Limone au pied de la montagne du côté de l'Italie.

Le régiment de Piémont se retrancha dans le camp de St-Dalmazzo et dans le bourg du même nom; et enfin le premier bataillon passa les mois d'octobre, novembre et décembre à Mondovi, tandis que le deuxième fut envoyé en garnison dans le fort de Ceva.

La situation du Piémont était, comme on le voit, fort-précaire et, à la reprise des hostilités en 1795, les Austro-Sardes au lieu de prendre l'offensive comme ils l'avaient fait dans les campagnes précédentes, se laissèrent prévenir par leurs adversaires. Lorsque de Vins entreprit de forcer la ligne ennemie sur Savone, il était trop tard. Cependant des succès brillants couronnèrent les journées du 25, 26 et 27 juin.

Le poste important de Saint-Jacques-de-Malaré est enlevé à la baïonnette par une partie du régiment de Piémont: dans ce combat qui dura huit heures, le caporal Moriondo donna les preuves de la plus grande valeur, et fut récompensé par la médaille d'argent.

Le même jour, 25 juin, la position de Settepani défendue par Massena, est emportée par le général d'Argenteau, et ceux du régiment de Piémont qui n'étaient pas à Malaré se couvrirent de gloire. Ces avantages animèrent les alliés d'un nouvel

espoir, ils assaillissent simultanément les Français dans leur camp retranché de la Spinarda et sont encore une fois victorieux. Le sergent Carena, dont nous avons déjà parlé, tombe grièvement blessé en guidant les soldats à l'assaut.

Les Austro-Sardes s'étaient ainsi successivement emparés de toutes les positions occupées par les Républicains dans les Apennins, depuis les sources de la Bormida jusqu'au Tanaro, et ils les repoussèrent sur Garessio. Au col de l'Argentière, les lieutenans de Grésy et Crotti (du régiment de Piémont) méritèrent les éloges du général en chef.

Là se bornèrent les succès : au mois de novembre le froid devint si intense dans les montagnes, que les Français demandèrent à grands cris à leurs généraux, le combat ou la retraite. Profitant de leur ardeur, Massena attaque les Autrichiens sur les hauteurs de Melogno ; ceux-ci se retirent en désordre, sans même avertir la droite de leur ligne, composée des troupes Sardes qui, depuis deux jours, arrêtaient le général Serrurier sur le Tanaro. Enfin, sur le point d'être enveloppés, les Sardes se reployèrent en bon ordre devant l'ennemi, et filèrent sur Ceva, où le deuxième bataillon de Piémont resta de

nouveau en garnison , tandis que le premier prit ses quartiers à Battifolo et à Monbazilio.

Les crises violentes qui agitaient encore l'intérieur de la France exaltaient toutes les passions ; ses frontières, un instant envahies, avaient fait enfanter des prodiges à ses soldats ; les combats continuels livrés par ces hommes enthousiastes les habitaient à ne douter de rien. Et cependant, depuis quatre ans, on se battait sur les confins de l'Italie, sans que les troupes républicaines, tour à tour assaillantes ou assaillies, eussent fait de grands progrès. Le directoire enfin, en 1796, chargea le général Bonaparte du commandement de l'armée d'Italie, forte de quarante-quatre-mille hommes répartis en quatre divisions, sous les ordres des généraux Massena, La Harpe, Augereau et Serrurier. Cette armée étend ses cantonnemens depuis Ormèa jusqu'à Voltri par Loano et Savone, tandis que les Austro-Sardes, sous Colli et Beaulieu qui a remplacé de Vins, occupent tout l'espace compris entre Ceva, où ils ont un camp retranché, et la Bocchetta près de Gènes.

Prenant l'initiative, Bonaparte, par de fausses démonstrations, trompe Beaulieu, et la victoire de Millésimo, remportée deux jours après celle de

Montenotte, sépare les Sardes des Autrichiens. Rien ne peut arrêter la rapidité des mouvemens et l'impétuosité du général républicain. La victoire est, pour lui et les siens, une question de vie ou de mort, et la nullité des généraux qui lui sont opposés la lui rend plus facile.

Ce n'est ni aux généraux ni aux soldats sardes que l'on peut reprocher d'avoir évité les occasions de combattre, mais bien aux généraux alliés qui dirigèrent toutes les opérations avec un aveuglement incroyable: les premiers savaient se battre et mourir, tandis que les autres, dirigés par la politique tortueuse du conseil-aulique, paralisaient les nobles élans de l'armée de Victor-Amédée III.

Cette campagne de 1796, encore plus malheureuse que les précédentes, fut marquée par les revers de Montenotte, de Millesimo, de Mondovi, et se termina par le funeste traité de Cherasco.

Nous ne redirons point ici comment Victor-Amédée signa ce fatal armistice pour épargner à son peuple les horreurs de la guerre, ni comment son successeur Charles-Emmanuel IV, fut victime de la trahison et de la déloyauté du directoire qui, au mépris des traités, s'empara en

pleine paix de toutes les places fortes du Piémont, et contraignit le roi à signer son abdication et à se retirer en Sardaigne, après avoir relevé ses troupes du serment de fidélité et leur avoir ordonné de se soumettre aux Français ; mais nous suivrons les destinées du régiment de Piémont dans toutes les vicissitudes de ces temps orageux qui ont produit tant de révolutions successives.

Lorsqu'en 1798, les troupes républicaines se furent emparées à l'improviste de toutes les places fortes de leur allié, et que le Piémont se trouva réuni à la France, on s'occupa de la réorganisation des troupes. Le 21 pluviôse an VIII les régimens de Piémont, de la Reine et de la Marine formèrent d'abord à Turin la quatrième demi-brigade, et peu de jours après, la troisième demi-brigade de ligne piémontaise, forte de deux bataillons de campagne et d'un troisième de dépôt laissé à Suze. Ce fut la seule demi-brigade piémontaise à laquelle on donna l'uniforme et les drapeaux français.

Le comte de Clermont, ancien colonel du régiment de la Reine, en eut le commandement, et, sous ses ordres, elle fut dirigée sur Bologne ; mais dans cette ville les officiers qui avaient

émigré au commencement de la révolution, reçurent l'ordre de rentrer dans leurs foyers, et Pouwer irlandais, ancien major du régiment de la Marine, prit alors le commandement de la troisième demi-brigade qui se dirigea sur Mantoue, où elle fit partie de la division du général Latrie.

Arrivée dans les rangs de l'armée française, la brigade piémontaise tint à honneur de montrer ce qu'elle était. N'ayant ni solde ni pain, elle marcha sans murmurer sur Vérone. Un jour, harassée de fatigue, elle fait halte auprès de quelques cassines isolées. La première compagnie de grenadiers placée aux avant-postes aperçoit un gros de cavalerie qui se présente lentement et avec confiance à ses vedettes. Les Piémontais ne reconnaissent pas l'uniforme des Hussards Autrichiens dans ces cavaliers soigneusement enveloppés de leurs manteaux; ils les arrêtent pour leur demander le mot de campagne, et M. Audiberti, ancien lieutenant du régiment de Piémont, s'avancait sans défiance à leur rencontre, lorsque deux coups de sabre le tirent de son erreur; les Hussards s'ouvrant alors, à droite et à gauche, démasquent des obusiers dont les projectiles tuent quelques hommes et

incendient les maisons, puis ils s'enfuient de toute la vitesse de leurs chevaux pour éviter la troisième demi-brigade qui marche sur eux la baïonnette croisée.

C'était le prélude de l'action qui allait s'engager sous les murs de Vérone. Placée en première ligne, la troisième demi-brigade se range en bataille dans des vignes, ayant à sa droite le neuvième de dragons et à sa gauche d'autres corps. Bientôt le cri favori des Français : — En avant, en avant ! — domine la fusillade. L'adjudant-général Solignac, passant au galop devant la ligne piémontaise, croit devoir exciter les soldats en leur criant : — Allons, Piémontais, en avant ! — Alors un tambour qui avait servi dans le régiment de Piémont et dont nous regrettons de ne pas savoir le nom, se tourne en souriant vers M. de Cussan et lui dit : — Capitaine, je vais battre la charge, — et il exécute à l'instant même ce signal. Aussitôt la ligne s'ébranle au pas de course, culbute trois forts bataillons autrichiens du régiment de l'archiduc Ferdinand qui fuient de toutes parts et demandent même merci à genoux ; mais si la troisième demi-brigade ne fait pas de prisonniers, elle dédaigne de frapper des ennemis

vaincus, et se contente de briser leurs armes en courant toujours en avant.

Entraînés par leur bouillant courage, les Piémontais ont déjà dépassé d'une demi-lieue toute la ligne française et se trouvent sous Vérone. Au moment où ils cherchent à se rallier, un renfort autrichien de quinze mille hommes sort de la ville; les chevaux-légers de Lobkowitz débouchent aussi à l'improviste d'un chemin creux et coupent la retraite aux soldats éparpillés. C'est en vain que Pouwer s'efforce de rétablir l'ordre; blessé de deux coups de sabre, il tombe avec son cheval percé de coups (1). Le sous-lieutenant de grenadiers Pamparato (déjà sous-lieutenant dans le régiment de la Reine) parvient à réunir quelques hommes qui sauvent heureusement les drapeaux; mais le soir, à l'appel, les compagnies étaient détruites; vingt-deux officiers sont restés sur le champ de bataille ainsi que la plupart des sous-officiers!

Dans cette sanglante affaire, le lieutenant Audiberti reçut douze blessures et le capitaine Hau-

(1) Ce cheval lui avait été donné par le prince de Carignan qui avait commandé le régiment de la marine, et l'affection du major pour le présent de son ancien chef fut en partie cause qu'il fut pris.

tebourg du régiment de Piémont, malgré un coup de sabre qui lui avait partagé la figure, continue de combattre; atteint d'une balle qui le renverse, il se défend toujours, jusqu'à ce qu'un nouveau coup de sabre lui détachant le poignet, il ne sait plus que mourir.

Le neuvième dragons qui se trouvait, comme nous l'avons dit, à la droite de la troisième demi-brigade fut hué par l'armée, pour n'avoir pas soutenu cette poignée de braves, victimes de leur audace, et pendant tout le reste de la campagne, les soldats républicains donnèrent mille témoignages d'estime à leurs nouveaux frères d'armes.

Peu de temps après, la journée du 10 germinal décida la retraite des Français. Les débris des corps Piémontais furent réunis sous les ordres du général Serrurier, et lorsqu'ils traversèrent l'Adda, afin de mettre ce fleuve entre eux et les Austro-Russes, ils furent chargés de couper le pont de Lecco. Pour parvenir à exécuter cet ordre, il fallait s'emparer de vive force d'une maison crénelée où s'était retranchée une compagnie de grenadiers russes qui les incommodait beaucoup par leur feu continuel: on les fit tous prisonniers. Ce furent les premiers soldats de cette nation qui tombaient entre les mains des Piémontais. Re-

passant alors le pont, le lieutenant de Birague le fit sauter.

L'armée républicaine battant toujours en retraite, le capitaine Brun de Cussan, du régiment de Piémont, prit le commandement des débris de la troisième demi-brigade (1). Il se replia sur le lac Majeur, et de là pénétra dans le Novarais. Le peu de soldats qui lui restaient se débandèrent et chacun rentra dans ses foyers.

Les troupes piémontaises reçurent aussitôt l'ordre de se réunir à Saluces où l'on avait envoyé leurs dépôts, lorsqu'un grenadier du régiment de Montferrat, arrivant de Casal, apporta une proclamation du feld-maréchal Souwaroff qui invitait les Piémontais à revenir sous les drapeaux de leur roi légitime. Quittant la cocarde tricolore, soldats et officiers accourent en foule, on réorganise à la hâte des bataillons, entre autre un de Piémont qui fut envoyé à Alexandrie, mais cette dernière réunion du régiment fut de courte durée : la victoire, un instant infidèle aux armées françaises d'Italie, recommence à planer sur leurs drapeaux,

(1) Le capitaine Brun de Cussan commandait la troisième grenadière. Il avait pour lieutenant Mr de Montiglio qui, plus tard, eut sous ses ordres la cent-onzième et pour sous-lieutenant le chevalier de Birague.

et dans les champs de Marengo Bonaparte l'enchaîne pour long-temps.

A la suite des événemens de 1814, le roi Victor-Emmanuel rentra en possession de ses Etats, et le colonel Cacherano d'Osasco fut chargé par ce souverain de réorganiser, dans la citadelle de Turin, le régiment de Piémont infanterie, dont la force fut aussitôt portée à huit compagnies d'ordonnance. Le 5 août 1814 ce corps partit pour Fénestrelles, et peu après pour la Savoie où il fournit de suite un détachement à Bonneville, sous les ordres du lieutenant-colonel Lomellino, un second à Sallanches et un troisième à l'Hôpital.

Le retour de Napoléon de l'île d'Elbe ayant rallumé la guerre en Europe, le roi de Sardaigne, allié de l'Autriche, prit toutes les mesures nécessaires pour défendre ses Etats, et empêcher une nouvelle invasion dans les provinces ultramontaines. D'après ses ordres, le général comte d'Andezeno prit, le 13 juin 1815, le commandement des troupes qui étaient en Savoie, et plaça son quartier général à l'Hôpital où se trouvaient deux faibles bataillons du régiment de Piémont.

La garnison du duché de Savoie était alors

composée du régiment de Savoie qui se réorganisait à Aiguebelle, des régimens de Piémont et de Montferrat, du bataillon des Chasseurs-Italiens et d'une compagnie de canoniers avec quatre pièces; le tout formait un total de trois mille deux cents hommes.

Les Français prenant l'offensive, une de leurs colonnes, forte d'environ quatre mille hommes, descendit des Beauges par le col du Frênes et parut aux avant-postes de l'Hôpital.

Averti de la marche de l'ennemi, le général d'Andezeno avait disposé ses troupes en avant du bourg et avait en outre envoyé une compagnie de Piémont aux fabriques de la Fonderie près de l'Isère.

Les Français, bien qu'éprouvant une vigoureuse résistance, veulent, à tout prix, effectuer le passage de la rivière, afin de forcer la gauche d'Andezeno, mais ils sont long-temps arrêtés par la compagnie du régiment de Piémont qui finit néanmoins par battre en retraite. Alors, en attendant du renfort, les Sardes occupèrent les positions des hautes Alpes qui séparent la Savoie du Piémont.

Le général autrichien baron de Trenck étant venu joindre ses forces à celles du général Ande-

zeno, les Austro-Sardes prirent l'offensive. Divisant leurs troupes en deux colonnes, Trenck prit le commandement de celle qui devait arriver par la grande route sur Conflans et l'Hôpital; il assaillit immédiatement le poste de la Fonderie où les Français retranchés couvraient une tête de pont près du confluent de l'Arli et de l'Isère. Ce général avait avec lui dix compagnies du régiment hongrois Duka, un bataillon de Piémont, la compagnie de Chasseurs-Italiens, cent Hussards, quelques Croates et une demi-batterie.

Aussitôt que le général Andezeno fut arrivé avec sa colonne, l'Hôpital fut attaqué et le pont de l'Arli coupé par les Français. Il ne restait plus que deux rangées de poutres sur lesquelles on avait laissé quelques madriers pour faciliter la retraite; à peine l'arrière-garde eut-elle passée qu'on les jeta dans la rivière.

L'action s'engage par un feu très-vif: Sardes et Allemands rivalisent de bravoure, et malgré l'intrépidité que déployent les Français, ils sont écrasés. Un combat sanglant a lieu dans la grande rue de l'Hôpital, et les Français sont encore contraints de se replier.

Après que le général Trenck eut obligé l'ennemi à repasser l'Arli, il envoya quelques renforts

à d'Andezeno, entr'autres un corps de volontaires de Piémont. Une nouvelle attaque recommence aussitôt; la quatorzième demi-brigade, renommée dans les guerres de l'empire pour son intrépidité, la soutient à la baïonnette. Les généraux Austro-Sardes voyant qu'il est impossible de l'emporter sur un ennemi aussi acharné, incendient quelques maisons avec leurs obusiers: alors les Français évacuent le bourg.

Cette affaire coûta, de part et d'autre, autant de morts que de blessés. Parmi ceux du régiment de Piémont qui se distinguèrent dans cette journée, on cite le capitaine Bruno, le sous-lieutenant Isola, l'adjudant-major Borzarelli et les sergens Seretti et Cibrario.

Le 3 juillet les Austro-Sardes entrèrent dans Chambéry: Piémont était à l'avant-garde.

Le régiment fut alors dirigé sur Grenoble, déjà occupé par les Sardes. Le premier septembre il quitta cette ville pour se rendre à Turin où la paix permettant au roi Victor-Emmanuel de s'occuper de la nouvelle organisation des troupes, le bataillon provincial de Turin et divers détachemens d'autres bataillons de cette catégorie furent incorporés dans les cadres du régiment de Piémont. — A la même époque (1816) ce régiment

appela quatre contingens sous les armes qui, après quelques mois de service, retournèrent dans leurs foyers.

En 1821 le régiment était en garnison à Coni, quand le major Morra qui le commandait en l'absence du colonel de Faverges, reçut, le 12 mars, l'ordre de se rendre dans la capitale à marches forcées. Le régiment arriva la nuit de l'abdication du roi et fut aussitôt caserné avec les Grenadiers-Gardes aux quartiers de la Porte-Susine: puis il reçut l'ordre de partir pour Verceil pendant que l'on réunissait tous les contingens au dépôt qui se trouvait provisoirement à Moncalier, sous les ordres du major Capucino. A la première étape, et pendant le dîner, quelques officiers imbus d'idées constitutionnelles voulurent émettre leurs opinions politiques, mais loin d'obtenir l'assentiment de leurs camarades, ils furent expulsés du corps. Ces officiers devancèrent alors le régiment à sa nouvelle destination, se firent des partisans dans la ville, et, lorsque Piémont arriva à Verceil, ils arrêtèrent le major qu'ils envoyèrent prisonnier à Alexandrie, chassèrent à leur tour les autres officiers, et commandèrent le régiment, en continuant de marcher sur Novare où ils espéraient gagner les autres troupes à leur cause. Mais

le général de la Tour, averti de ce qui s'était passé, pour obvier à un contact qu'il présumait pouvoir être dangereux, répartit le régiment aux avant-postes dans différens endroits.

Sur ces entrefaits, le colonel du corps, M. de Faverges, arriva de Naples où il avait été envoyé en mission : il fut aussitôt averti par le comte de la Tour de l'état dans lequel se trouvaient ses subordonnés : — « Général, lui dit M. de Faverges, je connais mon régiment, et j'en réponds ! « Laissez-moi leur parler et je vous assure que le « roi n'aura pas de troupes plus dévouées ». Donnant aussitôt l'ordre de réunir à Trecate les différens détachemens de Piémont, le colonel de Faverges arrive au moment où tout le corps était rassemblé. Il fait former le carré et parle au régiment avec une énergie si entraînante que, lorsqu'il ordonne à ces hommes étonnés de serrer leurs rangs pour en faire sortir eux-mêmes ceux dont la fidélité au roi était douteuse, une dizaine d'officiers et une vingtaine de sous officiers se trouvèrent à l'instant poussés hors de l'alignement. Formant alors le régiment en colonne, il se dirige sur le quartier général où il arrive aux cris répétés de « Vive le roi ! ».

Les constitutionnels ayant été battus à l'affaire

de Novare, le régiment de Piémont fit partie des troupes royales qui entrèrent dans Turin le 8 avril: le 20 du même mois il marchait sur Gênes d'où l'on congédia peu à peu tous ses contingens.

En 1832, la brigade de Piémont fut partagée et composa deux régimens, le premier et le second. A la place des contingens on forma huit classes *temporaires* sans compter les classes de l'armée de réserve (1).

Tous les genres de gloire semblaient réservés au régiment de Piémont: nous l'avons vu combattre avec succès, supporter les revers avec honneur, prouver sa fidélité au roi dans des circonstances difficiles, le voici maintenant aux prises avec le cholera qui, en 1835, vint répandre la terreur au milieu des populations du littoral de la Méditerranée. Ce n'était plus la mort à affronter sur les champs de bataille, c'était une mort hideuse qui attaquait ses victimes et qu'on ne pouvait ni éviter ni braver avec gloire. La brigade de Piémont était alors en garnison à Nice: le capitaine Nasi, commandant les trois compagnies renfermées dans la Darse de Villefranche, fut cité à l'ordre de l'armée pour l'abnégation avec laquelle

(1) Voyez *Etudes militaires* par le vicomte de Choulot, et le *Spécimen sur l'armée sarde*.

il sacrifia sa vie afin d'assurer soins et secours à ses subordonnés.

En 1839, le premier et le deuxième régiment de Piémont prirent, par leur ancienneté dans l'infanterie, les numéros troisième et quatrième. Dans toutes les circonstances, ces deux régimens ont su mériter la bienveillance du souverain et captiver l'estime des villes où ils se trouvaient en garnison.



NOMENCLATURE DES COLONELS

DU

RÉGIMENT DE PIÉMONT

3^{me} et 4^{me}

- 1664 — Chev. de MAGLIANO.
- 1665 — Comte ROERO, *colonel en second.*
- 1678 — Marquis de la PIERRE.
- 1692 — Chev. de la ROCHE D'ALLERY.
- 1702 — Chev. RENAUD DE BLAGNAC.
- 1707 — Marquis d'ENTRAGUES.
- 1719 — Chev. MISSAGLIA GIOVANNI.
- 1725 — Comte RUVTOSKI FEDERICO.
- 1730 — Comte CANALIS DE CUMIANA.
- 1734 — Chev. CANALIS DE CUMIANA.
- 1745 — Comte SETTO.
- 1746 — TRAUN BONAVENTURA.
- 1747 — FRANÇOIS TANA.

- 1756 — Comte JOSEPH MAZZETTI.
1765 — Chev. NOVARINA DE S. SEBASTIEN.
1774 — Chev. OCTAVIEN RAMBAUDI.
1776 — Chev. PHILIPPE MARCISA.
1783 — Chev. ETIENNE RADICATI DE COCCONATO.
1787 — Chev. LOUIS CISA DE GRESY.
1792 — Chev. FERRERO DE LA MARMORA.
1794 — Chev. GIANAZZO DE PAMPARATO.
1814 — Chev. CACHERANO D'OSASCO.
1818 — Marquis de FAVERGES.
1822 — Baron de la FLÉCHÈRE,
1830 — Chev. EUSEBIO BAVA.

FORMATION SUR DEUX RÉGIMENS

1^{er} Régiment aujourd'hui 3^{me}

- 1831 — Chev. EUSEBIO BAVA.
1832 — Chev. CABIATI.
1839 — Chev. CASTELNOVO DE TORAZZO.
1839 — Don MANNO.

2^{me} Régiment aujourd'hui 4^{me}

- 1831 — Chev. SPAGNOLINI.
1836 — Chev. GARRETTI DI FERRERE.
1843 — Baron CORPORANDI D'AUVARE.

NOTICE HISTORIQUE
POUR SERVIR À L'HISTOIRE
DE LA BRIGADE D'AOSTE
5^e ET 6^e D'INFANTERIE DE LIGNE
(RÉGIMENT DE FUSILIERS).



Dans les premiers jours du mois de mai 1814, deux vaisseaux cinglaient à travers la Méditerranée; l'un ramenait joyeusement le roi de Sardaigne dans ses Etats; l'autre, sur lequel était Napoléon, se dirigeait vers l'île d'Elbe. A la vue du navire, conduisant en exil celui qui avait dépouillé la maison de Savoie de sa souveraineté, le comte de Roburent invita le roi à venir contempler l'humiliation de l'empereur : — « Non, répondit Victor-Emmanuel à son grand écuyer; — Non, « il ne serait pas généreux d'insulter par notre « joie et notre présence un ennemi vaincu ».

Ce trait, plein de noblesse, suffit pour faire apprécier le caractère d'un prince dont le souvenir se rattache intimement au corps qui fait le sujet de ce chapitre; car n'étant encore que duc d'Aoste, il fut nommé colonel du régiment de Fusiliers qui, à dater de cette époque, prit le nom d'Aoste.

La présentation du jeune prince au régiment eut lieu à Alexandrie, le 16 mai 1776, par le comte de Frinco, gouverneur de la ville. Des fêtes brillantes furent données à cette occasion; Victor-Emmanuel, libéral comme ses ancêtres, fit présent d'un cheval au colonel de Malines, d'une paire de pistolets garnis en argent d'un précieux travail au lieutenant-colonel et majors, d'une épée à tous les officiers et cadets et de trois mille francs aux sous-officiers et soldats (extrait d'un manuscrit sur le régiment d'Aoste par le comte Millet de St-Alban) (1).

(1) Joseph Millet, comte de St-Alban, chevalier de Saints Maurice et Lazare, naquit à Chambéry et fut élevé à l'Académie militaire de Turin, d'où il sortit en 1738, sous-lieutenant dans le régiment de Fusiliers. Nommé colonel du même corps en 1781, puis major-général d'infanterie le 6 avril 1789, il obtint en 1792, pour récompense de ses longs services, le gouvernement de la ville et de la forteresse de Montmélian. Ce brave militaire fut chargé de l'éducation du

Si la marche du temps et les progrès de la civilisation changent le sort des peuples en modifiant leur existence politique, jamais les princes de la maison de Savoie n'ont été opposés à cette marche progressive; placés à la tête de leurs sujets, ils ont toujours cherché avec sagesse et sollicitude à répondre aux besoins de leur époque, soit par des traités avantageux ou des alliances utiles au pays, soit en conciliant la dignité de la couronne avec les intérêts du plus grand nombre.

Le mieux moral, en Piémont, s'opère sans faste, sans bruit, mais sans jamais rétrograder; il s'accroît, comme le royaume lui-même a grandi, par la persévérance et la raison éclairée de ses souverains. Dirigé par une main prudente et habile le vaisseau de l'Etat chemine paisiblement et conduit les peuples vers un avenir meilleur à travers les flots que les passions cherchent à soulever sourdement autour de lui

prince Charles de Carignan. Ayant pris part à toutes les guerres sous le règne du roi Charles-Emmanuel III, il rédigea un journal des opérations militaires où se trouva le régiment de Fusiliers. Cet ouvrage manuscrit, nous a été communiqué avec une obligeance infinie par le fils de l'auteur, sénateur à Chambéry.

Des améliorations successives dans les diverses branches de l'administration civile et militaire, signalent, chaque année, cette tendance vers le bien-être du pays. Dans un Etat essentiellement militaire par sa position, le premier soin de ses souverains a toujours été pour le perfectionnement des choses qui ont rapport à la guerre; aussi l'armée n'a jamais cessé d'être maintenue, par ces princes guerriers, au niveau des grandes puissances de l'Europe pour tout ce qui tend à perfectionner les moyens d'attaque et de défense.

Dès le commencement de son règne glorieux, Victor-Amédée tourna toute son attention vers l'art de la guerre: en 1690, par son ordre, le comte de la Trinité organisa un régiment, d'abord composé de quinze compagnies de quarante hommes chacune, et augmenté, en 1694, d'un bataillon de dix compagnies de soixante hommes, levées par le marquis de Sales. Ce corps, auquel on donna le nom de *Fusiliers* parcequ'il fut armé de fusils, fut destiné, lors de sa création, à escorter et à défendre l'artillerie, et, au besoin, à marcher en ligne comme le reste de l'infanterie.

Le régiment de Fusiliers était à peine organisé qu'il reçut l'ordre de rejoindre l'armée que Victor-

Amédée II, alors allié de l'Autriche, opposait à **Louis XIV**. Le drapeau qu'il venait de recevoir il le déploya avec honneur sur le champ de bataille de Staffarde, où, chargé de défendre des cassines, situées en avant des premières lignes de l'armée austro-piémontaise, il repoussa vigoureusement le général français, **M. de St-Sylvestre**. Malgré les attaques réitérées de l'ennemi, le régiment de Fusiliers n'abandonna le poste périlleux qui lui avait été confié, que lorsque **Victor-Amédée**, désespérant de la victoire, donna le signal de la retraite (18 août 1690).

L'année suivante ce corps fit partie du camp que le duc de Savoie avait établi près de Turin pour protéger sa capitale, menacée par **Catinat** qui venait de détruire la forteresse d'Avigliana et d'incendier le château de Rivoli. — A la vue des flammes dévorant la demeure favorite de **Victor-Amédée**, l'armée piémontaise déplorait amèrement ce désastre. Le prince, touché de ces témoignages d'intérêts, fit alors cette belle réponse à ses soldats : — « Plût à Dieu, que tous
« mes palais fussent ainsi réduits en cendres, et
« que l'ennemi respectât les chaumières et les
« maisons de mes sujets ! »

La guerre durait depuis deux ans, et déjà les

ennemis étaient maîtres de la Savoie et du comté de Nice, lorsque Victor-Amédée marcha sur Pignerol, occupé par les Français depuis le fatal traité de Cherasco (en 1630). A l'approche du duc de Savoie, M. de Tessé, commandant de la ville, loin de rester inactif, fit élever des retranchemens entre le château de Pignerol et le fort de Ste-Brigitte, devant les murs duquel la tranchée fut ouverte le 30 juillet 1693. Un feu des plus vifs commence de part et d'autre, les parapets s'écroulent, et les assiégés, décimés par les boulets, remplacent sans cesse leurs morts et leurs blessés par de nouvelles troupes que M. de Tessé détache de la place. Enfin, après quatorze jours d'une défense opiniâtre, les Français, protégés par une sortie de la garnison de la ville, abandonnèrent Ste-Brigitte et défilèrent vers Pignerol, tandis que les Piémontais entraient dans la forteresse qui n'était plus, il est vrai, qu'un monceau de ruines.

Le régiment de Fusiliers se distingua particulièrement pendant ce siège, en coopérant, le 8 août, à la prise d'une redoute et de la position du Belvédère qui devait faciliter la descente du fossé.

Informé que des renforts arrivaient journalle-

ment à Fénestrelles où se trouvait Catinat, Victor-Amédée, pour éviter les longueurs d'un siège, entreprit de bombarder Pignerol, mais apprenant que les troupes françaises se jetaient en Piémont, le duc de Savoie se décida à la retraite, après avoir lancé plus de quatre mille bombes sur la ville.

Ce fut près d'Orbassano, à quelques kilomètres de Turin, dans les champs de la Marsaille, que les deux armées se retrouvèrent en présence.

En formant son ordre de bataille, Victor-Amédée avait fait élever quelques retranchemens à la droite de sa première ligne et sur le front de son infanterie devant laquelle se trouvaient, en batterie, vingt-neuf pièces de canons soutenues par le régiment de Fusiliers.

Le duc de Savoie qui n'avait que vingt-cinq mille hommes à opposer aux quarante mille Français commandés par Catinat, se vit pourtant au moment de remporter la victoire : plein d'ardeur, à la tête de son aile droite, il attaque et pousse si vivement ses adversaires que tout plie et cède devant lui. Mais il n'en était pas de même à sa gauche, débordée par un ennemi supérieur; les Espagnols lâchèrent pied et l'acharnement des Piémontais à disputer seuls une victoire qui leur

échappait, ne fit que rendre leur perte plus considérable. Le régiment de Fusiliers, entr'autres, se fit hâcher près des pièces qu'il avait été chargé de soutenir.

Cette journée (8 octobre 1693) coûta aux Austro-Piémontais neuf à dix mille hommes, presque toute leur artillerie et trente drapeaux. Le duc de Schomberg, les marquis de Parella et de St-Thomas, le chevalier Simeoni furent comptés parmi les morts, tandis que les chevaliers de Palavicini, de Pamparato, les marquis de Carail et de Gattinara furent faits prisonniers.

Victor-Amédée, en se retirant, occupa les positions de Pancalier et de St-Felice sur la rive gauche du Pô, et le général français alla ravitailler Casal. Cette place, une des plus importantes de l'Italie, était également convoitée par les Autrichiens et par les Piémontais ; le duc de Savoie, sur qui pesait en grande partie tout le fardeau de la guerre, était décidé à tous les sacrifices plutôt que de voir Casal aux mains de l'Autriche ; ce prince, d'ailleurs, était mécontent de ses alliés et désirait ardemment la paix ; il entra donc en négociation avec Louis XIV, et, d'après un accord secret, vint mettre le siège devant la capitale du Montferrat. La tranchée fut ouverte

dans la nuit du 27 juin 1695 et le 8 juillet, les assiégeans se logèrent sur les glacis. M. de Créneau, gouverneur de Casal, en vertu d'un ordre du cabinet de Versailles, demanda alors à capituler, à condition que la place serait complètement démantelée et remise au duc de Mantoue. Victor-Amédée accéda avec joie à des propositions qui remplissaient son but; Casal, un des boulevards de la Lombardie, ne devait ainsi appartenir ni à la France ni à l'Autriche. Le régiment de Fusiliers qui avait toujours été fort exposé durant ce siège de convention, eut à regretter la perte d'un grand nombre d'officiers et de soldats.

Cependant le cabinet de Vienne, exaspéré d'avoir perdu ses espérances sur Casal, voulait continuer la guerre; mais le duc de Savoie, dont les Etats étaient depuis long-temps le théâtre des hostilités, finit par écouter les propositions de paix que lui offrait la France et déclara aux Autrichiens que, s'ils n'acceptaient pas la neutralité de l'Italie, il s'unirait à la France pour les y forcer. L'exécution suivit de près la menace, et Victor-Amédée s'avança aussitôt sur Valence à la tête de l'armée Gallo-Piémontaise. Les Austro-Espagnols, en garnison dans cette place, voyant la tranchée ouverte et craignant de perdre la Lombardie, eu

prolongeant une résistance qui pouvait compliquer pour eux la marche des événemens, obtinèrent aux conditions qu'on leur proposa et évacuèrent la ville.

La paix de Ryswick, signée le 20 septembre 1697, rendit enfin la tranquillité à l'Europe et permit à Victor-Amédée de s'occuper du bien-être intérieur de ses Etats; mais il fallut d'abord y rétablir l'ordre. La province de Mondovi refusait de payer les impôts que le reste du Piémont supportait sans murmures : les communes de Briaglia, de Bastie, de Pasco et de Molline levèrent l'étendard de la révolte. Après quelques premiers succès contre des troupes disséminées, les insurgés s'emparèrent de Montalto, de Monesté et enfin de Notre-Dame de Vico, où un régiment fut même obligé de se replier. Le général Des Hayes, comte de Mussano, marcha alors contre eux à la tête d'une forte colonne composée de la milice sédentaire de Mondovi, des milices du marquisat de Saluces, des provinces de Pignerol, de Fossano, de Coni et de quelques régimens de ligne, parmi lesquels se trouvait celui de Fusiliers. Après plusieurs combats sanglans, où les troupes attaquaient d'abord l'arme au bras ces fanatiques exaspérés, les rebelles furent complè-

tement défaits, les villages, foyers de l'insurrection, détruits, et les habitans, au nombre de quatre-cent-quarante-cinq familles, dispersés dans le Verceillais, où Victor-Amédée, dans sa paternelle sollicitude, leur accorda un revenu en biens fonds, égal à celui qu'ils avaient perdu.

Dans le but de rappeler au souvenir de l'armée un des beaux faits de l'histoire militaire du Piémont, nous intercalons dans les fastes brillans de la brigade d'Aoste, un trait de dévouement donné en 1690, durant la longue guerre que nous venons de décrire, par un régiment qui portait aussi le nom d'Aoste, et qui avait été enrôlé, en 1646, par M. de Chaland.

Avant le commencement de la guerre, et sur les sollicitations de Louis XIV, Victor-Amédée II avait envoyé en France, pour faire la campagne de Flandre, les régimens d'infanterie d'Aoste, de la Marine et de Nice; mais, en 1691, la guerre ayant été déclarée entre la France et la Savoie, les régimens piémontais furent désarmés et incorporés dans l'armée française. Quant aux officiers, on leur fit en vain les promesses les plus avantageuses pour les engager à prendre du service en France, pas un ne voulut combattre

contre sa patrie ni abjurer ses sermens de fidélité envers son souverain. Louis XIV, qui admirait la noblesse des sentimens, même chez ses ennemis, fut touché d'une conduite si délicate; il fit appeler à Versailles MM. de la Chiusa, d'Alès et de Frussasque, colonels de ces régimens, leur fit délivrer des passeports, et leur offrit l'argent nécessaire pour retourner en Piémont avec leurs officiers. Ces dignes chefs acceptèrent les passeports, mais refusèrent toute indemnité; ils vendirent leur vaiselle et leurs équipages pour subvenir aux besoins de leurs subordonnés qui, au nombre de quatre-vingt-dix, arrivèrent à Turin après une marche aussi longue que pénible dans le cœur de l'hiver. A l'exemple de leurs officiers, la plupart des soldats des régimens d'Aoste, de la Marine et de Nice abandonnèrent les rangs ennemis, et, bravant mille dangers, traversèrent toute la France, franchirent les Alpes et vinrent se rallier sous les drapeaux de leur souverain.

La succession au trône d'Espagne ayant, en 1700, rallumé les prétentions des maisons de Bourbon et d'Autriche, la Savoie s'unit à la France, et Victor-Amédée fut déclaré généralissime des armées Gallo-Piémontaises; mais ce ne fut

qu'un vain titre; l'autorité était entre les mains du maréchal de Villeroi qui, par sa présomption et son ineptie, compromit la position de l'armée. Le premier septembre 1701 il attaqua les Autrichiens retranchés à Chiari, et s'obstina à un combat inégal, malgré les avis de Victor-Amédée, de Catinat, de Tessé. Tel était l'entêtement du maréchal de Villeroi qu'il ne voulut se retirer qu'après avoir perdu quatre mille hommes, parmi lesquels le régiment de Fusiliers laissa aussi son contingent de braves.

Quoiqu'étrangère à l'histoire du Piémont, nous ne pouvons oublier de citer ici une réponse de Catinat qui ferait honneur aux plus grands hommes de l'antiquité, et qui trouvera de l'écho dans le cœur des militaires de toutes nations. Au combat de Chiari, à la suite de plusieurs charges meurtrières, il ralliait encore ses troupes, lorsqu'un officier général lui dit: — « Monsieur le maréchal, vous nous entraînez à une mort certaine. — C'est vrai, répondit froidement Catinat, la mort est devant nous, mais la honte est derrière!»

La position du duc de Savoie devenait de plus en plus critique: justement mécontent de la France qui s'emparait de toutes les places de la Lombardie, des généraux qui l'accablaient de

dégoûts, il recevait, d'un autre côté, les propositions avantageuses que le prince Eugène lui faisait au nom du cabinet de Vienne: néanmoins, il est demeuré prouvé que ces propositions n'avaient point été acceptées; mais la France craignit une défection à laquelle ses généraux eux-mêmes poussaient Victor-Amédée par leurs vexations. Elle prit ses soupçons pour des réalités, tant il est vrai qu'on croit toujours trop facilement ce qu'on redoute, et elle mit le comble à ses mauvais procédés par l'ordre envoyé au duc de Vendôme de désarmer les troupes piémontaises qui servaient dans son armée. Le 29 septembre à San-Benedetto sur la Secchia, ce projet fut mis à exécution, comme nous l'avons déjà raconté dans l'histoire du régiment des Gardes.

Victor-Amédée ressentit vivement l'injuste agression que Louis XIV venait de lui faire à San-Benedetto et y répondit par une déclaration de guerre. Cette détermination électrisa les Piémontais; il y a chez ce peuple un tel sentiment de l'honneur et de la dignité nationale, que dans cette circonstance en apprenant la détermination énergique du souverain, tous s'offraient pour venger une insulte faite par un puissant voisin, et cette exaltation fut portée si loin que le gouver-

nement fut obligé de désarmer ceux qui n'étaient pas militaires afin d'empêcher que la guerre ne commençât par des vèpres siciliennes.

Quelques historiens ont reproché à Victor-Amédée d'avoir, en cette circonstance, manqué de fidélité à Louis XIV, et de s'être armé contre ses deux gendres, comme si le duc de Savoie était né vassal de la France, ou que les liens de famille eussent dû faire oublier au souverain ses devoirs envers ses sujets.

Durant les campagnes de 1704, 1705 et 1706, le régiment de Fusiliers se signala par sa bravoure et son dévouement; lors du siège de Turin il faisait partie de l'armée de Victor-Amédée et compta parmi ses morts un officier très-distingué, le comte Govéan, capitaine de grenadiers, tué dans la sortie du 29 au 30 juin. Le régiment se trouva à la sanglante bataille qui délivra la capitale du Piémont, et, pour compléter les cadres d'un troisième bataillon, que l'on forma en 1709, on fonda dans ses rangs le régiment de St-Giulia, digne de coopérer à la réputation qu'avaient acquise les braves Fusiliers.

En 1710 le régiment de Fusiliers avec le corps d'armée austro-piémontaise confié au général comte de Daun, partirent d'Orbassano en sui-

vant la route de Coni, et le 8 juillet, ils campèrent à Demonte dans la vallée de la Stura. L'intention des alliés était de marcher sur Gap pour soutenir les mécontents du Dauphiné. Mais le maréchal de Berwick, par les dispositions qu'il prit à propos, fit échouer leurs desseins. Néanmoins, dans la vallée de Barcelonnette, le château de l'Arche fut enlevé à l'ennemi par l'intrépidité du régiment de Fusiliers qui, bravant un feu terrible, monta le premier à l'assaut et planta le drapeau de Savoie sur les parapets de la forteresse.

Si l'équilibre politique établi en Europe par le traité de Westphalie, fut utile à l'indépendance des différens petits Etats et mit un frein à l'ambition des grandes puissances, il eut aussi des suites funestes en faisant éclore à chaque événement politique, des guerres générales, ruineuses pour les familles et désastreuses pour les peuples. Ainsi, par exemple, en 1733, parceque la noblesse polonaise n'est pas d'accord pour l'élection d'un roi, l'Autriche, la Russie, la France, l'Italie prennent les armes, et viennent vider leurs différends dans les plaines de la Lombardie.

Dans cette circonstance, Charles-Emmanuel III s'unit à son neveu Louis XV qui, tout en soutenant

la validité de l'élection de Stanislas Leczinski au préjudice de l'électeur de Saxe, ne visait qu'à diminuer la puissance de la maison d'Autriche en Italie, car alors l'empereur étendait sa domination, dans la péninsule, sur la Lombardie, le duché de Mantoue, les fiefs impériaux enclavés dans la Ligurie et le Piémont, les ports de Toscane et le royaume des deux Siciles.

Le feld-maréchal de Daun, gouverneur du Milanais, n'apprit la réunion de l'armée gallo-sarde que par son arrivée sur la frontière. Tout cède devant les troupes coalisées; Charles-Emmanuel est partout victorieux, et, pendant que ce prince s'éloigne pour quelques jours du théâtre de la guerre, ses soldats et ceux de la France, commandés par le maréchal de Coigny, gagnent, en 1734, la célèbre bataille de Parme. Les Autrichiens disputèrent la victoire avec tant d'acharnement que le terrain était jonché de cadavres. Le nombre des morts et des blessés fut égal de part et d'autre : les alliés comptèrent près de six mille morts et les Autrichiens six mille deux cents; mais ils eurent à déplorer la mort de leur général en chef le comte de Mercy. Le régiment de Fusiliers perdit dans cette journée, à la fois meurtrière et glorieuse, un tiers de ses soldats et

un grand nombre d'officiers, entr'autres le lieutenant-colonel Bulgaro', le comte d'Airasca , le comte Bagnolo et M. Corsiglia.

Lors de la guerre pour la succession à l'empire, en 1742, le roi Charles-Emmanuel embrasse le parti de Marie-Thérèse, et marche contre les Espagnols qui se trouvent près de Modène. M. de Montemar qui les commandait n'ayant fait aucun mouvement pour défendre la ville, Charles-Emmanuel y entre pendant que la garnison se renferme dans la citadelle dont il commence le siège. Les Espagnols font une sortie le lendemain, mais sont vivement ramenés par le régiment de Fusiliers commandé par le comte de Cinsano. Cent pièces de canons prennent alors position et ouvrent un feu terrible contre la citadelle; la garnison perd tant de monde qu'elle est obligée de se rendre à discrétion. La prise de la Mirandola suivit celle de Modène, et, dans ces deux occasions, le régiment de Fusiliers fut continuellement exposé dans les tranchées.

Le duc de Montemar battant toujours en retraite, Charles-Emmanuel le poursuit jusqu'à Rimini; mais ayant appris que l'infant don Philippe entrait en Savoie, ce prince se hâta de

quitter la Romagne, à la tête d'une partie de ses troupes, pour venir défendre ses propres Etats. Le régiment de Fusiliers fut un des corps qui, sous les ordres du général baron de Lornay, pénétra en Tarentaise par le petit Saint-Bernard. Les Espagnols se replièrent promptement et ne se crurent en sûreté que sous le canon du fort de Barreaux. Mais, revenus de leur terreur, ils reprirent bientôt l'offensive et forcèrent à leur tour les Sardes à reculer. Le régiment de Fusiliers, qui était à l'arrière-garde, tint et repoussa plusieurs fois l'ennemi à Aiguebelle et à Saint-André.

Lors du combat livré dans ce dernier village, le colonel des Fusiliers, ayant un avis important à communiquer au baron de Lornay, commandant l'arrière-garde, chargea un de ses sergens, nommé Baruffi (de Mondovi), de porter un billet au général. Baruffi parvient à sa destination malgré le feu continu d'un détachement ennemi qu'il est obligé d'affronter. Présenté à M. de Lornay, il pâlit subitement, chancelle et s'assoit sur un quartier de roc sans proférer une parole. Etonné et pressé, le général l'interpelle vivement; Baruffi en cherchant à se relever découvre sa poitrine une balle l'avait traversée! — M. de

Lornay tendit la main à ce brave et chargea un de ses aides-de-camp de le faire soigner particulièrement, et lorsqu'il fut guéri, le roi le promut au grade d'officier (nous avons tiré ce trait d'un ouvrage manuscrit du chevalier Philippe Ferrero, intitulé *Il soldato piemontese*) (1).

La retraite de l'armée sarde fut désastreuse. On était à la fin de décembre ; beaucoup d'hommes moururent de froid en traversant le Mont-

(1) Le chevalier Philippe Ferrero d'une ancienne famille originaire de Biella, naquit à Carignano en 1780. Il entra comme officier au service d'Autriche, mais en 1806 Napoléon ayant promulgué un édit qui obligeait les sujets des Etats réunis à la France de quitter les armées étrangères, le chevalier Ferrero donna sa démission en Autriche et fut remplacé dans le régiment de Dalmatie. Cet officier fit avec distinction les campagnes d'Autriche et de Russie : le 18 mai 1809, à la tête de quelques braves, il emporta d'assaut une redoute à Tervis, enleva un drapeau à la bataille de Malo-Jarolawetz en Russie (24 octobre 1812), et dans un combat en Illyrie en 1813, il réussit à arracher son colonel des mains de l'ennemi. En récompense de son brillant courage, il fut nommé chef de bataillon et reçut l'ordre de la Couronne de fer. A la restauration il s'empressa de rentrer au service de son souverain légitime et mourut à Coni, en 1820, major dans le régiment d'Aoste et décoré de l'ordre militaire de Savoie. M. Antoine Lissoni, dans un ouvrage intitulé *Compendio della Storia militare italiana*, en fait les plus grands éloges.

Cenis où soufflait la tourmente, et où la route était alors presque impraticable. Cette campagne coûta plus de monde que deux batailles perdues : c'est la seule faute militaire qu'on puisse reprocher à Charles-Emmanuel III et il en conserva toute sa vie un souvenir pénible.

De retour en Piémont, le régiment de Fusiliers prit ses quartiers d'hiver à Pignerol : d'affreuses maladies, suite des rigueurs de la campagne, le décimèrent. On observa qu'aussitôt après la mort des hommes, les parties du corps qui avaient le plus souffert de l'excès du froid se détachaient et entraient immédiatement en putréfaction. — Après cent-vingt jours de repos, le régiment rentra en campagne le 25 août 1743.

Les généraux gallo-espagnols agissaient mollement et laissèrent écouler plusieurs mois sans faire le moindre mouvement sur les frontières. Charles-Emmanuel présuma avec raison que l'intention de l'infant don Philippe était de pénétrer en Piémont par les vallées des Alpes : fortifiant donc la crête des montagnes, depuis le Mont-Blanc jusqu'à la mer, par une ligne de camps retranchés, Charles-Emmanuel resta avec son armée entre Pignerol et Coni, prêt à voler au secours de ses positions armées, et cantonna une partie

de ses troupes aux environs de Bellin. En effet, trente mille Gallo-Espagnols rassemblés à Briançon s'avancèrent, par les cols de Saint-Véran et d'Agnel, dans la vallée de Vraita pour attaquer cette position. Le combat s'engage vivement, le régiment de Fusiliers donne de nouvelles preuves d'intrépidité, et après trois jours d'efforts infructueux, les assaillans, battus sur tous les points et craignant de se voir arrêtés par les neiges dans leur retraite, reprirent en toute hâte la route du Dauphiné, laissant plus de quatre mille morts, douze pièces de canons et tout leur bagage.

L'infant don Philippe perdit dans cette expédition ses équipages et toute son argenterie; le roi Charles-Emmanuel les lui fit rendre avec cette courtoisie chevaleresque qui distingue les princes de la maison de Savoie.

L'armée sarde, après ce dernier fait d'armes, prit ses quartiers d'hiver, et le régiment de Fusiliers fut envoyé à Nice.

En 1744 les cabinets de Madrid et de Versailles se décidèrent à faire attaquer les Etats-Sardes par la côte de Provence; les armées de ces puissances devaient pénétrer par Nice que le lieutenant-général, marquis de Suze, frère naturel du roi, fut chargé de défendre. Ce général ne pou-

vant tenir dans une ville ouverte de toutes parts, fit construire une ligne de retranchemens sur les hauteurs environnantes: ces retranchemens furent garnis de l'artillerie des vaisseaux anglais qui croisaient sur les côtes. Ce fut dans ces positions que l'on attendit l'armée gallo-espagnole commandée par le prince de Conti et l'infant don Philippe. L'attaque dura plusieurs jours et fut aussi vive que la défense; néanmoins les Sardes, manquant de munitions, essayèrent vainement de résister à l'arme blanche; la bravoure impétueuse des Français l'emporta. Le marquis de Suze fut culbuté, lui-même fait prisonnier ainsi que cinq bataillons, parmi lesquels se trouvait le deuxième du régiment de Fusiliers. Ce revers aurait été suivi de la déroute entière des troupes du roi, sans la fermeté du commandeur de Cinsano qui remplaça le marquis de Suze et fit un instant pencher la victoire de son côté. Mais ne pouvant recevoir à temps les renforts de Saourges, et étant menacé d'un nouvel assaut, il fut contraint de s'embarquer avec ses troupes sur la flotte anglaise et de se retirer momentanément à Oneille.

Après avoir séjourné vingt jours dans les environs de cette ville, le premier bataillon de Fusiliers fut envoyé au secours de Coni où il arriva le

2 août et bivouaqua dans le chemin couvert entre les redoutes. Le 17, profitant d'une sortie de la garnison, il réussit à pénétrer dans la place, alors défendue par l'intrépide Leutron dont le courage et la constance forcèrent enfin les ennemis à lever le siège le 22 octobre 1744. — Le bataillon eut encore trente hommes tués et vingt-deux blessés dans ces derniers jours de campagne.

Le premier bataillon de Fusiliers souffrit ensuite beaucoup en 1745 au siège de Valence, où M. de Balbian, qui commandait la place pour Charles-Emmanuel, faisait exécuter des sorties continuelles. Enfin cet officier, aussi brave qu'intelligent, se voyant hors d'état de résister plus long-temps, encloua ses canons, jeta ses munitions dans le Pô et sut profiter d'un brouillard épais pour passer inaperçu au milieu des assiégés.

Dans la campagne suivante, au col de Sestrières, le bataillon de Fusiliers empêcha M. de Lautrec d'enlever cette position. Le régiment parvint bientôt à recompléter ses cadres et coopéra à la prise d'Asti, où, sous les ordres du chevalier de Martini, il força la tête-de-pont que l'ennemi avait jeté sur le Tanaro. La délivrance d'Alexan-

drie, assiégée par les Gallo-Espagnols, fut la conséquence de la perte d'Asti, tandis que Valence, serrée de près par le roi de Sardaigne, fut réduite à capituler sous les yeux du maréchal de Maillebois, après une vigoureuse défense qui éclaircit de nouveau les rangs du régiment de Fusiliers. M. de Martini, toujours à la tête de cette vaillante troupe, poursuivit ensuite les Français dans la vallée de la Bormida.

Le régiment de Fusiliers trouva encore l'occasion de se signaler particulièrement à la défense du château d'Acqui. Le comte Setto, capitaine du régiment qui commandait la petite garnison d'Acqui, arrêta, pendant plusieurs jours, l'armée française devant cette place de peu d'importance. A la sommation du maréchal de Maillebois qui lui intimait l'ordre de se rendre, Setto répondit qu'il ne connaissait que son devoir, et qu'il espérait le faire bravement. L'assaut fut aussitôt ordonné; mais les assaillans, malgré leur nombre, repoussés avec grande perte, durent entreprendre un siège en règle; ils établirent leurs batteries et commencèrent à battre en brèche. Dépourvu d'artillerie, Setto plaça sa vaillante troupe derrière des palissades, d'où ses hommes dirigeaient leur fusillade à coup sûr. Les Français se

précipitent alors avec fureur sur ces retranchemens et passent au fil de l'épée une vingtaine des défenseurs qui n'ont pas le temps de se retirer dans le château. Ceux qui y étaient renfermés font, à bout-portant, des décharges si à propos, que les Français sont de nouveau forcés de se retirer. Enfin, après quatre jours de siège et deux assauts repoussés sans artillerie, le capitaine Setto se rendit à discrétion, ayant mis plus de quatre-cents hommes hors de combat. — Parmi les braves que le régiment eut à regretter, on compta un officier, M. Berton de Sambuy, tué.

Sur ces entrefaites, les Anglais qui de tout temps cherchaient à faire le plus de mal possible à la France, pressèrent le roi de Sardaigne d'envahir la Provence. Ce prince, bien que n'approuvant pas le plan de campagne proposé par ses alliés, joignit dix-huit bataillons d'infanterie aux troupes de Marie-Thérèse reine de Hongrie, destinées à passer le Var sous les ordres du comte de Brawn. Le 30 novembre 1746, ce général traversa le fleuve, et le régiment de Fusiliers contribua à la prise de Cannes, de Grasse, de Clavières, de Draguignan et au siège d'Antibes. Depuis le Var jusqu'à la Durance, les Austro-Sardes levaient des impôts et ils pouvaient se considérer

comme maîtres du pays, lorsqu'un événement imprévu vint détruire toutes leurs espérances.

Le général Botta, commandant les huit mille Autrichiens en garnison à Gênes, faisait sortir de l'arsenal de cette ville une partie de l'artillerie pour l'embarquer et l'envoyer à l'armée de Provence, lorsqu'un officier autrichien mécontent de la lenteur des ouvriers génois en frappa un à coup de bâton. Cet outrage fut le signal de l'insurrection ; les cris de liberté, de vengeance retentissent de toutes parts ! La foule exaspérée enfonce les boutiques des armuriers, s'empare des fusils, des épées, des pistolets, investit l'arsenal, massacre les gardes, fait quatre mille prisonniers et le général Botta, forcé d'abandonner la ville, se vit contraint de se retirer à Novi.

Cette révolution fit manquer l'expédition de Provence, car les Austro-Sardes dépourvus de munitions et de la grosse artillerie que les Anglais comptaient tirer de Gênes, furent obligés de rentrer en Italie.

Le traité d'Aix-la-Chapelle, signé le 18 octobre 1748, rendit enfin, à l'Europe fatiguée, la tranquillité tant désirée par les peuples. Quarante-quatre années de repos cicatrisèrent bientôt

en Piémont les plaies et les maux qu'avaient produits les guerres sanglantes dont ce pays avait toujours été le théâtre.

Pendant cette profonde paix l'armée continua à occuper la sollicitude des rois de Sardaigne, et à faire des progrès dans ses institutions militaires. Le roi Victor-Amédée III s'empressa surtout de rémunérer les services rendus pendant la guerre et chercha à renouveler en quelque sorte, par de nouveaux témoignages d'intérêt, l'attachement que l'armée montrait pour sa personne et sa famille. Ce fut alors, en 1776, qu'il daigna accorder au noble régiment de Fusiliers, si éprouvé, et sorti si brillant de ses épreuves le nom d'AOSTE que portait son fils bien-aimé et qu'il voulut, pour ainsi dire, cimenter les liens qui attachaient le paternel souverain à son fidèle régiment, en lui donnant un nom de sa famille. Mais Aoste n'a point oublié son origine, et c'est dans les fastes des Fusiliers qu'il retrouve les archives de sa gloire passée et les modèles de sa gloire future!

Les loisirs de la paix donnaient lieu chaque année à des exercices militaires qui entretenaient l'esprit belliqueux et chevaleresque de la nation. En 1784 le nouveau régiment d'Aoste, commandé

par le jeune duc Victor-Emmanuel, parti de Pignerol où il était en garnison, vint à Fénestrelles, et, dans une grande manœuvre simula l'attaque du fort Mutin. Le roi Victor-Amédée III et ses fils les ducs de Montferrat, de Gênois et le comte de Maurienne assistèrent à cette petite guerre qu'animait encore la présence d'un grand nombre d'officiers, de seigneurs de la Cour, de dames et d'habitans de la vallée.

En 1789 les destinées de la maison de Savoie commencèrent à s'assombrir : les liens de famille l'attachaient étroitement à l'infortuné Louis XVI ; et lorsque M. le comte d'Artois, depuis Charles X, vint chercher asile auprès du roi de Sardaigne, son beau-père, il trouva, à la cour de Turin, l'hospitalité la plus cordiale et la plus généreuse. Les trois princes de la maison de Condé, une foule de gentilshommes et de militaires français le suivirent de près, mais les princes partirent avec presque tous les émigrés pour Coblenz au mois d'avril 1791.

Pendant qu'au nom d'une liberté mensongère la France se voyait inondée du sang de ses enfans, les conseillers timides des souverains se concertaient avec lenteur, et au lieu de coopérer

efficacement à la délivrance de Louis XVI et de se réunir dans l'intérêt de l'humanité pour étouffer les progrès rapides d'une révolution qui ébranlait aussi leurs trônes, ils venaient successivement se briser contre une puissance qu'exaltait toutes les passions et dont l'énergie croissante les contraignit bientôt à penser à leur propre défense.

Lors des premières hostilités qui éclatèrent en 1792, entre la France et la Sardaigne, le régiment d'Aoste était en garnison en Savoie. Le premier bataillon sous les ordres du colonel Solar (surnommé Voltaire) se trouvait à Rumilly, tandis que le deuxième, commandé par le lieutenant-colonel Dichat de Loisinges, était cantonné au village du Bourget sur les bords du lac de ce nom. Un détachement de ce bataillon avait été envoyé de l'autre côté du Mont-du-Chât au village de la Balme où il était continuellement obligé de repousser les suggestions des soldats républicains pour les exciter à la révolte et à la désertion. Quelques Sardes, fatigués de ces menées insidieuses et résolus d'y mettre un terme, firent signe aux Français qu'il fallait traverser le Rhône avec des bateaux pour venir les chercher : ceux-ci arrivent avec empressement, mais, au moment

d'aborder, des huées et des coups de fusil les repoussent au large. Furieux d'avoir donné dans ce piège, ils retournent conter leur mésaventure à Pierre-Châtel; ils demandent vengeance et les canons de la place envoient aussitôt des volées de boulets sur le territoire sarde. Sur ces entre-faites, le général Montesquieu ayant pénétré en Savoie par Chapareillan, le lieutenant-colonel Dichat de Loisinges rappela son détachement du Bourget, gagna les Beauges et se réunit à Conflans au premier bataillon qui, de son côté, avait opéré un mouvement rétrograde.

De là le régiment d'Aoste, formant l'arrière-garde des troupes sardes qui se repliaient sur le petit Saint-Bernard en traversant la Tarentaise, fit une halte au milieu de ces cimes neigeuses, dans le but d'arrêter les Républicains et de donner au reste de l'armée, qui était épuisée de fatigue et dans un état déplorable, le temps de filer sur le duché d'Aoste.

Le deuxième bataillon d'Aoste remplit fidèlement l'importante mission dont il était chargé: il repoussa une fois l'ennemi jusque de l'autre côté du bourg St-Maurice, mais sans vouloir profiter d'un avantage momentané, il reprit sa première position: les escarmouches d'avant-poste qui

avaient lieu continuellement sur le petit Saint-Bernard maintinrent le corps en haleine.

Pendant le cabinet de Vienne au lieu d'envoyer les puissans secours qu'il avait promis à son allié le roi de Sardaigne, n'avait fait marcher sur le Piémont que quelques mauvaises troupes et des généraux inhabiles. Aussi les Sardes, mal dirigés, versèrent-ils inutilement leur sang dans des combats partiels où ils étaient presque toujours accablés par le nombre.

Depuis l'ouverture de la campagne jusqu'en 1798, les compagnies d'élite du régiment se signalèrent en différentes occasions. C'est ainsi qu'au col de Pérus, dans le comté de Nice, quatre jours après les combats qui eurent lieu contre les troupes françaises commandées par le général de Biron (le 8 juin 1793), la compagnie de chasseurs du régiment fit des prodiges de valeur et compta parmi ses morts, après une vive attaque, son brave capitaine M. Dani. — Le caporal Bianco y gagna la médaille d'argent qu'il avait déjà méritée aux affaires du 17 et 19 avril de la même année.

Vers la fin de septembre 1793, les Austro-Sardes qui, sous la conduite du général Strasoldo, avaient pénétré jusqu'en France par la vallée de

Barcelonnette, s'étaient emparés des villages de l'Arche, de Maisonnéane et Sertamène. Les Républicains occupaient une redoute élevée en face d'un autre ouvrage de ce genre défendu par les Sardes. Les deux partis se canonnaient continuellement et perdaient du monde sans arriver à un résultat définitif, lorsque le général Strasoldo, pour en finir, résolut de tenter un coup de main. Réunissant cent-cinquante Croates aux grenadiers du régiment d'Aoste, il les fit descendre en silence et par une nuit obscure, dans le ravin qui séparait les deux redoutes : ses soldats gravissent ensuite avec le moins de bruit possible la pente escarpée qui se dresse devant eux ; mais une sentinelle française entend rouler des pierres, elle donne l'alarme. A peine les Républicains à moitié réveillés sont-ils sur les remparts qu'ils y rencontrent les Sardes, qui, dans la crainte de donner l'éveil à toute la ligne ennemie, n'attaquent qu'à la baïonnette ; ils ne font pas de quartiers, enclouent les deux canons et l'obusier qui les avaient tant incommodés, les précipitent au fond du ravin et retournent rejoindre leurs camarades. — Après cette petite expédition qui termina la campagne de ce côté, les Sardes regagnèrent leurs positions respectives.

Le prince de Carignan (père du Roi CHARLES-ALBERT) se trouvait à cette affaire, et sa présence enflamma d'autant plus l'ardeur des soldats que les jours précédents, pendant que le prince visitait les avant-postes il avait toujours été le point de mire des ennemis à cause de la plaque de Saint-Maurice qui brillait sur sa poitrine et qu'il ne voulut jamais recouvrir.

Le régiment d'Aoste fut cantonné en 1794 dans la petite ville de Ceva où une maladie épidémique lui enleva, en moins de quinze jours, quatre-cents hommes dont quatre officiers. Pour se rétablir on envoya le reste du corps à Mulassano, d'où il fut bientôt tiré pour prendre part à une expédition que méditait le duc d'Aoste, commandant les troupes du côté de Suze. Le 30 août 1795 le prince, conseillé par M. de Revel, voulut forcer les Républicains à abandonner les camps retranchés qu'ils avaient établis dans la haute vallée d'Exilles. Les troupes dont le prince dispose sont divisées en trois colonnes. Le régiment d'Aoste et un bataillon du régiment de Génois, sous les ordres de M. de Chevilly, doivent tourner la position par le Chaberton, et ne se replier que s'ils entendent les autres colonnes battre la retraite. Après une marche fatigante, M. de Chevilly gra-

vement malade se voit obligé de remettre le commandement au major du régiment d'Aoste, M. Ricca de Castelvecchio, lorsque des éclaireurs viennent annoncer qu'au lieu d'attaquer on allait être attaqué. En effet, les Républicains gravissaient une petite colline qui les séparait de la colonne sarde.

Le major Castelvecchio charge alors M. Morra d'aller reconnaître l'ennemi et détache avec lui le lieutenant de Saluces-Paesana à la tête de quelques volontaires. Les Français aperçoivent bientôt les Sardes embusqués sur la crête où ils allaient parvenir. Qui vive? leur crient-ils—Sardes. — Quel régiment?—Aoste! et s'étant rencontrés inopinément si proche les uns des autres, ces braves soldats de deux nations faites pour s'aimer et s'estimer mutuellement, fraternisent pendant quelques instans. Tout à coup le signal convenu est donné par les autres colonnes sardes: Castelvecchio prévenu à temps battait en retraite, les volontaires coupent la conversation par une fusillade, et se replient; les Républicains ripostent et avancent. Morra, grièvement blessé, cède le commandement au lieutenant Saluces-Paesana qui, tour à tour, officier consommé et soldat exposant hardiment sa vie, se trouve toujours le

dernier pour protéger la retraite. Déjà blessé d'un coup de feu à la main gauche, il reçoit encore une balle qui l'étend à terre et il est fait prisonnier. M. de Castelvechio et son frère tombent aussi au pouvoir de l'ennemi : durant cette périlleuse retraite, où se distinguèrent par leur intrépidité MM. de Bricherasio, de Montezemolo de la Palme, et les soldats qui se défendirent vigoureusement. Maurice Massena, déjà sergent dans les chasseurs de Nice et qui avait fait passage dans le régiment d'Aoste, se signala de nouveau dans cette occasion. Il avait été décoré de la médaille d'or pour divers faits d'armes et particulièrement pour sa belle conduite à l'attaque de la Spinarda le 26 juin 1795, où, précédant de plus de cent pas la colonne d'attaque, il gravit, se cramponne et parvient dans les retranchemens ennemis avec quatre autres sous-officiers; le sabre entre les dents, ils avaient imité l'exemple de Maurice Massena qui coula la vie à deux d'entre eux. Puis le 3 avril 1796, à la tête de quelques volontaires, il attaque les Français dans la vallée de Viola et, bien qu'ils fussent plus nombreux il les met en fuite et fait prisonnier le chef de brigade Barthélemi. Guidant une colonne vers Sotta, ce même sergent s'avance contre une sentinelle

ennemie, et, au moment où un caporal et deux hommes viennent pour le reconnaître, il s'élance tout-à-coup sur eux, renverse l'un et fait les autres prisonniers.

Le sergent Fordo fut aussi décoré de la médaille d'argent pour avoir été blessé en délivrant son capitaine déjà prisonnier, et pour s'être distingué à Sotta et à Viola.

Nous ne devons pas oublier de mentionner qu'à l'attaque de la Gilletta, village que les Républicains avaient fortifié et qu'ils avaient garni d'artillerie de gros calibre, le régiment d'Aoste monta intrépidement à l'assaut, mais il eut le désavantage et fut repoussé avec perte, en laissant parmi ses morts le lieutenant St-Agapito; le capitaine Botton de Castellamonte fut grièvement blessé.

Le régiment d'Aoste tenait garnison à Fénestrelles quand la paix fut signée à Paris en 1796. Lors de l'incorporation des troupes sardes dans les rangs de l'armée française, il fut dirigé sur Milan, et de là à Crémone et à Bassolo, où, fondu avec les régimens de Savoie et de Lombardie, il forma, sous les ordres du comte de

Varax, la première demi-brigade de ligne piémontaise (1).

A la restauration, le régiment d'Aoste se réorganisa dans la citadelle de Turin, et à l'époque des cent jours, le premier bataillon de ce corps fut destiné à former, avec les chasseurs Tyroliens, l'avant-garde de la division autrichienne commandée par le général Geper. Il passa le Var, vint à Brignoles, séjourna quelque temps à Aix (Bouches du Rhône), puis à Arles, l'antique cité romaine. De là il fut désigné pour former la garnison de Gap avec les chevaux-légers de Piémont, sous les ordres de M. de la Tour. Rappelé en Piémont au mois de novembre, le régiment d'Aoste prit la route d'Embrun, et, en passant sous la forteresse de Briançon, il fut complimé sur sa discipline et sa bonne tenue par le général Héberlet commandant de cette place.

Au commencement de 1816 eut lieu, à Ivree, la fusion du régiment d'Aoste avec le régiment provincial qui portait le même nom.

(1) Dans l'histoire du régiment de Savoie, page 150, nous avons raconté les événements auxquels la première demi-brigade a pris part. Nous croyons superflu de les répéter ici.

Lors des troubles de 1821 le corps était en garnison à Turin; malgré la défection de son colonel le chevalier Ciravegna et de quelques officiers, il demeura fidèle à ses sermens. Après le combat de Novare, livré contre les constitutionnels, il fit partie des troupes d'élite qui occupèrent Turin et qui ramenèrent, par leur présence, l'ordre et la tranquillité dans la capitale.

Formé sur deux régimens en 1830, Aoste compose aujourd'hui les 5^{me} et 6^{me} d'infanterie de ligne.



NOMENCLATURE DES COLONELS

DU

RÉGIMENT D'AOSTE (1).

5^{me} et 6^{me}

1774 — S. A. R. VICTOR EMMANUEL DUC D'AOSTE ,
Commandant en chef.

1774 — Chev. JOSEPH MALINES , *Commandant en
second.*

1776 — Chev. DEL CARRETTO DE CAMERANO.

1778 — Chev. SOLARO DE VILLANOVA.

1781 — Comte MILLET DE ST-ALBAN.

1792 — Comte SOLARO DE VILLANOVA.

(1) Malgré les recherches les plus consciencieuses, il nous a été de toute impossibilité de retrouver les noms de tous les colonels du régiment de Fusiliers.

96 RÉGIMENT ET BRIGADE D'AOSTE.

1796 — Chev. CACHERANO DE LA ROCCA.

1815 — Chev. CECA DE VAGLIERANO.

1817 — Chev. CIRAVEGNA.

1821 — Comte BARREL DE ST-ALBAN.

1828 — Comte NEGRI DE SANFRONT.

1850 — Chev. GALVAGNI.

FORMATION SUR DEUX RÉGIMENS

1^{er} Régiment, 5^{me} d'Infanterie

1830 — Chev. GALVAGNI.

1832 — Chev. IMPEROR.

1836 — Chev. PONTE.

1841 — Chev. BRACHIERI.

2^{me} Régiment, 6^{me} d'Infanterie

1831 — Chev. ARNALDI.

1832 — Chev. ODEVEN.

1833 — Don ANGIOY.

1835 — Chev. BACCHIGLIERI.

1841 — Marquis SEYSSSEL D'AIX SOMMARIVA.

1844 — Comte MANASSERO.



MÉMOIRE EN FORME DE LETTRE

PAR M. DE FRUSSASQUE

de ce qui se passa en France pendant que S. A. R. Victor-Amédée y avait des troupes auxiliaires.

« L'armée sous les ordres de M. de Luxembourg s'assemblait dans l'île de Saint-Amand en Flandre. Les trois régimens d'Aoste, de Nice et de la Marine s'y trouvaient: j'avais l'honneur de commander le premier en qualité de colonel et les deux autres par commission. Celui de Nice était sous les ordres de M. le marquis de la Chiesa, le marquis Sforza Pallavicino en était lieutenant-colonel et le chevalier de Ricaldon, major. M. le comte d'Alès commandait celui de de la Marine; son lieutenant-colonel était M. Rosignol, le chevalier Biandrà, major.—C'est là que j'appris que M. de Catinat était entré en Piémont avec son armée, s'était campé à Aveillane, demandait à S. A. R. la citadelle de Turin et un plus grand nombre de troupes qui devait tenir lieu de gages et d'assurances de son amitié et de son attachement pour le roi.

« L'armée ayant marché, le régiment d'Aoste

eut l'honneur de faire partie de l'armée de M. de Luxembourg et les deux autres corps furent sous les ordres du maréchal d'Humières. Mes lettres étant interceptées, je n'appris que par un officier l'état des affaires du Piémont : j'envoyai alors à Paris l'aumônier Olivarès à M. le marquis Dogliani, ambassadeur, afin de savoir ce qu'il en était. A son retour il m'annonça l'expédition de M. de Catinat. Alors j'envoyai un officier à M. de la Chiesa pour l'informer de ce qui se passait, et, réunissant nos officiers, je leur fis part de ce qui se passait, et je leur proposai d'envoyer un d'eux au roi pour obtenir la permission de servir notre souverain. Ce fut M. de Rivalte qui fut chargé de cela : arrivé à Versailles, il s'adresse à M. de Louvois qui lui répondit de son ton sec ces propres termes : — Je ne crois pas qu'il soit entré dans la tête de M. de Savoie de faire la guerre au roi. — Et sans vouloir l'entendre davantage, il le congédia fort brusquement. Pendant ce temps l'armée s'avancait sur la Saale et, près de cette rivière, le régiment d'Aoste tint la meilleure contenance du monde devant les Hollandais qui le serraient de près. Le chevalier de Frinc, mon cousin, fut tué au passage de ce fleuve ; il était criblé de blessures.

« Ce fut à la bataille de Fleurus que l'infanterie de Hollande mit en usage de tirer par pelotons. — Le régiment se comporta si bien que M. de Luxembourg, le duc du Maine et autres généraux vinrent, après la bataille, nous remercier de notre belle conduite. — Étant allé moi-même à Paris pour savoir des nouvelles, je fus jeté à la Bastille, tiré de là, payé avec de belles paroles, je rejoignis mon corps.

« On voulut fondre les soldats dans des régimens français, et, quant aux officiers qui ne recevaient plus d'argent de chez eux, je vendis ma vaisselle pour subvenir aux frais de ceux qui se trouvaient sans fonds, et je pris l'engagement de secourir ceux des autres régimens qui n'avaient pas de quoi retourner en Piémont ».



NOTICE HISTORIQUE

POUR SERVIR À L'HISTOIRE

DU

RÉGIMENT DE LA MARINE, CONI

7^e ET 8^e D'INFANTERIE DE LIGNE



L'histoire des régimens est, en résumé, l'histoire des événemens politiques et de la marche progressive de la nation ; comme telle, il est utile de la présenter à l'attention d'une jeunesse ardente et studieuse, qui doit connaître tout ce qui y a rapport et méditer sur ces réunions d'hommes soumis à la discipline la plus sévère, voués à l'abnégation la plus noble et la plus continuelle, et obligés, en combattant pour le salut et la gloire du pays, de supporter avec énergie des fatigues et des privations de tous genres. Leur fidélité au souverain, leur obéissance passive aux ordres

supérieurs sont la garantie la plus certaine de la tranquillité et de la prospérité de leur patrie. Ces obligations quelquefois pénibles, mais toujours glorieuses, n'ont jamais exclus dans les armées l'amour des sciences et des arts dont la pratique adoucit ce que les mœurs contractent de rude dans la spécialité exclusive du métier des armes.

A l'appui de cette assertion, et sans glaner sur un sol étranger, nous nous bornerons à rappeler ici les noms de quelques-uns des militaires sardes dignes d'appartenir à cette immortelle phalange qui a pour devise : — Pour la patrie, les sciences et la gloire — (1).

Sous le règne de Victor-Amédée II nous voyons Amédée Frésier de Chambéry, chef du corps du Génie au Port de Brest, connus par deux relations de voyages dans les mers du Sud, faits en 1703 et 1710. Le comte Solar de la Marguerite, lieutenant-général d'artillerie, auteur d'une histoire intéressante sur le siège de Turin en 1706.

Sous Victor-Amédée III, Alfieri, le premier

(1) En traitant des armes spéciales, nous parlerons des auteurs militaires qui se sont distingués dans les mathématiques et les sciences abstraites.

poète tragique de l'Italie, fut élevé à l'école militaire de Turin et en sortit officier dans le régiment provincial d'Asti.

Le marquis de Silva, sous-adjudant-général, écrivit sur la tactique plusieurs ouvrages estimés.

Le marquis de Brézé, inspecteur-général de l'infanterie, publia un traité sur l'art de la guerre et sur les préjugés militaires.

Le major Théodore Bergera écuyer de S. A. R. la duchesse de Chablais inspiré par les muses, écrivit un poème intitulé *La Grande Charteuse*; et traduisit en italien plusieurs tragédies de Voltaire.

Le marquis de Costaz de Beauregard, quartier-maître-général de l'armée, nous a laissé des mémoires aussi instructifs qu'intéressants sur la maison de Savoie.

De nos jours, nous citerons le colonel Andrioli, le chantre de Cathérine Segurana et l'écrivain des *Annales militaires du Piémont*.

Le lieutenant-général comte Alexandre de Saluces dont la consciencieuse histoire militaire du Piémont a sauvé de l'oubli tant de faits glorieux pour le pays. Son frère, le chevalier César de Saluces comme lui lieutenant-général, tout à la fois poète et écrivain élégant, a composé, pour

les élèves de l'école militaire, un abrégé d'*Histoire universelle*.

Le comte de la Marmora, lieutenant-général, géologue et naturaliste, à qui l'on doit le meilleur ouvrage descriptif et scientifique sur l'île de Sardaigne.

Le marquis Léon de Costaz, dont le savoir égal son amour pour son pays, auteur d'une savante histoire sur la noblesse de Savoie, et de plusieurs opuscules insérés dans les mémoires de l'Académie de Chambéry.

Le comte César Balbo, colonel et écrivain distingué, dont la plume éloquente a retracé l'histoire d'Italie et la vie de Dante.

Le chevalier Hercule Ricotti, capitaine dans le corps royal du Génie militaire, a écrit l'histoire des *Condottieri* italiens, et le chevalier Henri de Giustiniani, capitaine dans le 7^me de ligne, auteur de la *Tactique des trois armes réunies*.

Nous terminerons cette courte et incomplète nomenclature par quelques souvenirs biographiques sur M. le comte Xavier de Maistre qui commença sa carrière militaire dans le régiment qui fait le sujet de cette notice.

Xavier de Maistre, fils d'un président du sénat de Savoie, et frère du célèbre comte Joseph de

Maistre, nacquit à Chambéry en 1764. Après avoir terminé de solides études, il entra sous-lieutenant dans le régiment de la Marine, où, en 1794, à la suite d'une punition de quarante jours d'arrêts, il composa cet ingénieux et philosophique roman qui, sous le titre de *Voyage autour de ma chambre*, eut le plus grand succès, non-seulement en Piémont mais en Europe, et fit comparer le spirituel auteur au gai et sentimental Sterne. Ce charmant ouvrage n'était cependant qu'un délassement pour le jeune officier d'infanterie, déjà connu avantageusement comme savant chimiste. Les événemens politiques et l'occupation du Piémont par les Français ayant forcé le comte de Maistre à émigrer, il alla offrir ses services à l'empereur de Russie, ami et fidèle allié de son souverain. Nommé aussitôt officier dans les armées du czar, il se distingua dans les guerres contre la Perse, et parvint, par sa bravoure et ses talens militaires, au grade de général-major. Il épousa à Saint-Petersbourg une dame russe, et s'adonna à ses goûts favoris, la peinture et la littérature. C'est alors qu'il écrivit *le Lépreux de la vallée d'Aoste*, épisode plein d'un touchant intérêt; *le Prisonnier du Caucase*, triste et énergique peinture de mœurs qui tranche vivement

avec la civilisation moderne; et *Prascovie*, histoire du dévouement filial d'une jeune sibérienne.

Si le comte Xavier de Maistre, aujourd'hui plus qu'octogénaire, se souvient encore avec bonheur du régiment de la Marine dans lequel il eut l'honneur de débiter. Ce corps formant à présent la brigade de Coni, se glorifie d'avoir compté dans ses rangs un officier aussi distingué.

La vie militaire de la brigade de Coni fut très-aventureuse; elle changea trois fois de nom et combattit, tour-à-tour, sur mer et sur terre. Nous la verrons chargée pour ainsi dire, de la défense des frontières, tantôt se signaler sur les mers, tantôt choisir la cime des monts les plus escarpés pour théâtre de ses exploits et, partout, acquérir de nouveaux titres à la gloire, de nouveaux droits à la reconnaissance du pays. Organisé le 26 avril 1701, sous le nom de régiment de Nice, par le comte Alexandre de Lascaris, dont les ancêtres avaient porté la couronne impériale de Constantinople, ce corps prit, le 16 février 1717, le nom de régiment de la marine (1).

(1) Le régiment de la Marine prétendit autrefois faire

Il servit sur les galères ou vaisseaux destinés à protéger les côtes de Nice et d'Oneglia et se distingua, plus d'une fois, dans ces luttes sanglantes livrées contre les Barbaresques qui infestaient ces parages. Non content de défendre le pays, il parvint souvent à délivrer les chrétiens tombés au pouvoir de ces pirates redoutables.

En 1710, l'uniforme du régiment de la Marine était composé d'un juste-au-corps rouge avec les revers et la veste verts. Lorsque le corps était embarqué, les sous-officiers et soldats jouissaient d'un demi sol de haute paye et recevaient pour ration: 24 onces de biseuit, 24 onces de vin, 6 onces de fromage, 2 onces de riz, 1½ d'huile d'olive, $\frac{3}{4}$ de vinaigre, 1 once de sel.

Au début de la guerre de 1733, ce corps passa définitivement au service de terre, et sa force ef-

remonter son ancienneté à l'année 1671, époque de la formation d'un corps que levèrent, sous ce nom, les comtes de Lascaris et de Grimaldi; mais cette prétention ne fut pas accueillie, car la troupe en question ayant été désarmée en Flandre, fut incorporée dans l'armée française.

En 1793 M. le marquis de Châteauneuf forma à Villefranche, dans le comté de Nice, un bataillon de volontaires, qui prirent le nom de la marine, mais ce corps n'a aucun rapport avec le régiment dont nous esquissons l'histoire.

fective fut portée à deux bataillons, mais il conserva long-temps son ancienne dénomination. Ce ne fut que par lettres patentes du 26 juillet 1814, que l'ancien régiment de la Marine prit le nom de Coni pour détruire l'anomalie qui résultait de sa dénomination première et du service auquel il était destiné.

Le régiment de la Marine, sous les ordres de son colonel le commandeur Canale de Cumiane, fit les guerres de 1733, 1734 et 1735 : pendant cette dernière campagne, il faisait partie de la brigade de Savoie, composée du régiment de ce nom et de ceux de Reitman, de Tarantaise et de Lombardie, formant en tout six bataillons commandés par le marquis de Suze, lieutenant-général, le chevalier de Barol, maréchal de camp et M. de Reitman, brigadier.

N'ayant pu retrouver des détails particuliers sur les faits d'armes du régiment de la Marine, pendant ces différentes campagnes, nous sommes forcés, pour ne pas répéter ce que nous avons dit dans les notices précédentes, de nous borner à parler de sa belle défense au pont de la Secchia surpris par les impériaux.

Lorsque Charles-Emmanuel III embrassa le

parti de Marie-Thérèse, dans la guerre de la succession à l'empire, le régiment de la Marine fit en Italie la campagne offensive de 1742, il assista aux sièges de Modène et de la Mirandole et s'avança, avec l'armée austro-sarde, jusqu'à Bologne, sans que le duc de Montemar, général en chef de l'armée hispano-napolitaine pût lui opposer la moindre résistance.

Mais alors le roi d'Espagne, inquiet des succès de Charles-Emmanuel, opéra une habile diversion au-delà des monts ; il se prépara à envahir la Savoie. La France accorda le passage à l'armée de l'infant don Philippe, sans pourtant lui fournir des troupes. Charles-Emmanuel, informé de la marche de ses ennemis, dut aussitôt remettre le commandement de son armée victorieuse au maréchal de Traun, tandis que lui-même à la tête d'un corps d'élite volait au secours du duché de Savoie. Le régiment de la Marine, alors commandé par le colonel Sforza Pallavicini, fit partie de cette expédition où les soldats eurent beaucoup à souffrir des rigueurs de la saison, surtout au passage des Alpes exécuté dans le mois de décembre.

L'année suivante la Marine se signala par son intrépidité au combat de Pierre-longue ; il se

distingua aussi particulièrement le 20 août 1744, lorsque l'armée gallo-espagnole attaqua les retranchemens de Montalban : le commandeur de Cinzano, voyant un instant se ralentir l'ardeur des assaillans, lança à la charge les bataillons de Kalbermaten, de Tarantaise et le premier de la Marine. A coups de sabres et de baïonnettes ces braves mettent les ennemis en fuite, leur tuent beaucoup de monde et font un grand nombre de prisonniers. Le capitaine Occelli du régiment de la Marine paya de sa vie son audacieuse témérité.

La même année le régiment se trouva à la bataille de Nôtre-Dame-de-l'Olmo : pendant cinq heures consécutives il resta immobile exposé aux décharges d'une formidable artillerie sans opérer le moindre mouvement rétrograde. Malgré de savantes dispositions, dit Sismondi, Charles-Emmanuel perdit près de cinq mille hommes dans ce combat meurtrier. Forcé de s'éloigner du champ de bataille qu'il laissait jonché des cadavres de ses braves soldats, ce prince, aussi intrépide qu'humain, ne put retenir ses larmes. L'histoire a enregistré ces pleurs comme un noble témoignage de la bonté de son cœur paternel.

En 1745 trois-cents hommes du régiment de

la Marine soutinrent vaillamment le siège du château de Casal, qui n'ouvrit ses portes aux ennemis qu'à la dernière extrémité. Ce corps fut ensuite envoyé pour prendre part au blocus de Tortone.

Le 5 mars de la même année, par une étrange faveur, on accorda aux capitaines du deuxième bataillon, une bonification de vingt-cinq livres par homme tué ou fait prisonnier pendant le courant de la guerre.

En 1746 le roi d'Angleterre forma le projet d'envahir la Provence, dans l'espoir de s'emparer des ports de Toulon et de Marseille comme dédommagemens des frais de la guerre. L'Autriche accéda à ce plan, et le roi de Sardaigne, allié de ces deux puissances, bien qu'opposé à une expédition qu'il désapprouvait, fournit au comte de Brawn, chargé en chef de la conduite des opérations, dix-huit bataillons commandés par le comte de Balbian.

C'était la troisième fois, depuis Charles-Emmanuel I^{er}, que les Piémontais tentaient d'envahir la Provence: les résultats de l'expédition furent peu favorables aux alliés; ils durent repasser le Var en toute hâte. Cependant le régiment de la Marine servit avec distinction durant cette cam-

pagne et parmi ceux de ses officiers qui se firent remarquer, on cita le colonel Faletti della Morra et les capitaines de Solaro et Richelmi.

En 1751 le régiment de la Marine subit une réduction: le deuxième bataillon fut encore une fois réformé; puis, sous le règne de Victor-Amédée III, par une ordonnance du 21 octobre 1774, le corps fut réorganisé en entier et composé d'un bataillon et demi d'un effectif de sept-cent quarante-neuf baïonnettes. Il fut destiné à former brigade avec le régiment de la Reine.

Deux ans après, le 1^{er} juin 1776 le régiment de la Marine eut l'honneur de recevoir pour chef S. A. S. le prince Victor-Amédée de Carignan, lieutenant-général et chevalier de l'Annonciade. Ce prince, né à Turin le 31 octobre 1743, avait eu pour gouverneur Jean-Marie de Regnauld, seigneur de Lanoy, major d'infanterie. Profitant des douceurs d'une paix profonde, le prince Victor de Carignan s'attacha à faire valoir et à récompenser les services rendus par le brave régiment de la Marine dans les guerres précédentes; il se fit chérir des soldats par sa générosité et sa bonté, des pauvres par sa bienfaisance, et des gens de lettres par la protection éclairée qu'il leur accordait. Sa mort, arrivée en 1780, occasionna un

deuil général dans le régiment qui le pleura comme un père.

Par ordonnance du 13 juin 1786, la compagnie légère de la Marine fut incorporée dans les cadres du régiment qui fut, en même temps, augmenté d'une compagnie de grenadiers et de deux compagnies de fusiliers : par cette même ordonnance le chevalier Merli, déjà colonel du régiment de Nice, prit le commandement de celui de la Marine.

Le 7 juillet 1791, l'effectif du corps fut porté à onze-cent cinquante hommes, et le 2 janvier de l'année suivante, le roi Victor-Amédée III nomma chef de la Marine le prince Charles-Emmanuel de Carignan dont le père avait laissé au régiment des souvenirs ineffaçables gravés dans le cœur et la mémoire des officiers et des soldats. Ce jeune prince, né le 24 octobre 1770, avait été élevé comme un simple gentilhomme au collège de Sorrèse en Languedoc. Cette éducation, tout en lui conservant les vertus et la dignité de sa haute naissance, lui avait appris à connaître et à apprécier les hommes ; elle avait donné à ses manières cette affabilité pleine de franchise qui gagne les cœurs ; aussi son arrivée au corps fut-elle saluée par le plus vif enthousiasme. Les événemens politiques lui fournirent bientôt l'occasion de signa-

ler une valeur héréditaire chez tous les descendants du prince Thomas et du Grand Eugène.

Sans déclaration de guerre préalable, dans la nuit du 21 au 22 septembre 1792, le général Montesquiou envahit la Savoie et parvint à intercepter toute communication entre les différents corps de l'armée sarde disséminés sur les frontières. Ainsi divisés et pris à l'improviste, ils furent partiellement vaincus et obligés de battre en retraite, les uns sur Annecy, les autres sur Aiguebelle, sans espoir de se réunir. Cependant le général républicain, étonné lui-même du peu de résistance qu'il avait éprouvé, n'osait entrer dans la capitale du duché : enfin, rassuré par les invitations des secrets partisans de la France, il vint fixer son quartier-général à Chambéry et ordonna aux généraux Rossi et Casabianca d'occuper, l'un la Maurienne, l'autre la Tarantaise.

Au commencement de cette désastreuse campagne, le régiment de la Marine, cantonné aux Mollettes et à la Rochette, se replia sur Aiguebelle, puis à St-André où se trouvaient aussi le régiment de Sardaigne et le bataillon de campagne du régiment de Casal.

Informés que les ennemis projetaient de pé-

nétrer dans le cœur du pays, le premier bataillon de la Marine et le deuxième de Sardaigne partirent à marche forcée pour prendre position à la Chapelle et à la Roche-coupée, où les autres troupes vinrent les rejoindre, comptant opposer la plus vive résistance aux Républicains. Les troupes semblaient animées de l'ardeur la plus vive, lorsque, pendant la nuit, un soldat des Chevaux-légers arrive à bride abattue, répandant partout la fausse nouvelle que les Français ont reçu un renfort de plus de vingt-mille hommes et qu'ils vont arriver. Alors une inconcevable terreur panique s'empare des soldats; quelques traîtres font entendre les cris de «sauve qui peut!» l'alarme est générale, les soldats se débandent et ce n'est qu'à la Chambre qu'on parvient à les rallier. A Saint-Jean-de-Maurienne, le général de Cordon ordonne de continuer la retraite vers le Piémont; malgré la poursuite du général Rossi, il parvient à Lans-le-bourg sans avoir perdu beaucoup de monde. Là, il profite de l'obscurité de la nuit pour gagner les sommités du Mont-Cenis: le premier bataillon de la Marine prend position à la Ramasse, le deuxième à l'Hospice, le régiment de Casal à la Poste, et celui de Sardaigne à la Grande-Croix.

Les Républicains se voyant alors maîtres de la Savoie ne songèrent plus qu'à y établir leur domination, et en échange d'un gouvernement doux et paternel, ils apportèrent à leur nouvelle conquête cette liberté mensongère, avec son cortège de lois exceptionnelles et arbitraires qui glorifiaient l'échafaud, peuplaient les prisons et exprimaient leur mansuétude par l'exil et la confiscation des biens.

L'année suivante, Victor-Amédée III, dans l'espoir de recouvrer ses provinces ultramontaines et de secourir la ville de Lyon qui, fidèle aux Bourbons, soutenait un siège poussé vigoureusement, chargea S. A. R. le duc de Montferrat de franchir les Alpes et de mettre ce double projet à exécution. Secondé par le général autrichien d'Argenteau, ce jeune prince divisa son armée en trois corps : le premier, sous ses ordres, pénétra en Tarentaise; le second, commandé par le général de Cordon, descendit en Maurienne, et le troisième, conduit par le marquis de Sales, se dirigea sur le Faucigny.

Le 14 août 1793, le duc de Montferrat venait de passer le petit Saint-Bernard, lorsqu'il se trouva arrêté par le camp du général Bagdelone, avantageusement situé près de Sex sur la rive

droite de l'Isère. Le général d'Argenteau reçut l'ordre d'attaquer la redoute qui protégeait les ennemis du côté du val de Grisanche, tandis que le prince tenterait de forcer les autres retranchemens. Malgré la plus énergique résistance, les Républicains se virent forcés de se replier sur le vallon de Bonneval, où ils rengagèrent de nouveau le combat. Vigoureusement attaqués ils durent battre en retraite sur Moûtiers d'où ils furent encore expulsés par le duc de Montferrat qui s'avança jusqu'à Roche-Cevin.

D'un autre côté, les troupes qui se trouvaient dans la vallée de l'Arve, repoussaient les Français jusqu'à Bonneville, tandis que de Cordon s'emparait de la haute Maurienne. Mais sur ces entrefaites, Lyon ayant succombé, Kellerman, à la tête de nombreux renforts, reprit chaudement l'offensive et se jeta dans les montagnes secondaires qui séparaient les différens corps de l'armée sarde. Le duc de Montferrat, voyant l'ennemi maître des sommités, prit alors le parti de rétrograder jusqu'au pied des hautes montagnes.

Durant cette campagne, le régiment de la Marine qui se trouvait en Faucigny se conduisit avec la plus grande bravoure, et se distingua dans plusieurs circonstances, entre autres à l'affaire du col

du Cormet. Le capitaine Tibaldero fut dangereusement blessé, et lorsque le marquis de Sales fut obligé de battre en retraite, le chevalier Avogadro de Ronco, à la tête du deuxième bataillon de la Marine, se fraya, à Beaufort, un chemin à travers les ennemis.

Cet acte d'intrépidité excita à un tel point l'admiration des Républicains, qu'un de leurs officiers étant venu en parlementaire au quartier général du duc de Montferrat, dit au prince : « qu'ils auraient tous bien désiré faire prisonnier ce vaillant chef de bataillon, afin de le fêter et de lui rendre ensuite la liberté ». — Si de pareils traits reposent doucement l'esprit au milieu des horreurs de la guerre, c'est qu'on sent vivement alors que, nonobstant la différence des partis et la couleur des drapeaux, partout les braves sont frères et excitent une généreuse sympathie.

Cependant pour éviter d'être cerné par les Français, déjà maîtres des vallées de Sallanche et de Beaufort ainsi que des hauteurs du mont-Cormet, le marquis de Sales se dirigea sur la vallée d'Aoste par les affreux sentiers du Bonhomme et de l'Allée-Blanche.

La fortune de la guerre n'était pas plus favorable au duc de Montferrat : après avoir livré un

sanglant combat à St-Germain, il se retira par le petit Saint-Bernard, tandis que le comte de Cordon, forcé d'abandonner pour la seconde fois la Maurienne, se retranchait sur le Mont-Cenis.

Parmi les officiers du régiment de la Marine qui se distinguèrent le plus dans cette expédition, l'on cite, avec éloge, MM. de la Beusia, de Maître, Frangia, Verdun, de Thône, Birague, Galateri, Daideri, Bruneri de Rivarossa et de Lignane. Le lieutenant de Savoiroux roula au fond d'un précipice en faisant une reconnaissance, et mourut des suites de ses blessures.— Le caporal Taraglio mérite aussi d'être mentionné; il fut décoré de la médaille d'argent pour la bravoure qu'il déploya dans maintes circonstances.

La reddition de Toulon permit à la France d'envoyer, contre l'Italie, deux nouvelles armées commandées par les généraux Dumas et Dumerbion. Le premier devait agir du côté des Alpes, le second avait ordre de franchir le Var.

Le 24 mars 1792, surmontant les difficultés des chemins, rendus presque impraticables par la neige, Dumas attaque le grand Mont-Cenis et charge son lieutenant Sarret, de s'emparer du petit Mont-Cenis, mais, égaré par ses guides, ce dernier est assailli par le colonel piémontais Quino qui, après

quelques heures de combat, l'oblige à battre en retraite. Blessé mortellement pendant l'action, Sarret vient expirer à Bramant.

L'expédition du général Dumas ne fut guère plus heureuse : il se vit forcé de se retirer devant la bravoure et l'intrépidité que déployèrent les troupes sardes.

Pour réparer ce premier échec, le général républicain résolut, vers la fin d'avril, d'occuper le petit St-Bernard, et, afin d'assurer le succès de son entreprise, il dirigea une fausse attaque contre les retranchemens de l'Hospice : à l'aide de cette démonstration, le général Bagdelone put tenter un coup de main sur les importantes redoutes du Mont-Valesan qui dominaient complètement le petit Saint-Bernard. Malgré la vigoureuse défense des Sardes, ces positions furent emportées d'assaut ; le sous-lieutenant Dubois du régiment de la Marine y perdit la vie. A peine les Républicains furent-ils maîtres des nombreuses batteries qui défendaient les trois redoutes, qu'ils les tournèrent contre les Sardes campés au petit Saint-Bernard ; écrasés par un feu roulant, ces derniers n'eurent d'autre chance de salut que d'abandonner une position, désormais insoutenable, et ils se replièrent jusqu'aux retranchemens du prince Thomas.

Le chevalier Avogadro de Ronco, à la tête de quelques compagnies du régiment de la Marine, s'avança alors vers un corps ennemi qui s'obstinait à poursuivre les Sardes, et par un feu bien nourri l'obligea à rétrograder. Dans cette affaire, le lieutenant de Birague fut dangereusement blessé, et les capitaines Lomellini et Degionnis se distinguèrent par leur sang-froid et leur bravoure.

Afin d'arrêter les progrès de l'invasion et de rassurer les habitans de la vallée d'Aoste, le duc de Montferrat accourut avec toutes les milices et les troupes de ligne qu'il put rassembler, et vint établir son camp non loin du passage que le régiment de la Marine avait naguère si vaillamment défendu.— Dans cette guerre de montagne, plusieurs sous-officiers et soldats du régiment donnèrent de ces preuves de dévouement et de courage qui, parce qu'elles se reproduisent souvent, n'en sont que plus dignes d'éloges. Pendant l'hiver de 1794 il s'agissait d'occuper, au milieu des neiges, le point culminant du col du Mont dans la vallée de Grisanche. Le sergent La Pensée et trente braves s'offrent volontairement et se sacrifient pour s'enterrer vivans dans une chétive barraque construite pendant l'automne. Là, ils veillent avec patience et guettent l'ennemi comme le chasseur

attend sa proie: en effet, aussitôt que la neige, tombée en abondance, fut assez dure pour porter, les Républicains sans défiance gravissent les pentes escarpées de la montagne. Ils avaient déjà presque atteint la sommité, lorsque trente coups de feu, à bout portant, renversent les plus audacieux: la frayeur s'empare alors du reste de la troupe qui cherche en vain des yeux un ennemi enseveli sous la neige; en un instant ils se dispersent et un grand nombre d'entr'eux, égarés sur les pentes glissantes, roulent au fond des précipices.

Au printemps suivant les Français renouvelèrent leur tentative: profitant d'une tourmente qui poussait la neige du côté des Sardes, ils arrivèrent à l'improviste jusqu'à la barraque et y mirent le feu. Les soldats du régiment de la Marine qui avaient reçu du renfort, opposèrent une résistance désespérée; mais ayant à combattre à la fois la flamme et des ennemis acharnés, ils furent contraints de se faire jour à la baïonnette, non sans avoir laissé plusieurs braves sur le terrain. Parmi les blessés se trouvait le sous-lieutenant de Birague: c'est de lui-même que nous tenons les détails de ce fait intéressant. Quant au vaillant La-Pensée, il fut décoré, et à cette honorable

récompense vint se joindre l'estime de ses chefs et l'admiration de ses camarades.

Le régiment se signala encore durant la campagne de 1794 ; les Français ayant attaqué Villar-de-Bobio, bourg situé dans la province de Pignerol, ils furent repoussés avec perte par un bataillon de grenadiers suisses et par les deux compagnies de grenadiers du régiment de la Marine, commandées par les capitaines Emmanuel de Larissé et Vital.

Le 12 du mois d'avril 1796, Bonaparte qui s'est emparé de la vallée du Cairo et du village de Carcare où il établit son quartier-général, est enfin parvenu par une marche forcée à séparer une partie des Sardes des troupes autrichiennes.

Montezemolo se trouvait alors défendu par le premier et troisième bataillons de grenadiers et par le régiment des Grenadiers royaux, lorsque dans la nuit, le troisième bataillon commandé par le marquis del Carretto reçut l'ordre de se rendre à Cosseria pour occuper cette position. Cet officier supérieur se met donc en marche, mais en sortant de Millesimo, village situé près de Cosseria, il donne tout-à-coup dans l'avant-garde française commandée par le général Augereau.

Comprenant la position critique dans laquelle

il se trouve le colonel del Carretto, loin de se laisser intimider par des forces supérieures, fait charger l'ennemi à la baïonnette par les deux compagnies de grenadiers du régiment de Montferrat. Les Républicains forcés d'abord de se replier s'aperçurent bientôt du petit nombre de leurs assaillans et reprirent vivement l'offensive.

Pendant ce temps là, le colonel del Carretto avait échelonné le reste de sa colonne sur les pentes de la position de Cosseria et battant lentement en retraite il parvint ainsi au sommet.

Les Sardes commencèrent à perdre dans cette marche rétrograde quelques grenadiers tués, plusieurs blessés et le capitaine Rubin, le seul officier d'état-major qui fût avec eux.

Augereau faisait pourtant cerner la colline sur laquelle s'élevaient encore quelques pans de murailles lézardées du vieux château de Cosseria. Là s'était déjà réfugié le général autrichien Provera avec deux compagnies de Croates, donnant un effectif d'à-peu-près trois-cents hommes. Réunis à eux, les Sardes dans cette position que des historiens présentent à tort comme commandée par un château-fort, tâchent d'élever un petit retranchement en pierre sèche, et se préparent

à une vigoureuse défense, bien qu'avec les seules cartouches que contiennent leurs gibernes.

Le général républicain Cervoni se présente en parlementaire et tandis que Provera se disposait à le rejoindre, le colonel del Carretto craignant que ce général ne consentît, vu ses faibles ressources, à capituler ; lui signifia énergiquement que quant à lui et les siens ils étaient décidés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le vieux général décontenancé, cède alors le commandement en chef à del Carretto qui s'avance à la rencontre de l'officier républicain qui le somme de se rendre à discrétion : « Sachez, monsieur, que jamais grenadiers piémontais ne se rendent » fut la réponse du colonel.

Une colonne d'attaque sous les ordres du général Cervoni s'élance alors au pas de charge, mais les grenadiers sardes mêlés avec les Croates, les attendent de pied ferme et pour ménager les munitions, n'ouvrent un feu roulant qu'à une vingtaine de pas de distance. Cervoni est tué et les Républicains repoussés abandonnent le terrain jonché de morts et de blessés.

Le général Bonaparte placé dans un endroit nommé *fondo della montà*, a tout observé et or-

donne à l'instant un second assaut qui eut pourtant aussi peu de succès que le premier.

Une autre sommation est faite aux assiégés, mais la réponse est la même. Augereau et Joubert à la tête de nouvelles colonnes d'attaque marchent avec ardeur aux assiégés. Républicains, Grenadiers Piémontais et Croates rivalisent de bravoure. D'un côté les cartouches manquent et l'on combat à coups de crosses, de baïonnettes et de pierres. Del Carretto est partout où le danger est le plus éminent, lorsqu'il tombe enfin frappé mortellement (1). Rien ne résiste plus alors à l'exaspération de ses soldats et pour la troisième fois les Français sont repoussés laissant au milieu d'un grand nombre de tués, le général Bannal, l'adjutant-général Guérin et le général Joubert grièvement blessé.

Une suspension d'hostilités suivit ce combat meurtrier; les Républicains retirèrent leurs blessés, firent porter aux ambulances françaises les Sardes que ne pouvaient panser leurs frères d'armes, faute de chirurgien et d'eau.

La nuit étant survenue, les Républicains bar-

(1) Il fut enterré par ses soldats aux pieds-mêmes du retranchement qu'il défendait.

rèrent tous les chemins par où les assiégés auraient pu chercher à faire une trouée et à la pointe du jour, le général Augereau fit encore sommer les Sardes de se rendre à discrétion. Sans munitions, sans vivres depuis cinquante heures, harassés de fatigue, n'ayant pas l'espoir d'être secourus, il fallut enfin accéder aux propositions du général français et capituler.

Les officiers furent alors conduits au quartier général de Bonaparte qui s'emporta d'abord contre eux et ne se calma que lorsque le vieux Provera lui répondit tranquillement: « Qu'ils ne méritaient pas des reproches et qu'ils croyaient avoir tous fait leur devoir » (1).

Les deux compagnies de grenadiers du régiment de la Marine, qui faisaient partie du troisième bataillon de grenadiers étaient ainsi composées.

Première compagnie de grenadiers.

Capitaine Tibaldero Jean.

Lieutenant Galateri Nicolas.

S.-lieutenant Gianolio Vincent.

(1) Bonaparte les invita tous à dîner avec son état-major, leur témoigna beaucoup d'égard et chaque soldat reçut 17 châtaignes blanches.

S.-lieutenant Birague Charles.

Sergens 5, *caporaux* 9, *grenadiers* 77, total 91.

Deuxième compagnie de grenadiers.

Capitaine Lomellini Vincent.

Lieutenant Tibaldero Charles.

S.-lieutenant Cormaglia Sébastien.

Idem Alberga Jean.

Sergens 5, *caporaux* 10, *grenadiers* 80, total 95.

Par une manœuvre aussi hardie que savante, le jeune général, maître de Cosseria et de Mille-simo, se décida à tourner la droite de la ligne défendue par les Austro-Sardes, tandis que Massena s'était avancé sur leur gauche par les monticules qui séparent le cours de l'Erro de celui de la Bormida.

Le 14 avril, à neuf heures du matin, une colonne de fumée tourbillonna au-dessus des ruines du château de Cosseria; c'était le signal de l'attaque qui devait avoir lieu simultanément aux deux extrémités de la ligne, c'est-à-dire à Bagnasco et à Dégo.

Assailli par les Français, le général Beaulieu qui défendait les redoutes et les retranchemens

de Dégo, se vit contraint, après la plus vive résistance, de quitter une position devenue insoutenable. L'arrière-garde fut confiée aux régiments de la Marine et de Montferrat. Ces braves, accablés par une armée entière, repoussèrent constamment les Républicains et protégèrent la retraite des Autrichiens qui, en récompense de leur dévouement, les abandonnèrent aux Français dont ils furent prisonniers.

« Les Autrichiens auraient été complètement « détruits ce jour là, dit Botta dans son histoire « d'Italie, si la Marine et Montferrat n'eussent, « par leur résistance sur le mont Scazzone, protégé ceux que les Français chassaient et culbutaient avec fureur devant eux ».

Parmi les officiers du corps qui se distinguèrent le plus dans cette occasion, on cite avec éloge les capitaines Birague, grièvement blessé, Frangia, Ceva et un cadet, M. Grosso.

Cette journée coûta aux Austro-Sardes deux mille cinq cents hommes tués, sept mille prisonniers, vingt-deux pièces de canons et quinze drapeaux. Le régiment de la Marine compta deux cents individus prisonniers. — Cette action est celle que les Français appellent bataille de Millesimo; ils désignent sous le nom du combat de

6*

Dégo, une seconde victoire que le lendemain, 15 avril, ils remportèrent sur Beaulieu.

A la paix de Cherasco, paix fallacieuse entre le roi de Sardaigne et la République, le régiment de la Marine, épuisé par les pertes récentes qu'il avait subies, fut complètement réorganisé. Quelques unes de ses compagnies se signalèrent encore dans les affaires qui eurent lieu contre les insurgés soulevés par des agens qui cherchaient à fomenter des troubles. Le régiment de la Marine se distinguait, comme toujours, par son inviolable fidélité, lorsqu'en 1798, pendant qu'il était en garnison à Turin, il fut tout-à-coup renfermé dans l'église de Notre-Dame de la Consolata. Quelques heures après, il reçut l'ordre de se porter au champ de Mars où, après avoir formé le carré, un officier supérieur sarde s'avança au milieu d'eux, et leur dit, au nom du roi, que sa majesté, forcée par les circonstances de quitter le pays, les priait et même leur ordonnait de servir la France avec le même zèle et la même fidélité qu'ils lui avaient témoignés jusqu'alors.

Frappés par ce coup imprévu, la plupart des officiers et les soldats relevés de leur serment crurent encore être utiles à la patrie en s'enrôlant dans les armées républicaines où ils formè-

rent avec les régimens de Piémont et de la Reine la troisième demi-brigade d'infanterie piémontaise.

A la restauration de 1814, le Piémont et la Savoie reprirent, parmi les nations, le rang que leur avaient assigné la valeur et la persévérance de leurs rois légitimes; l'armée sarde se réorganisa et les régimens, revendiquant leurs anciens titres, portèrent de nouveau les noms qu'ils avaient illustrés dans les glorieux jours de la monarchie. Cependant, par suite d'une détermination royale datée du 26 juillet 1814, le régiment de la Marine prit le nom de Coni, nom qui rappelle mille glorieux souvenirs dans les annales militaires du pays.

Cette nouvelle formation du corps eut lieu à Turin, le premier août de la même année, et le chevalier Luserna de Campiglione en prit le commandement.

Le 23 janvier 1815 le régiment quitta Turin et arriva le 2 février à Oneille; où il reçut ses drapeaux. Après avoir successivement occupé San-Remo et Ventimiglia il se rendit à Nice où il arriva le 24 juin.

Nous n'entrerons pas dans les détails des évé-

nemens qui déterminèrent la reprise des hostilités en 1815 : durant cette campagne, le régiment placé sous les ordres du général autrichien Bianchi, dont les troupes occupaient la Provence, fut destiné à surveiller les mouvemens de l'ennemi sur la droite du Var. — Après la bataille de Waterloo, le régiment de Coni retourna en garnison à Nice.

Le premier janvier 1816, les corps provinciaux ayant été abolis, le régiment de Nice et le deuxième bataillon de Mondovi furent incorporés dans celui de Coni qui dès lors prit la dénomination de brigade. Les soldats provinciaux, divisés en quatre contingens, furent répartis entre les compagnies permanentes : le premier resta sous les drapeaux, les autres furent renvoyé chez eux. — Au commencement de janvier 1817, le second contingent remplaça le premier : à partir de cette époque, les catégories alternèrent, de quatre mois en quatre mois, jusqu'en 1821. La formation du cinquième et sixième contingent n'eut lieu que l'année suivante.

L'Europe, bouleversée depuis tant d'années par des guerres meurtrières ou des révolutions non moins sanglantes, semblait devoir jouir d'une paix profonde ; mais, à cette époque, les esprits,

avides de nouveauté, étaient agités par une inquiétude vague. On ne se contentait plus de repos, on voulait la liberté ou, pour mieux dire, le pouvoir: dès lors on s'attacha à ébranler la fidélité des troupes qui est la garantie sur laquelle reposent le maintien de l'ordre et la prospérité durable des Etats. Déjà, tandis que la brigade de Coni était dispersée dans des cantonnemens aux environs de Novare, plusieurs officiers avaient reçu des lettres anonymes auxquelles étaient annexées des proclamations séditeuses lorsque, au mois de mars 1821 trois officiers, MM. Ruffini, Arnaud et Alciati, partis pour aller en semestre, vinrent, en toute hâte, rejoindre leurs drapeaux, annonçant la triste nouvelle que la révolte avait éclaté dans la garnison d'Alexandrie pendant la nuit du 8 au 9, et que les insurgés venaient de proclamer une charte constitutionnelle à l'instar de celle d'Espagne.

Par suite de la fermentation qui commençait à se manifester dans la ville, le gouverneur envoya l'ordre à la brigade de Coni de se tenir sous les armes. Le colonel de Falicon venait à peine de prendre le commandement de ce corps, et néanmoins, il connaissait si bien l'esprit de sa troupe, qu'il s'empressa de répondre de la fidélité et du

dévouement de ses subordonnés. Un major seulement, nommé Tarella, osa manifester des sentimens équivoques et fut, sur le champ, mis aux arrêts. Ce trait de fermeté vis-à-vis un officier supérieur avantageusement connu par son instruction, eut le plus heureux résultat dans un moment si critique, car il inspira au régiment une confiance respectueuse et sans bornes pour son nouveau chef. En même temps les portes de la ville furent fermées et gardées par des détachemens de la fidèle brigade de Coni.

Cependant les insurgés sont bientôt en vue de Novare; le colonel marquis de Carail, à la tête de deux cents chevaux des dragons de la Reine, suivi de quatre compagnies de la brigade de Gènes se présente aux avancées de la porte Mortare que quelques traitres lui livrent, et toute cette troupe pénètre dans la ville aux cris répétés de *Vive la Constitution*.

Trois compagnies commandées par le major de Falicon, frère du colonel, marchent aussitôt contre les agresseurs et les repoussent hors de Novare: le capitaine Cornuti avec sa compagnie qui était postée sur le bastion de droite, près de la porte par laquelle ils étaient entrés, ouvre un feu bien nourri qui augmente encore la confusion,

enfin le calme se rétablit. Le capitaine Calvetti, un lieutenant et une douzaine de soldats entraînés par les factieux furent les seuls qui abandonnèrent leurs drapeaux, et encore, les soldats ne tardèrent-ils pas à revenir.

Après cette échauffourée, les constitutionnels se retirèrent dans le faubourg de Saint-Martin, près la porte de Verceil.

Le lendemain une convention stipulée entre le marquis de Carail et le gouverneur de Novare, lui permit d'entrer dans la ville aux cris de *Vive la Constitution* ; mais les soldats et officiers de Coni accueillirent les nouveaux venus avec un sombre silence et une morne résignation. Après être restés trois jours dans la ville, les insurgés en sortirent, tandis que la fidèle brigade qu'ils n'avaient pu réussir à embaucher, s'empressa de travailler aux fortifications afin de les remettre en état. Un major fut détaché à Mondovi pour y réunir les contingens appelés sous les armes, et tous attendaient avec anxiété les ordres du roi et l'issue de ces événemens inattendus, lorsque le 23 mars arriva la déclaration de Charles-Félix, accompagnée d'une proclamation de S. A. R. le prince de Carignan. Le gouverneur en donna aussitôt connaissance au colonel de Falicon qui s'empressa d'en

faire part au régiment. Les cris unanimes de *Vive le Roi!* témoignèrent l'approbation des troupes. Ce fut le signal de la contre-révolution; d'autres corps suivirent cet exemple, et dès lors la place de Novare devint le point de ralliement de l'armée royale.

Mais les constitutionnels ne se laissèrent pas si promptement abattre. Maîtres d'Alexandrie où ils s'étaient réunis, ils résolurent de tenter le sort des armes; ils traversèrent le Pô et se présentèrent devant Verceil. Le comte de la Tour marcha à leur rencontre à la tête des troupes royalistes dont la brigade de Coni faisait partie. Voulant épargner un sang précieux il se borna à quelques sommations qui furent inutiles et replia son armée sur Novare. Enhardis par ce mouvement rétrograde, les insurgés s'avancèrent sur les rives de la Gogna, et poussèrent des éclaireurs jusqu'au faubourg Saint-Martin.

Renforcé par quelques milliers d'Autrichiens commandés par le feld-maréchal Bubna, le comte de la Tour reprit alors l'offensive. Cette simple démonstration d'attaque et peu de coups de feu suffirent pour disperser des bandes indisciplinées, démoralisées par l'abandon de la plupart de leurs chefs, non moins que par l'attitude calme du pays.

Le 12 avril au matin , la brigade de Coni , qui faisait partie de la seconde division placée sous les ordres du général Ponte, entra dans Turin et occupa la citadelle.

Les troubles heureusement pacifiés, le colonel de Falicon reçut, du roi Charles-Félix, une lettre flatteuse sur la noble conduite que lui et le régiment qu'il avait l'honneur de commander, avaient tenue, et les drapeaux de la brigade furent décorés d'une médaille, frappée en commémoration de sa fidélité. — Le 4 novembre 1821, en présence de toute la garnison réunie sur la place du Prince, hors la porte Saint-Thomas à Gênes, le général Roero de Saint-Séverin, remplissant alors en cette ville les fonctions de gouverneur, fit appendre ces médailles à la hampe des drapeaux.

Elles sont en cuivre, frappées d'un côté à l'effigie du roi avec l'exergue,

REX KAROLUS FELIX:
ANNO REGNI I.

Sur le revers est gravée la légende :

LEGIO CUNEENSIS CONSTANTISSIMA
COETERIS FIDEI SIGNUM.
NOVARIÆ MENSE MARTII MDCCCXXI.

Le roi CHARLES-ALBERT étant monté sur le trône en 1831, la brigade de Coni, par suite de l'ordonnance du 25 octobre 1832, fut divisée en deux régimens, sous les dénominations de Premier et Second de Coni : cinq compagnies du bataillon des chasseurs de Nice furent incorporées dans les rangs des deux nouveaux régimens. Le comte de Biquérasque, qui avait succédé au colonel de Falicon, fut nommé colonel du 1^{er}, et le colonel Mandelli commanda le 2^{me}.

Depuis lors, au sein d'une paix profonde, la brigade de Coni n'a cessé de se faire remarquer par son esprit militaire ; et sa conduite et sa réputation répondent parfaitement à ces mots, frappés au revers de ses médailles : *Cœteris fidei signum!*



NOMENCLATURE DES COLONELS

DU

RÉGIMENT DE LA MARINE, CONI.

7^{me} et 8^{me}



- 1701 — Comte ALEXANDRE DE LASCARIS.
- 1713 — Comte GRANASCO DE MONTANARO.
- 1734 — Le Commandeur CANALE DE CUMIANA.
- 1733 — Chev. SFORZA PALLAVICINO.
- 1742 — GIACOMO DE-ROSSI.
- 1743 — ANDREA MARTINI.
- 1746 — Chev. FALETTI DE LA MORRA.
- 1748 — Chev. THAON DE REVELLO..
- 1736 — Chev. SOLARO DE MORETTA.
- 1760 — Chev. ROERO.
- 1762 — Comte RICHELMO.
- 1769 — Comte PANISSERA.
- 1771 — Chev. NOVARINO.

140 RÉGIMENT DE LA MARINE ET DE CONI.

**1776 — S. A. S. VICTOR-AMÉDÉE , PRINCE DE CARI-
GHAN, Lieutenant-général, Commandant en
chef.**

1783 — Chev. MARCISA.

1786 — Chev. MERLI.

**1791 — S. A. S. CHARLES-EMMANUEL, PRINCE DE CA-
RIGNAN, Major-général, Commandant en
chef.**

1792 — Chev. VIBÒ DE PRALES.

1793 — Chev. AVOGADRO DE RONCO.

1814 — Chev. de LUSERNA.

1821 — Comte RENAUD DE FALICON.

1831 — Comte de SONNAZ.

1831 — Comte CACHERANO DE BRICHERASIO.

FORMATION SUR DEUX RÉGIMENS

1er Régiment, 7^{me} d'Infanterie

1831 — Comte CACHERANO DE BRICHERASIO

1836 — Chev. FAA DE BRUNO.

1844 — Chev. LOVERA DEMARIA.

2^{me} Régiment, 8^{me} d'Infanterie

1831 — Chev. MANDELLI.

1833 — Chev. GALLINA.

1833 — DON SEBASTIEN SARDO CAVRE.

1838 — Chev. de VILLAFALLETTO.

Nous devons un tribut particulier de reconnaissance aux hommes éclairés qui ont puissamment contribué à nous aider des documents qu'ils ont pu réunir.

Cet hommage nous le devons surtout, pour le régiment des Grenadiers-Gardes, aux démarches de M. le major Scozzia de Calliano et de MM. les lieutenans Ricardi et de Podenas.

A M. le marquis de la Planargia pour les Chasseurs-Gardes.

M. le colonel Corporandi d'Auvare, 4^{me} d'infanterie, a eu l'obligeance de nous remettre un manuscrit concernant l'ancien régiment de Piémont. M. Dulac, aujourd'hui major au 2^{me} d'infanterie, avait en partie compulsé les premiers matériaux, classifiés, coordonnés en suite par le colonel d'Auvare qui a aussi fait faire des recherches par le caporal-fourrier Ceresole.

A M. le chevalier Pamparato.

Pour la brigade d'Aoste à M. le comte Saluces-Paesana.

Pour la brigade de Coni à M. le capitaine Giustiniani et M. le chevalier de Birague.

TABLE DES MATIÈRES.



<i>Notice historique pour servir à l'histoire du régiment de Piémont , 3^e et 4^e d'infanterie de ligne</i>	<i>pag. 5</i>
<i>Nomenclature des colonels du régiment de Piémont</i>	<i>21</i>
<i>Notice historique pour servir à l'histoire de la brigade d'Aoste , 5^e et 6^e d'infanterie de ligne (Régiment de Fusiliers)</i>	<i>53</i>
<i>Nomenclature des colonels du régiment d'Aoste .</i>	<i>95</i>
<i>Notice historique pour servir à l'histoire du régiment de la Marine (Coni), 7^e et 8^e d'infanterie de ligne</i>	<i>101</i>
<i>Nomenclature des colonels du régiment de la Marine (Coni)</i>	<i>159</i>

PREMIÈRE LIVRAISON.

<i>Pag.</i>	<i>lin.</i>	ERRATA	CORRIGÉ
93	20	de l'Arc et de l'Isère	de l'Arve et de l'Isère
133	19	En 1745	En 1743

0

HISTOIRE DE L'ARMÉE SARDE

TROISIÈME PARTIE

ESSAI

SUR LA

BRIGADE DE LA REINE

PAR LE VICOMTE

Paul de Choulot et Gabriel Ferrero



TURIN

CHEZ BOCCA, LIBRAIRE DU ROI

1846

TUREN
IMPRIMERIE DES ARTISTES TYPOGRAPHES
avec permission.

NOTICE HISTORIQUE
POUR SERVIR À L'HISTOIRE
DE LA
BRIGADE DE LA REINE
9^e ET 10^e D'INFANTERIE



Dans ce siècle où l'égoïsme s'étend et règne avec un si fatal empire, l'armée seule exhale dans ses mœurs, dans ses habitudes, un parfum de poésie, une abnégation chevaleresque qui contrastent avec l'aride personnalité des sociétés modernes. C'est à l'ombre des bannières que s'épanouissent les nobles et généreux dévouements qui naissent et grandissent pour la patrie, que l'on retrouve encore des amitiés chaleureuses et désintéressées, que se conservent l'honneur pur, et cette galanterie pour les femmes qui tempéra si heureusement la rudesse mâle et guerrière de nos ancêtres.

« La femme, dit un savant et spirituel auteur militaire (Joachim Ambert), occupa jusqu'aux dernières années du dix-huitième siècle, une belle place dans la vie des hommes de guerre. » Cela devait être, car l'histoire de la femme, dans les armées, n'est que le reflet des impressions sociales.

Ce fut sous l'inspiration d'un sentiment si délicat que le roi de Sardaigne, en 1734, donna, à un corps levé par M. de Bricherasco, le nom de régiment de la Reine: il voulut ainsi rendre un hommage public à son épouse Charlotte de Hesse-Rheinfelds-Rottembourg.

En Piémont, les princesses de Savoie jouent souvent un noble rôle dans les événements militaires du pays. Tantôt comme épouses, tantôt comme mères, on les voit toujours paraître sur le trône pour y donner l'exemple de toutes les vertus, mais c'est surtout comme régentes qu'elles brillent d'un éclat incontesté et qu'on admire en elles les dignes émules des Emmanuel-Philibert et des Victor-Amédée, lorsque d'une main ferme et sûre, elles tiennent les rênes du gouvernement. Elles sentaient, ces nobles femmes, que le cœur des soldats leur était héréditairement dévoué,

que la fidélité et l'enthousiasme des troupes étaient le plus ferme soutien de leur puissance, et elles répondaient à leur amour par une constante et généreuse sollicitude.

Blanche de Montferrat, veuve de Charles I, exerça sagement l'autorité souveraine dont elle fut investie pendant une régence de sept ans. Elle appréciait les vertus militaires et se plaisait à leur rendre un hommage éclatant dans la personne de Bayard, ce chevalier *sans peur et sans reproches*, qu'elle regardait, à bon droit, comme le type de l'héroïsme chevaleresque qu'elle voulait inspirer à ses troupes. Ce fut à sa cour, que Bayard fit ses premières armes et puisa ces préceptes de loyauté, d'honneur et de courtoisie qui font la gloire de sa vie. Le preux chevalier conserva toujours un dévouement reconnaissant pour sa noble protectrice : au retour des guerres de Lombardie il donna un tournoi en l'honneur de cette princesse, et y remporta le prix destiné au plus vaillant, qui fut mis aux pieds de la plus belle.

Fille de François I, Marguerite de Valois, épouse d'Emmanuel-Philibert, porta, à la cour de Savoie, le goût des arts et des belles-lettres. Versée dans l'étude de l'antiquité, elle se plaisait

surtout à la lecture des hauts faits militaires. Ce fut à sa prière que Jacques Amyot écrivit les vies d'Epaminondas et de Scipion qui manquaient aux *Hommes illustres* de Plutarque, livre dont elle faisait ses délices. Cette princesse ne se borna pas de contribuer à honorer la mémoire des grands capitaines et à propager la lecture de leurs exploits, elle rendit à l'État d'immenses services, en obtenant de la France la restitution de Savigliano, de Pignerol et de la vallée du Cluson.

Christine de France, fille de Henri IV, connue sous le nom de Madame-Royale, rendit la paix au Piémont et conserva intacte la couronne à son fils. Un trait suffit pour peindre cette magnanime princesse : le trésor étant épuisé, elle vendit ses bijoux et ses diamants pour subvenir aux besoins de l'armée : — « J'aime mieux, dit-elle, me passer de joyaux que de laisser mes troupes sans paye ».

Il était réservé à Jeanne-Baptiste de Nemours, veuve de Charles-Emmanuel II, de continuer l'œuvre de son auguste époux, si glorieusement commencée par Madame-Royale, et de s'occuper spécialement de l'organisation et plus encore des besoins de l'armée. Attentive à multiplier les moyens de surveillance et de protection, elle

créa la charge de major-général d'infanterie et celle de grand-maître de l'artillerie; en même temps, elle restreignit à deux ans le terme des engagements militaires, augmenta la solde et la ration du pain, et donna plusieurs réglemens en faveur des hôpitaux militaires. Son esprit judicieux comprit l'utilité d'une carte détaillée du pays, et ce fut elle qui fit publier, par l'ingénieur Borgonio, la carte chorographique des États de Savoie, et qui commanda des mémoires topographiques pour l'éclaircissement de cet ouvrage. C'est le premier travail en ce genre qui ait été fait en Piémont. Les fortifications de Turin, de Verceil, de Verrue et de Ceva furent achevées par ses soins, et, pour assurer l'entretien des places fortes, elle institua un conseil particulier des bâtimens et fortifications: enfin, l'on doit à cette princesse des réglemens sur l'artillerie, sur le service de place, les conseils de guerre, les cas de désertion etc.

Tandis que sous chaque règne on voit l'auguste souveraine s'intéresser particulièrement au bien être du soldat, des soins plus doux et plus tendres partent d'auprès du trône: Henriette de Hesse, princesse de Carignan, fonde à Turin une maison pour retirer les filles des soldats tués à

la guerre, et celles dont les parents, au service du roi, ne pouvaient subvenir aux frais de leur entretien.

Nous ne pouvons prétendre retracer ici tous les bienfaits des nobles princesses qui ont illustré et embelli le trône de Savoie; qu'il nous suffise d'avoir cherché à indiquer quelques unes de celles dont les vertus méritèrent non seulement l'amour et la vénération du pays, mais encore la pieuse reconnaissance du soldat.

Le régiment de la Reine fut organisé aux frais du comte Jean-Baptiste Cacherano de Bricherasco: il fut d'abord porté à mille hommes répartis en dix compagnies, levées dans les vallées de Luserne, d'Angrogna, de Saint-Martin, de la Pérouse et de Pragelas. Sous la conduite de son brave colonel, il prit aussitôt part aux guerres de la succession au trône de Pologne, et brûla ses premières cartouches, dans la matinée du 6 juin 1734, sur les bords de l'Oglio.

Le 12 juin, les régiments de la Reine et de Montferrat, ainsi qu'une batterie d'artillerie, furent détachés à Colorno pour y élever des retranchements et pourvoir à tout ce qui intéressait la défense de cette position, en même temps

qu'à la sûreté des ponts jettés sur la Parme. Dans la victoire que les Gallo-Sardes y remportèrent sur les impériaux, le régiment de la Reine se comporta aussi bravement que ses premiers débuts l'avaient fait espérer. Charles Emmanuel ayant repris le commandement en chef, se mit à la poursuite des ennemis; mais la négligence avec laquelle marchaient ses alliés fut cause que l'armée éprouva des pertes considérables dans les différentes escarmouches qui précédèrent la bataille de Guastalla. Pendant cette marche, les régiments des Gardes, de Savoie et celui de la Reine composaient l'arrière-garde.

Le 19 septembre de la même année, les avant-postes placés sur le Pô donnent connaissance de l'approche des impériaux. Le roi range aussitôt ses troupes en bataille sur la grande chaussée qui conduit de Guastalla à Lezzara, et le régiment de la Reine forme l'extrême gauche de la première ligne qui était commandée par le maréchal de Coigny. Attaqués et chargés à plusieurs reprises, les régiments de la Reine et de Souvré sont inébranlables, et, par la vivacité de leur feu, repoussent continuellement l'ennemi. La baïonnette au bout du fusil, ces deux corps s'élancent sur les batteries des impériaux; la cavalerie

chargée de soutenir ces batteries fuit en désordre, moins deux escadrons qui tombent en désespérés sur les assaillants et se font inutilement massacrer. Dans cette bataille les ennemis perdirent le prince de Wurtemberg, les généraux Valparasio, Colmenero, un grand nombre d'officiers et environ deux mille soldats.

Au printemps suivant les troupes sardes, au nombre de trente-deux bataillons et de vingt-huit escadrons, entrèrent en campagne. Les Français, leurs alliés, étaient commandés par le maréchal de Noailles, et les deux armées réunies donnaient un effectif de quatre-vingt-dix bataillons et de quatre-vingt-huit escadrons. Le brave régiment de la Reine fit cette campagne avec distinction et prit ses quartiers d'hiver à Pizzighettone.

Les négociations entamées à la fin de cette année amenèrent le traité de Vienne, signé seulement en 1738; mais la paix ne fut pas de longue durée: bientôt la mort de Charles VI occasionna une nouvelle guerre pour la succession à l'empire. L'Angleterre et la Sardaigne furent en Europe les seules puissances qui se déclarassent en faveur de Marie-Thérèse reine de Hongrie. D'après les conventions établies, Charles-Emmanuel se mit à la tête de l'armée alliée, à la

quelle il avait fourni un contingent de quatre brigades d'infanterie et de vingt escadrons pour opposer aux Espagnols.

Le 16 décembre 1741, le régiment de la Reine fut, par ordre du roi, augmenté d'un deuxième bataillon de force égale au premier. Ce bataillon fut entièrement composé d'étrangers (les Allemands et les Suisses exceptés), et chaque nouveau soldat dut avoir, en s'enrôlant, un petit décompte de neuf livres.

Le régiment de la Reine fit alors partie de la quatrième brigade, formée par les régiments de Piémont, Schulembourg, Diesbach, et, arriva à Pavie le 11 mars 1742. — Le 7 juin, la ville de Modène capitula, la garnison se retira dans la citadelle pour livrer la place au commandeur de Cumiane qui en prit possession à la tête des trois bataillons de la Reine, de Piémont et de Diesbach autrichien. On commença aussitôt le siège de la citadelle; le 13, une bombe étant tombée sur un magasin d'eau-de-vie et de matières inflammables, fit éclater un incendie des plus violents. Pendant qu'une partie des assiégés s'occupe à arrêter les progrès de ce nouvel ennemi, le feu des assiégeants redouble, et le commandant de place est enfin forcé de se rendre à discrétion.

L'armée marcha ensuite sur La Mirandole et se trouva, le 15 juillet, devant cette place qui, écrasée par les bombes et les boulets, demanda à capituler. Le marquis Ferrero d'Ormea, lieutenant-colonel du régiment de la Reine, alla porter les conditions imposées par le roi auxquelles les assiégés accédèrent promptement. Une compagnie du régiment, une autre de Diesbach et cent grenadiers autrichiens prirent alors possession des portes et des postes de la place.

Charles-Emmanuel poursuivait sa marche victorieuse, et les Espagnols découragés et abattus continuaient à battre en retraite sur Pesaro, lorsqu'une nouvelle inattendue changea l'aspect des affaires. L'infant don Philippe, par une diversion hardie, avait envahi la Savoie, et le roi de Sardaigne, arrêté dans ses succès, dût voler au secours de ses états menacés.

Le 13 août, les troupes sardes commencèrent leur mouvement rétrograde dans la direction des Alpes: le 29, les bataillons des régiments de la Reine, de Saluces et de Guibert traversèrent Parme sous les ordres du chevalier Biscaret. Pénétrant en Savoie par le Mont-Cenis et le petit Saint-Bernard, Charles-Emmanuel, à la tête de ses troupes, tomba à l'improviste sur les

Espagnols; ces derniers se replièrent aussitôt jusque sous le canon du fort de Barreaux. Pour ne pas entrer en France et violer son territoire, les Sardes restèrent campés dans Montmélian et dans ses environs, et les régiments de la Reine et de Verceil furent cantonnés à Chignin, au Vivier, au Villar et à la Boisserette en deçà de l'Isère. Cependant, à la fin de l'année et dans le cœur de l'hiver, manquant de vivres et d'approvisionnements, Charles-Emmanuel fut, à son tour, obligé de battre en retraite. Poursuivies par le général Las Minas, les troupes qui, sous les ordres du baron du Verger filaient par la Tarentaise, eurent différentes escarmouches à soutenir, principalement dans les environs d'Aigueblanche. Si l'armée eut beaucoup à souffrir dans cette retraite désastreuse, elle recueillit aussi des lauriers; le régiment de la Reine fut le corps qui donna avec le plus de succès dans cette occasion et qui continua la poursuite de l'ennemi jusqu'à l'arrivée de la division dans la vallée d'Aoste où les troupes prirent leurs quartiers d'hiver.

Le régiment de la Reine fut alors augmenté de deux compagnies.

L'année suivante, 1743, le marquis de Las Minas, d'après les ordres précis qu'il avait reçus

de Madrid , chercha à pénétrer en Piémont , et trouvant tous les passages soigneusement gardés , s'achemina du côté de la vallée de Queiras , d'où l'on arrive au col de l'Agnello.

Le marquis d'Aix qui commandait les troupes Sardes , porta , en conséquence , son quartier-général à Saint-Peire , et s'étant ensuite avancé jusqu'à Château-Dauphin , disposa , sur le flanc de la montagne appelée le Bois de la Levée , dix-huit bataillons dont la droite s'appuyait au Mont-Viso , et la gauche au petit village de Villaret. Dans cette forte position , il occupait la droite de la route et de la vallée qui mène de Château-Dauphin à Chianale : du côté opposé de la route , sur la montagne voisine , il rangea trois autres bataillons et fit occuper la montagne de Belin , à la gauche de Château-Dauphin , par huit bataillons qui tous avaient ordre d'élever des retranchements dans leurs positions respectives.

Ainsi , pendant que le général espagnol se préparait à passer le col de l'Agnello et que les Français filaient par le col du Longet , les Sardes , forts de leurs savantes et inexpugnables positions , les attendaient en toute assurance.

Las Minas attaque d'abord les retranchements de Belin et bien qu'à l'envi , Français et Espa-

gnols, se battent avec la plus bouillante ardeur, ils sont repoussés; cependant, plus heureux du côté du village de Ponto, ils s'emparent du fortin qu'on y avait élevé.

Le lendemain, dès la pointe du jour, une attaque générale recommence sur toute la ligne, et la brigade française d'Anjou avec huit-cents grenadiers est lancée en avant pour enlever la droite des retranchements. Au centre et à la gauche les Sardes furent vainqueurs, et Las Minas n'avait plus d'espoir que dans l'élan de sa dernière colonne, lorsque celle ci, ayant voulu tourner la position, s'égara dans les sentiers de la montagne, de sorte que quand les troupes harassées de fatigue arrivèrent à la base du Mont-Bois de Levée, le régiment de la Reine qui se trouvait là se précipita hors des retranchements et les mit en pleine déroute. — Ce combat eut lieu le 8 octobre 1743, et l'armée Gallo-Espagnole, battue sur tous les points, fut alors obligée de se replier sur le Dauphiné.

En 1744, à l'attaque des lignes de Villefranche, le premier bataillon de la Reine, commandé par le major de Bricherasio, faisant partie de la brigade de Fusiliers, écrasé par le nombre, il y fut fait prisonnier.

A Pierre-Longue, la valeur indisciplinée du régiment français de Poitou et du régiment suisse de Traversa les fit triompher (le 19 juillet 1744), malgré le bailli de Givri qui les commandait et qui, blessé dangereusement, avait ordonné la retraite. Le deuxième bataillon du régiment de la Reine y fut massacré, ainsi que nous l'avons dit dans l'histoire du régiment de Savoie (1).

A peine réorganisé, le régiment de la Reine prit part à la bataille de Notre Dame de l'Olmo. S'étant avancé inconsidérément, ce corps comptait déjà sept officiers tués, quinze blessés, son drapeau enlevé, un grand nombre de soldats hors de combat, lorsque le commandeur de Cinsano fit charger à propos les régiments de Savoie et de Piémont qui dégagèrent la division et reprirent le drapeau.

En 1746, le régiment assistait à la prise d'Asti et marcha ensuite au secours de la citadelle d'Alexandrie; il combattit avec son courage accoutumé à l'attaque des lignes de Ventimiglia, et le 18 décembre de la même année, il vit Savone se rendre au comte de la Rocea. Dans ces différentes circonstances, le corps se montra digne de

(1) Essai sur la brigade des Gardes et la brigade de Savoie, page 130.

son nom, de sa réputation et toujours à la hauteur des qualités qui distinguent l'armée sarde.

Le congrès d'Aix-la-Chapelle mit un terme aux sanglants débats qui depuis long-temps déchiraient l'Europe; et Charles-Emmanuel fut, après le roi de Prusse, celui qui en retira les plus grands avantages, Marie-Thérèse s'étant empressée de reconnaître les services rendus par cet utile et fidèle allié en lui faisant cession d'une partie du Milanais.

Le roi de Sardaigne s'occupa alors de la réorganisation de ses troupes, en même temps qu'il veillait à réparer les maux inséparables de la guerre. Pour rendre plus de bras à l'agriculture, il licencia, en 1751, le deuxième bataillon du régiment de la Reine qui ne fut réformé qu'en 1786 par les ordres de Victor-Amédée III.

Lorsqu'en 1792, la guerre éclata entre la France et la Sardaigne, le régiment de la Reine, commandé par le colonel Renaud, faisait partie des troupes qui se trouvaient dans le comté de Nice. Pour résister à l'invasion, le comte Pinto traça une ligne de redoutes sur les rives du Var; mais le général de Courtin, vieillard octogénaire, manqua d'énergie pour les défendre; l'irrésolution

du chef nuisit au courage des soldats, et tandis qu'ils perdaient un temps précieux, le général Anselme appuyé par l'escadre de l'amiral Truguet, franchit la frontière. Les troupes sardes enclouant les canons des redoutes se retirèrent au col de Braus et sur le fort de Saorgio. Ce fut en vain que le chevalier de Bernezzo, major-général, et le marquis de Bernezzo son neveu et son aide de camp cherchèrent à ranimer la confiance; la panique fut générale. Les forteresses de Montalban et de Villefranche qui auraient pu arrêter l'ennemi, au moins pendant quelque temps, furent livrées aux républicains par la faiblesse de leurs commandants, les chevaliers Cacciardi et de Foncenex. La prise de ces forts mit le comble au mécontentement du roi qui condamna ces deux officiers à finir leurs jours dans une citadelle.

Le régiment de la Reine, après avoir séjourné quelque temps dans le camp retranché de San Dalmazzo et à Coni, fut dirigé sur la vallée de Suse où il se distingua, dans la défense du Mont-Cenis, en repoussant plusieurs fois les ennemis qui voulaient se rendre maîtres de ce passage important.

Victor-Amédée III, voyant que la perte de la Savoie et du comté de Nice était due à l'ineptie

de ses généraux, fit de grandes réformes dans l'armée et choisit le comte de Saint-André pour commander les troupes qui occupaient les frontières du comté de Nice. Le régiment de la Reine fut alors destiné à faire partie de ce corps d'armée. Le général de Saint-André, d'une des premières familles du comté, avait une connaissance parfaite du pays; plein de bravoure, juste pour le soldat, mais sévère sur la discipline, il releva complètement le moral des troupes. Maître des cols de Raus et de Brouis, les Sardes reprennent les vallées de Saint-Martin, de Roccabigliera, de Lantosca, et obligent les ennemis à se replier d'Untello sur Levens. Quelque temps après, son corps d'armée ayant été renforcé, il occupa les positions de Lauthion, du Molinet, du Béolet et des Fourches. Le général Brunet, qui avait succédé à Anselme, résolut alors de s'emparer de la chaîne des montagnes de Tende et d'en expulser les Sardes et leurs alliés.

L'entreprise était difficile: le 8 juin 1793, les républicains tentèrent l'attaque: quelques postes isolés tombèrent en leur pouvoir; cependant ils ne purent jamais aborder les positions centrales. Ce fut surtout à Raus que les troupes sardes se couvrirent de gloire. Le 12, le géné-

ral français veut emporter à tout prix les positions de Raus et de Lauthion, mais sa tentative ne fut pas plus heureuse que la première: battu et repoussé sur tous les points, il perdit envain l'élite de ses troupes. — Les généraux de Saint-André, Colli, d'Ellera, Policarpi d'Osasque se signalèrent particulièrement dans ces différentes attaques. Le régiment de la Reine surtout se conduisit avec distinction; parmi les morts on compta quatre sous-lieutenants de chasseurs. Rigaud, le chevalier de Radicati et le lieutenant Balbian du même corps furent grièvement blessés.

Le soldat Bonfiglio, de la première compagnie de grenadiers de la Reine, ayant été commandé avec plusieurs de ses camarades, dans la nuit du 24 juin 1793, pour attaquer, sur les hauteurs du Belvédère, une avant-garde française retranchée aux Trois-Croix, entra le premier dans le retranchement ennemi, tua la sentinelle, s'empara du faisceau d'armes, blessa le caporal qui venait à sa rencontre le sabre à la main, et contribua par sa bravoure à faire le poste prisonnier. Il fut décoré de la médaille d'argent.

Les actions d'éclat se renouvelaient souvent parmi ces braves soldats; le 16 août de cette même année, à l'affaire de Solier, le caporal

Francœur fut décoré pour avoir sauvé, du milieu des républicains, un espingard (1) dont ils s'étaient emparés.

A la fin de 1793, le régiment revint une seconde fois dans la vallée de Suse.

Au mois d'avril 1794, les républicains ouvrirent la campagne par des brillants succès. Ils attaquèrent le Mont-Cenis avec des forces nombreuses, et malgré la résistance du baron Chino, colonel d'Acqui, ils s'emparèrent de cette importante position et portèrent leurs avant-postes à la Novalaise.

Les Sardes perdirent beaucoup de monde dans cette sanglante affaire, tant morts que blessés ou prisonniers. M. du Puget, capitaine en second au régiment de la Reine, tomba dangereusement blessé, il fut pris ainsi que le chevalier Léon de Forbin émigré français et cadet dans le régiment. Ce dernier, pour cette raison, fut fusillé à Briançon par le régiment de Boulonnais, dans lequel il avait servi avant que la révolution éclatât; il mourut avec une fermeté qui toucha ses ennemis.

Ferraris Barthélemy, soldat, fut décoré pour sa

(1) Espingard, pièce d'une livre de balle.

brillante conduite le 2 septembre 1794 au combat du col de l'Agnello.

En 1796 les deux compagnies des grenadiers de la Reine (1) firent partie du régiment d'élite commandé par le brave Dichat de Loisinge dont nous avons raconté la mort héroïque dans l'histoire des Chasseurs-Gardes (2).

Au combat de Saint-Michel, le colonel Dichat, fait prisonnier par les républicains, allait être conduit au quartier général par deux d'entre eux, lorsque le sergent Perrotti, de la première compagnie des grenadiers de la Reine, arrive, renverse un des soldats, couche l'autre en joue, et sauve ainsi son chef. Dichat délivré, vole de nouveau au combat, et Perrotti fut décoré de la médaille d'argent.

Le sergent Bosjo reçut aussi la médaille d'or en échange de celle d'argent qu'il avait déjà ga-

(1) Le premier bataillon de ce régiment de grenadiers était formé par les deux compagnies de grenadiers du régiment de la Reine, par les deux compagnies de grenadiers du régiment de Sardaigne et par les deux compagnies de grenadiers de Nice. — L'autre bataillon était composé des deux compagnies du régiment du Christ (Suisse), des deux compagnies de grenadiers de Lombardie et des deux compagnies du régiment d'Acqui, surnommé régiment du Diable, à cause de son audacieuse intrépidité.

(2) Voyez l'histoire des Chasseurs-Gardes, page 102.

gnée par sa belle conduite au col de Termini et au Saint-Bernard.

Les deux compagnies du régiment qui faisaient partie du corps commandé par Dichat, continuèrent de se signaler en toutes les occasions. L'adjudant-major Frédéric de Pamparato, du régiment de la Reine, fut blessé à la Bicoque ainsi que le sous-lieutenant Chiavassa, et le lieutenant Cerutti. Le capitaine Merlin, après la mort de Dichat de Loisinge, prit le commandement du corps d'élite, se replia sur les hauteurs de Mondovì, et parvint à sauver les munitions de guerre qui étaient dans cette ville.

L'issue de la bataille, qui se livra sous les murs de Mondovì, fut fatale aux Sardes : les débris de ses braves bataillons de grenadiers y périrent avec gloire. Le sergent Dolta du régiment de la Reine qui s'était déjà distingué dans plusieurs circonstances, se fit remarquer pour le courage qu'il déploya dans cette dernière journée et pour le dévouement qu'il montra en sauvant M. Ciaulaudi déjà blessé et officier dans un autre régiment.

Pendant ce temps là le reste du régiment de la Reine était à Coni, où il apprit la conclusion du traité de Cherasco.

En 1798, le régiment, par suite de la convention qui enjoignait aux troupes sardes d'agir conjointement avec les armées françaises, marcha sur Alexandrie où, de concert avec ses alliés maîtres de la citadelle, il fit service dans la ville. La garnison républicaine étant plus nombreuse que la garnison sarde, fournissait davantage d'hommes de service. Depuis quelque temps le bruit se répandait à Alexandrie de l'arrivée d'une division française revenant de Naples qui devait traverser la ville. En effet, des troupes françaises se présentent pendant la nuit aux avancées de la place ; on baisse les ponts, elles entrent. Les soldats sardes sont alors traitreusement désarmés, et les officiers, cernés dans leurs maisons, sont faits prisonniers au nombre de quarante. Dirigés ensuite sur Turin, on les incorpore dans l'armée française et ils formèrent, ainsi que nous l'avons dit dans l'histoire du régiment de Piémont, la troisième demi-brigade piémontaise qui eut pour chef le comte de Clermont, déjà colonel du régiment de la Reine (1).

A la restauration (1814) le régiment de la Reine fut réorganisé à Turin par le colonel Gri-

(1) Voir l'histoire du régiment de Piémont 2^e vol. page 39.

baldi ; il partit ensuite pour le comté de Nice. Le débarquement de Napoléon à Cannes ayant de nouveau rallumé la guerre sur le continent, le régiment de la Reine fit partie de l'armée de réserve qui entra en Provence sous les ordres du général Bianchi. Suivant la route de Cannes, Frejus, Brignoles, Aix jusqu'à Avignon, les Austro-Sardes occupèrent une partie des départements du Var et des Bouches du Rhône, et celui de Vaucluse en entier. Ils appuyèrent leur droite sur Montelimar, s'étendirent jusqu'au Pont Saint-Esprit et communiquèrent ainsi, sur plusieurs points, avec le corps d'armée du lieutenant-général comte de la Tour qui était dans le département de l'Isère.

Le baron Bianchi fixa son quartier-général à Avignon comme le point le plus central, et il sut se concilier tous les esprits par sa modération et la sévère discipline qu'il maintint parmi ses troupes. Des troubles ayant éclaté dans le département du Gard, furent bientôt apaisés par le lieutenant-général comte de Neyperg et le comte de Stahremberg.

Lorsque les événements de 1821 éclatèrent en Piémont, le régiment de la Reine se trouvait en garnison à Gènes. Cherchant seulement à main-

tenir le bon ordre, dans ce moment d'effervescence, il resta fidèle à ses serments malgré l'exemple des autres corps qui quittèrent la ville pour rejoindre l'armée des constitutionnels.

Aujourd'hui, sous un uniforme aussi simple qu'élégant, l'ancien régiment de la Reine, devenu brigade de la Reine en 1817, 1^{er} et 2^{me} de la Reine en 1831, maintenant 9^{me} et 10^{me} d'infanterie de ligne, se fait remarquer par une conduite et une discipline qui ne laissent rien à désirer.



NOMENCLATURE DES COLONELS

DE LA

BRIGADE DE LA REINE

9^{me} et 10^{me}

Régiments d'infanterie.



- 1754 — Le comte JEAN-BAPTISTE CACHERANO DE
BRICHERASIO.
- 1750 — Comte CORDERO DE PAMPARATO.
- 1754 — Chev. JEAN-BAPTISTE ALFIERI
- 1755 — Chev. SOLARO DE GOVONE.
- 1758 — Chev. CACHERANO DE BRICHERASIO.
- 1763 — Chev. de MALINES.
- 1771 — Chev. de PANISSERA.
- 1783 — Marquis de LA TOUR DE CORDON.
- 1789 — Chev. RENAUD.
- 1793 — Chev. GIANAZZO DE PAMPARATO.
- 1798 — Comte REGARD DE CLERMONT.

28

RÉGIMENT DE LA REINE.

- 1814 — Comte GRIBALDI MOFFA DI LISIO.**
- 1817 — Chev. GALLEANI D'AGLIANO.**
- 1821 — Chev. RADICATI DI BROSOLO.**
- 1823 — Chev. CAVASANTI.**
- 1825 — Chev. AUGUSTIN BAVA.**
- 1830 — Chev. FILIPPONI.**

FORMATION SUR DEUX RÉGIMENTS

1er Régiment, 9me d'Infanterie

- 1830 — Chev. FILIPPONI.**
- 1834 — Chev. FEDERICI.**
- 1837 — Chev. GRISONI.**
- 1839 — Chev. D'USSILLON.**
- 1843 — Chev. PILO BOYL DE PUTIFIGARI.**

2me Régiment, 10me d'Infanterie

- 1831 — Chev. MONTAGNINI.**
- 1834 — Chev. THARENA.**
- 1836 — Comte MARIO BROGLIA DE CASALBOR-**
GONE.
- 1843 — Chev. FISSORE SOLARO DE MONTALDO.**

M. le chevalier de Pettinengo capitaine dans l'artillerie a eu l'extrême obligeance de nous prêter un intéressant manuscrit, concernant les noms et les faits d'armes, des individus décorés de la médaille d'or ou d'argent pendant les guerres de 1792 à 1796.

L'on nous a reprochés, dans la relation de la défense de Cosseria (Histoire du Régiment de la Marine) d'être en opposition avec l'historien Charles Botta. Malgré tout notre respect pour un auteur si distingué, nous croyons cependant devoir persister dans notre opinion ; car les faits par nous exposés, sont puisés dans un mémoire , dont la véracité nous a été garantie par l'auteur, le chevalier de Birague, gentilhomme plein de probité, qui se trouvait à l'affaire de Cosseria comme sous-lieutenant dans la première compagnie des grenadiers du Régiment de la Marine.

TABLE DES MATIÈRES



<i>Notice historique pour servir à l'histoire de la Brigade de la Reine, 9^{me} et 10^{me} d'Infan- terie</i>	<i>pag. 3</i>
<i>Nomenclature des colonels de la Brigade de la Reine</i>	<i>27</i>

DEUXIÈME LIVRAISON.

<i>Pag. ligne</i>	ERRATA	CORRIGE
22 5	à Guastalla	près de Parme.

Dans la nomenclature des colonels de la Brigade de Coni on a oublié, pag. 140, de nommer le chevalier Gozani Jean-Baptiste, qui fut commandant de ce corps depuis le 5 mai 1817 jusqu'au 29 janvier 1821.







3 2044 021 029 079

This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

JAN 19 '51 H

